Niveau(x) d'enseignement : 6 Numéro EDUQ : 8970641
Centre d'intérêt : 240

Lemaire, Benoit.

Sexualité et amour / Benoit Lemaire. -- Drummondville : Presses du Collège de Drummondville, 1989.
207 p. ; 28 cm.

Notes bibliogr. au bas des p.

ISBN 2-920169-50-5

Descripteur(s) : Amour • Sexualité • Mariage • Chrétien • Philosophie

Le document est une étude de philosophie de la sexualité qui se veut une vision globale de la réalité étudiée. L'approche suppose que la sexualité doit être orientée vers l'amour pour qu'elle prenne tout son sens. La première partie présente les grands jalons de la démarche : la signification du sexe; la sexualité : une invitation à la rencontre; la sexualité : une force à éduquer; les ambiguïtés de la sexualité. Cette étape est suivie d'un historique de l'évolution des différentes conceptions de la sexualité en Occident. La troisième partie propose deux entretiens avec des médecins. L'objectif est ici d'apporter un éclairage nouveau à cette recherche du sens de la sexualité humaine. En annexe, il est question : 1. de la sexualité et le décalogue; 2. du couple et de la sexualité selon le Nouveau Testament; 3. du cas de Saint-Paul; 4. du mariage au palais de justice.

Type de document : r

8970641

Sexualité et amour

Benoit Lemaire
Ph.D.

Les Presses du Collège de Drummondville

ISBN 2-920169-50-5
Dépôt légal - 1er trimestre 1989
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Par les Presses du Collège de Drummondville
960, rue Saint-Georges
Drummondville (Québec)
J2C 6A2

Benoit Lemaire Ph.D.

Sexualité et amour

Les Presses du Collège de Drummondville

1989

SEXUALITE ET AMOUR

PRESENTATION

I - LES GRANDS JALONS 7

- La signification du sexe. 9
- La sexualité: une invitation à la rencontre. 25
- La sexualité: une force à éduquer. 43
- Les ambiguités de la sexualité. 61

II - CHRISTIANISME ET SEXUALITE 77

- La pensée biblique sur la sexualité. 82
- L'écart avec la Bible. 91
- Un accident historique? 100
- Un regard plus serein sur l'histoire de la sexualité. 109

III - INTERVIEWS 117

- Dr Benjamin Simard. 119
- Dr Suzanne Parenteau-Carreau. 147

IV - QUELQUES ASPECTS PARTICULIERS 179

- La sexualité et le décalogue. 181
- Couple et sexualité selon le Nouveau Testament. 185
- Un cas particulier: Saint Paul. 191
- Un mariage au palais de justice. 199

CONCLUSION 205

PRESENTATION

Cette étude sur la philosophie de la sexualité se veut une vision globale de la réalité étudiée. Dans ce domaine, comme dans les autres, la philosophie semble s'être donné une autre mission. Eblouis par les sciences dites "humaines", les philosophes sont allés au laboratoire et se sont mis à réduire les choses à leurs éléments. Au fond de l'éprouvette ils ont trouvé "un maigre reliquat" psychologique, sociologique ou autre, servi à la sauce statistique. Dans la confusion on peut être porté à prendre "l'exact pour le vrai" et à perdre de vue le sens.

Autre est la voie que nous empruntons. Notre recherche se veut globale ou holistique. C'est une présentation de la sexualité à visage humain. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que la sexualité soit orientée vers l'amour qui lui donne tout son sens. Les grands jalons de notre démarche sont marqués: la signification du sexe; la sexualité: une invitation à la rencontre; la sexualité: une force à éduquer et les ambiguïtés de la sexualité. Après cette première étape il est important de voir l'évolution des différentes conceptions de la sexualité en Occident. L'histoire devient éclairante pour expliquer les diverses manières de voir et de vivre la sexualité.

Pour rendre encore plus vivante cette recherche, nous avons voulu présenter deux interviews, non de philosophes "patentés", mais de ceux qui le sont à la manière d'un Jean Rostand ou d'un René Dubos. Nos deux interviewés l'ont été à cause de leur formation, de leur compétence, de leur expérience et de leur crédibilité en la matière. Les docteurs Benjamin Simard et Suzanne Parenteau-Carreau apportent un éclairage nouveau à cette recherche de sens de la sexualité humaine.

En annexe nous compléterons le dossier en précisant certains points qu'il serait utile de voir traiter ici: la sexualité et le décalogue; couple et sexualité selon le Nouveau Testament; un cas particulier: saint Paul et enfin le commentaire d'un ami qui a vécu un mariage au palais de justice.

I

LES GRANDS JALONS

Il est difficile de parler de la sexualité à l'époque actuelle, marquée par un défoulement qui n'est pas sans explication mais qui est, hélas, favorisé par une véritable exploitation de l'instinct sexuel. L'union des corps a toujours été le langage le plus fort que deux êtres puissent se dire l'un à l'autre. Et c'est pourquoi un tel langage, qui touche au mystère sacré de l'homme et de la femme, exige qu'on n'accomplisse jamais les gestes de l'amour sans que les conditions d'une prise en charge totale et définitive de l'autre soient assurées, et que l'engagement en soit pris publiquement.

Karol Wojtyla

LA SIGNIFICATION DU SEXE

Que m'importent les fleurs et les arbres, et le feu et la pierre, si je suis sans amour et sans foyer! Il faut être deux - ou, du moins, hélas! il faut avoir été deux - pour comprendre un ciel bleu, pour nommer une aurore! Les choses infinies comme le ciel, la lumière, la forêt ne trouvent leur nom que dans un coeur aimant. Et le souffle des plaines, dans sa douceur et dans sa palpitation, est d'abord l'écho d'un soupir attendri. Ainsi l'âme humaine, riche d'un amour élu, anime les grandes choses avant les petites. Elle tutoie l'univers dès qu'elle a senti l'ivresse humaine du "tu".

Gaston Bachelard

LA SIGNIFICATION DU SEXE

Pour chercher la signification du sexe, prenons comme guide Jean Guitton[1] et partons du principe que les êtres qui composent l'univers ne sont pas les produits du hasard, mais qu'il relèvent d'une finalité supérieure. Au reste les partisans du hasard, auxquels on réservait hier le nom d'évolutionnistes, admettent que tout ce qui est a sa raison. Comme l'intelligence humaine ne peut connaître une réalité sans savoir sa fonction, sa destination et son usage, ceux qui nient la finalité utilisent le concept de fin tout autant que les autres, sauf qu'ils emploieront des néologismes comme "téléonomie" pour parler de finalité.

Nous pouvons nous étonner que, pendant tant de siècles, l'homme ne se soit pas posé la question de savoir pourquoi la nature a lié, par des attaches si subtiles, l'amour à la sexualité et les états les plus élevés du sentiment aux gestes qui font sentir à l'homme sa ressemblance avec le plus élevé des mammifères.

SEXUALITE ANIMALE

Demandons-nous d'abord pourquoi, entre tant de modes de reproduction possibles, la nature semble avoir préféré la reproduction s[illegible] moins pour les espèces les plus hautes. Il semble que la reproductio[illegible]xe soit un mode inutilement compliqué et peu conforme à ce principe uni[illegible]ui veut

---

[1] Guitton, Jean, L'amour humain, Aubier, 1948, ch. VII.

que la nature travaille toujours par les voies les plus simples. Cette observation demeure fondée, que l'on soit finaliste ou évolutionniste.

Il semble en effet que le mode de reproduction le plus normal serait ce que nous nommons parthénogénèse: il suffirait en effet d'un organe femelle pour qu'un être puisse reproduire un autre être à sa ressemblance. On pourrait croire, d'autre part, que la nature a divisé la tâche des générateurs en deux parties égales. En effet, les deux cellules génératrices semblent contenir la même charge d'éléments héréditaires: nous le vérifions en dénombrant les chromosomes. Mais, si l'influence des deux géniteurs est égale, leur travail ne l'est point. Dans tous les êtres sexués, l'ovule, qui est lourd de réserves alimentaires, a une masse considérable par rapport au spermatozoïde, qui ne comporte qu'un simple noyau sans protoplasme et dont la fonction est ponctuelle.

Il y a plus: l'aptitude à la parthénogénèse ne paraît plus être la propriété exceptionnelle de certains oeufs, mais une propriété générale de l'oeuf animal. Tout se passe comme si la nature avait réservé la possibilité de la parthénogénèse, non seulement parce que le mâle n'agit que par une excitation qui peut être suppléée, mais encore parce que la femelle peut trouver en elle-même les moyens d'assurer son équipement héréditaire complet. Est-ce à dire que la sexualité soit tout à fait inutile, et que la parthénogénèse obtiendrait les mêmes résultats?

Sur ce point le cas des êtres les plus élémentaires pourrait peut-être donner une indication. Une amibe, un infusoire se reproduisent en se

divisant. Toutefois un processus analogue à ce que nous nommons sexualité apparaît déjà dans le développement de ces protozoaires, au moins en ce qui concerne l'infusoire. On voit en effet, à un certain moment, deux individus se fusionner partiellement ou complètement, se conjuguer dans un rapprochement temporaire qui aboutit à des échanges. Ainsi, à l'échelle des protozoaires, nous voyons que la sexualité, bien qu'elle ne soit pas proprement nécessaire, procure une activation, un rajeunissement qui peut être indispensable.

Lorsque l'on considère certaines espèces des ordres plus anciens, il semble que la sexualité soit la méthode que choisit la nature pour passer les caps difficiles. Chez les pucerons, par exemple, on voit plusieurs générations se reproduire par parthénogénèse: ce n'est qu' à la saison mauvaise que nous retrouvons les éléments mâle et femelle. De même chez certains crustacés[2] .

Demandons-nous maintenant comment l'instinct de reproduction que possède l'animal change de forme, lorsqu'il se présente dans une conscience humaine.

---

[2] Guitton, op. cit. pp. 171 et 174-177.

SEXUALITE HUMAINE ET REPRODUCTION

Disons d'abord que l'instinct sexuel laisse beaucoup moins de liberté à l'homme qu'à l'animal. C'est qu'il se lie à d'autres instincts, il entre à titre d'excitant dans le psychisme humain, il ramifie ses racines dans l'homme entier. Cette capacité de liaison lui est propre. Il ne viendrait à personne l'idée d'étudier la relation de la faim et de la soif avec l'art et la mystique, sauf si l'on voulait connaître le jeu des métaphores. Le cas de l'instinct sexuel est différent. Il n'est pas de fonction psychique, il n'est pas de sensation ni d'image avec lesquelles cet instinct ne puisse s'associer, sans que le sujet en soit toujours averti, et d'autant plus peut-être que le sujet n'en a pas une pleine conscience. Il peut faire dévier les sentiments les plus nobles, rendre équivoques les spectacles les plus purs. Il peut aussi nourrir de son feu les plus hautes activités, susciter le don de soi, favoriser la création artistique.

D'autre part, alors que chez l'animal l'instinct est régulier, soumis au rythme cosmique, chez l'homme, chez le mâle surtout, il est excitable d'une manière presque continue. Il est délié des nécessités vitales, il apparaît à temps et à contre-temps. On dirait que chez l'homme, l'instinct se détache de la vie pour s'orienter vers l'esprit et perturber les rapports de l'esprit avec la vie; en tous les cas, il est infiniment plus puissant et plus constant qu'il ne serait indispensable. Tout se passe comme si la nature avait, dans cet instinct, plus que dans tout autre, détaché le désir du besoin, et cela contre le bien de l'espèce. Ici, plus que partout ailleurs, la différence est considérable entre la charge du besoin et l'élan du désir,

entre l'appel physiologique et l'invite psychique. Le besoin réduit au seul besoin réel est rare; il est notable qu'il ne soit jamais contraignant. Au contraire, le désir est si vif que non seulement va-t-il sans cesse au-delà du besoin, mais encore substitue-t-il au besoin une sorte de besoin hallucinatoire beaucoup plus difficile à vaincre, car il est tout entier fondé sur l'image; et chacun sait que la crainte d'un danger est plus difficile à supporter que le danger même. Tout ceci donne à penser que le règne humain, au point de vue sexuel, est désordonné, ambigu et paradoxal [3].

Vu sous l'angle individuel, tout se passe comme si l'homme n'avait pour fins que son équilibre interne et son adaptation à la nature. En s'élevant au-dessus de ces vues, le changement de perspective est radical. Ce n'est plus l'amour qui est conçu comme une conséquence de la sexualité: c'est, au contraire, la sexualité qui apparaît comme un instrument pour susciter et maintenir l'amour dans une société.

Nous avons vu précédemment que la sexualité humaine paraissait difficile à justifier. Maintenant, la plus inexplicable d'apparence, c'est la sexualité animale qui apparaît comme un luxe inutile. L'animal étant privé d'intériorité, que veulent dire ces unions qui n'assurent aucune symbiose des êtres, aucune communion? Telle est bien l'impression que nous pouvons avoir, quand nous observons l'accouplement des bêtes.

---

[3] Guitton, op. cit., p. 180-181.

La sexualité aurait donc pour fin d'être une forme de passage: elle devrait être dépassée. Dans l'animalité, la sexualité ne saurait avoir d'autre signification que sa destination, mais le caractère de l'humanité réside dans ce pouvoir de donner des sens aux choses. Un geste dont, selon la nature, la fin était bornée, peut recevoir, selon l'esprit, une portée indéfinie. Lorsque l'esprit assume le sexe, il l'ennoblit d'un sens mystérieux, qui n'est autre que l'amour [4].

Il y a bien dans l'amour deux pôles distincts qui se combinent l'un à l'autre; et, suivant les époques et les tempéraments, l'accent est mis sur l'un ou l'autre de ces pôles. Il est clair que, du point de vue des intérêts supérieurs de l'espèce humaine (soit dans la période où cette espèce en est encore à ses premiers commencements sur la terre, soit encore dans les périodes de lassitude où cette espèce risquerait, par égoïsme, de ne plus se propager), l'union de l'homme et de la femme a pour aspect principal la progéniture.

---

[4] Guitton, op. cit., p. 199-203.

LA SEXUALITE: RACINE DE L'AMOUR HUMAIN

Mais si la génération est biologiquement, sociologiquement le but de l'amour humain, elle n'en épuise certes pas tout le sens. Il est clair que l'on peut concevoir la propagation de la vie sans la moindre étincelle d'amour véritable. Et dans toutes les civilisations l'on rencontre des familles où l'homme et la femme forment société pour avoir des descendants, pour donner des soldats à la cité, pour se réserver des serviteurs et, après leur mort, des fidèles chargés d'entretenir le feu sur les tombes. Les mariages bourgeois des sociétés contemporaines rappellent parfois ces unions antiques de la vieille Rome ou de l'antique Chine où la génération des enfants prend tant de place qu'elle éclipse la considération de l'amour. C'est d'ailleurs la grandeur du mariage juif et chrétien de ne point vouloir que ces deux aspects soient jamais séparés, ces deux pôles dissociés. En cela, il correspond à un voeu de la nature, puisque dans l'ancienne Rome et dans l'ancienne Egypte, comme jadis dans la Grèce d'Homère, on voit déjà apparaître, à l'intérieur de l'institution familiale, un sentiment d'amour entre les époux [5].

Le judéo-christianisme tend à faire que l'amour de deux individus qui se choisissent l'un l'autre, parfois contre l'avis des parents, soit le germe et la source de leur compagnonnage. Ainsi, à côté d'un pôle de génération, paraît de plus en plus le pôle d'amour. S'il est socialement secondaire, voire inutile, si, dans les sociétés antiques, il a toujours été voilé, à

---

[5] Guitton, op. cit., p. 206-207.

mesure que l'humanité s'est développée, nous l'avons vu grandir à tel point que, de nos jours, il occupe toute la place même au risque de mettre la génération en échec. C'est que pour la personne il a une réalité plus vive: on ne se marie pas tant pour avoir des enfants ou pour rendre une femme féconde, que parce qu'on aime sans autre raison. Il semble donc que, de ce point de vue, la nature ait voulu l'amour pour lui-même, c'est-à-dire qu'elle ait eu en vue non pas d'abord l'espèce, mais d'abord l'individu. Il semble qu'elle ait fait l'amour humain non pas tant pour propager l'espèce que pour éduquer, fortifier et épanouir les personnes humaines, sachant bien que, si les besoins fonciers de la personne étaient justement satisfaits, ceux de l'espèce le seraient par surcroît. Lorsque la réalité se compose ainsi de deux termes distincts quoiqu'inséparables, une des tentations les plus subtiles de l'intelligence consiste à les dissocier. Notre époque connaît une forme aiguë de cette dissociation [6]. Lorsqu'on étudie jusqu'en son fond le problème de l'amour, on y découvre la même ambiguïté. L'homme doit choisir entre deux types d'expérience, dont l'une est ardente, mais égoïste, et dont l'autre est altruiste, mais difficile, avide et vide de toute image.

La sexualité prépare l'amour humain; mais pour passer de la sexualité à l'amour, il faut un acte d'inversion et de mort à soi. Entre la sexualité et l'amour, la différence est infinie, bien que l'amour plonge ses premières racines dans la sexualité et qu'il puisse seul lui donner tout son sens.

---

[6] Guitton, op. cit., pp. 208, 212, 213.

COMPLEMENTARITE DES SEXES

Pour pousser plus loin notre recherche de signification du sexe, il faut nous tourner maintenant vers la psychologie. Après Hélène Deutsch, J-J. Buytendijk, Gertrude Von Lefort[7] et bien d'autres, l'éminent psychiatre Karl Stern étudia la polarité et la complémentarité des sexes[8]. Pour lui, à chaque sexe correspond un mode de pensée particulier. Au mode masculin correspond le mode scientifique ou rationnel. Au féminin correspond le mode intuitif ou poétique. Il étudia aussi le conflit de la virilité et de la féminité chez six personnages dont la pensée et l'oeuvre influencent l'homme moderne: Descartes, Goethe, Schopenhauer, Kierkegaard, Tolstoï et Sartre.

Des observations cliniques ont poussé Karl Stern à affirmer qu'une attitude trop rationaliste à l'égard de la vie crée des difficultés. L'importance excessive accordée à la technique et à la raison, le refus de ce que nous appelons "sentiment" s'accompagnent de la crainte névrotique de l'accueil, de la peur de la tendresse et de la protection, et sont invariablement liés aux troubles des relations avec la mère.

Ceci permet à Karl Stern de poser le problème de la polarité des sexes et de leur complémentarité et de vérifier le bien fondé de l'antithèse que pose

---

7 Deutsch, Hélène, La psychologie de la femme, P.U.F.
Buytendijk, J.J. La femme, Desclée de Bromwer, 1954.
Lefort, Gertrude Von, La femme éternelle, Coll.
Foi Vivante, no. 90.

8 Stern, Karl, Refus de la femme, HMH, 1969.

la philosophie sous différents aspects entre "analyse" et " intuition", "science" et "sagesse", "exposé scientifique" et "poème", "homo faber" et "homo sapiens"[9] . Mais ceci est loin d'aller de soi. Karl Stern en est bien conscient.

Non seulement la métaphysique de la polarité des sexes est considérée comme le reliquat de la superstition pré-scientifique, mais même la conviction que la complémentarité anatomique exprime la complémentarité psychologique n'est plus jugée comme fondée sans conteste. C'est ce qu'impliquent de nombreux ouvrages récents d'anthropologie et de sociologie. Margaret Mead conclut de ses observations anthropologiques que les rôles que jouent l'homme et la femme dans la vie dépendent dans une large mesure des notions inculquées dans la première enfance, et que, sauf pour les rôles respectifs dévolus aux deux sexes dans la reproduction, les différenciations entre les sexes résultent de facteurs sociaux et culturels[10].

De fait, Margaret Mead elle-même conclut que peut-être certains dons, qui ne semblent pas liés à la physiologie de la reproduction, restent cependant foncièrement soit masculins, soit féminins.

De nos jours, Simone de Beauvoir a consacré une célèbre étude à ce sujet. Pour elle, le sentiment même de la différence qu'expriment ordinairement les hommes implique l'aliénation, la réification même de la femme, du même coup

---

[9] Stern, Karl, op. cit., p. 12.

[10] Mead, Margaret, L'un et l'autre sexe, Denoël, 1966.

une dévalorisation. C'est ce qui ressort nettement de l'analyse que madame de Beauvoir fait de divers auteurs. Des textes les plus maladivement misogynes de certains Pères de l'Eglise aux plus beaux vers d'un André Breton ou d'un Paul Claudel, tous les mots sont interprétés comme si le regard même de l'homme suffisait à abaisser la dignité de la femme[11].

La thèse de Simone de Beauvoir repose sur des fondements très complexes. Depuis des millénaires les femmes subissent d'atroces injustices, à cause de la loi ou de la coutume. On n'exagère pas en affirmant qu'elles furent et restent encore souvent les victimes d'une sorte de colonialisme de l'intérieur. Mais depuis la Révolution française et la montée du féminisme, la revendication d'égalité s'est changée en affirmation d'identité. Toute théorie fondée sur la dissemblance provoque le soupçon d'injustice et les dimensions métaphysiques que nous sommes portés à ajouter aux phénomènes sont suspectes, comme entachées de pensée magique, et jugées sujettes à révision par l'étude scientifique. Notre sentiment d'un fondement immuable sous les incessantes variations de la société, des cultures, de la psychologie, est condidéré comme une tyrannie exercée sur la pensée, un vestige de l'ère pré-scientifique. On finit par considérer qu'en regard des constations des sciences sociales, l'idée même de la polarité des sexes paraît aussi désuète que les cosmologies d'avant Copernic au regard des découvertes de l'astronomie[12].

---

[11] Beauvoir, Simone de. Le deuxième sexe, coll. Idées.

[12] Stern, op. cit. pp. 17, 18 et 19.

Suzanne Lilar fait remarquer qu'il n'y a rien de plus curieux que la susceptibilité de nos contemporains à l'égard des différences. On ne peut faire état d'une différence de fait sans qu'un procès d'intention ne vous soit aussitôt fait. La notion de différence sexuelle, comme celle de différence raciale, est suspecte. Simone de Beauvoir conteste les différences qu'elle déclare purement historiques, c'est-à-dire artificielles et aliénantes. Pour les autres, celles que l'on ne peut récuser, "les différences génitales par exemple.... elle se borne à dire qu'elles n'ont pas de signification propre". Ainsi "l'extrémisme de Simone de Beauvoir débouche sur "une politique de neutralisation des sexes. Car si la féminité n'est que le produit malheureux de l'histoire et de l'arbitraire masculin, tout doit être fait pour la ruiner"[13].

Par l'obsession qu'elle a d'"annuler" la différence, de "désexualiser" la femme et de "neutraliser" son problème, Simone de Beauvoir ne cesse de placer la femme devant le faux dilemme d'accepter sa féminité en reniant son humanité ou d'accepter son humanité en reniant sa féminité. Le problème de la différence des sexes a été mal posé par Simone de Beauvoir, affirme Lilar. "Quant au procès engagé contre la nature, on sait maintenant qu'il ne doit pas être retenu. N'ayant pas tenu compte de l'évolution du concept de biologie, ni d'ailleurs de celle des sciences humaines, impliquant une rechute au dualisme, le féminisme culturaliste est tout simplement dépassé"[14].

---

[13] Lilar, Suzanne, Le malentendu du deuxième sexe, P.U.F.,1970, p. 16-17. La meilleure critique de Simone de Beauvoir que je connaisse.

[14] Lilar, op. cit., pp. 19 et 217.

COMPLEMENTARITE A MIEUX RECONNAITRE

Cette polarité et cette complémentarité des sexes ont bien été établies au point de vue anatomique et physiologique. Elle le sont moins du point de vue psychologique, mais suffisamment pour que nous puissions affirmer que la science moderne confirme des conceptions qui remontent à la tradition, aux vues anciennes non scientifiques. Hélène Deutsch résuma les conclusions de la psychanalyse et montra que le défaut d'intégration des sexes, le déséquilibre des deux principes, conduit la personne à un "destin troublé". Non seulement l'expérience quotidienne de la clinique le confirme-t-elle, mais même certains domaines de la psychiatrie[15].

Le rationalisme cartésien représente pour nous l'absolue masculinisation de la pensée. Le regard de l'homme a tout perdu de l'enfance. La main de la sagesse, de la "sophia", cette main maternelle est repoussée, l'orgueilleuse intelligence prétend à la toute-puissance. Goethe décèle la folie, la puissance de destruction de ce culte exclusif de la raison[16]. Ceci a de [illegible] des conséquences individuelles et sociales et démontre la nécessaire [illegible]émentarité des sexes. Le docteur Paul Tournier[17] a particulièrement [illegible]é que notre civilisation occidentale est masculine, toute ordonnée aux

---

15 Stern, op. cit., p. 39.

16 Stern, op. cit., p. 93.

17 Tournier, Paul, La mission de la femme, Delachaux et Niestlé, 1979.

valeurs masculines: froide objectivité, raison, puissance, efficacité, rivalité. C'était le choix de la Renaissance. Cela impliquerait le refoulement des autres valeurs: subjectivité, sentiments, émotions, relation personnelle. De là vient l'étonnant contraste entre le prodigieux essor des sciences et de la technologie et la dégradation de la qualité de vie, qui est affaire subjective et affective.

La mission de la femme, comme dit le docteur Tournier, est d'apprendre au monde la tendresse, le sens de la personne. "L'avenir est à la tendresse", ainsi serait manifestée la nécessaire complémentarité des sexes qui donne sens à la sexualité. En plus de jouer son rôle de complémentarité, la sexualité est appelée à jouer un rôle de médiation".

Dès que le sexe ou la loi ne sont plus médiateurs entre les êtres, dès qu'ils deviennent à eux-mêmes leur propre fin, ils pervertissent et aliénent ceux qui s'imaginent en jouir ou en profiter[18]. La sexualité est en vue de la rencontre interpersonnelle ou elle perd tout son sens.

---

[18] Vasse, Denis, Le temps du désir, Seuil 1968, p. 77.

LA SEXUALITE: UNE INVITATION A LA RENCONTRE

L'unique problème est d'ouvrir l'humble paradis de l'amour, de faire du mur une porte. Et, pour cela, de créer entre les amants un lien commun assez fort pour assurer l'immortalité du lien réciproque. "Aimer, écrit magnifiquement St- Exupéry, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder l'un et l'autre dans la même direction".
Nous ajouterons en chrétien: c'est regarder et marcher ensemble du côté de Dieu.

THIBON

LA SEXUALITE: UNE INVITATION A LA RENCONTRE

A première vue, la sexualité répond à deux intentions manifestes: la reproduction et la recherche du plaisir. Selon Chirpaz[19], le sens de la sexualité vient après avoir dépassé les deux barrières qui empêchent l'épanouissement de l'être humain. Le véritable sens de la sexualité apparaît lorsque l'être humain réussit à briser la barrière culturelle des rôles et la barrière naturelle du désir dans la volonté consciente de rencontrer la personne de l'autre à qui il s'adresse. Ici commence l'aventure fondamentale de la sexualité, qui doit l'ouvrir à la totalité de son sens.

Dépasser la barrière culturelle des rôles

La société veut assigner à la relation sexuelle le but de la reproduction. La société privilégie la fonction vitale au désir en enfermant l'expérience sexuelle et le désir dans cette fonction. Par ce fait, la relation sexuelle s'établit dans l'oubli et l'ignorance du sens profond de cette rencontre. L'immédiat intéresse surtout la société: avoir de nombreux enfants et des êtres pour en prendre charge. Elle veut que le couple soit lié par contrat pour faciliter la natalité et l'éducation de ses nouveaux citoyens.

---

19 Chirpaz, François, "Dimensions de la sexualité", dans Etudes, mars 1969, p.409-423.

En privilégiant cet aspect de la relation sexuelle, on peut la réduire à une fonction, au lieu de l'ouvrir à une recontre interpersonnelle.

Même si l'on considère la culture comme l'organisation d'une réponse à des besoins vitaux et commandée par ces besoins mêmes[20], on ne peut la comprendre comme le simple prolongement de ces besoins. Elle entre même en contradiction avec eux. L'organisation du mariage et de la famille n'est pas la simple expression du désir, elle entre même en conflit avec lui, ne privélégiant qu'un aspect: la fonction vitale; elle cherche à le réduire, à le restreindre à ce rôle d'encadrement de la sexualité.

Dépasser la barrière naturelle du désir

Le désir conduit naturellement à la recherche du plaisir, à la satisfaction personnelle. Dans son apparaître, la sexualité prend la forme du désir. Au départ, s'il vise un autre, c'est un autre quelconque, anonyme. Le désir est promesse de satisfaction venant de l'autre. Il est équivoque et inquiétant.

Il peut être repliement sur soi aussi bien qu'ouverture à l'autre; il peut être égoïsme pur aussi bien qu'amour véritable. Au creux même du désir, une autre distorsion est possible: la recherche du plaisir pour lui-même ou l'ignorance, voire le refus, de ce même plaisir. La sexualité pourrait, dans ce dernier cas, n'être comprise que comme simple fonction de reproduction.

---

20 Malinovski, B. Une théorie scientifique de la culture. Maspero, 1968.

Trois siècles avant Jésus-Christ, Aristote affirmait que la nature du désir est d'être sans borne, et la plupart des hommes ne vivent que pour le combler[21] ; mais le plaisir est limité. Il y a une contradiction entre le caractère fini du plaisir et le caractère indéfini du bonheur. Le plaisir va apparaître comme le rival, voire comme l'ennemi du bonheur. Il y a équivoque entre le plaisir et le bonheur. Le plaisir peut passer pour être le bonheur. La fascination du plaisir repose en grande partie sur l'équivoque qu'il permet d'entretenir quant à la possibilité de combler le désir[22]. L'homme va se donner le plaisir comme un absolu; selon la belle formule de Ricoeur, il va schématiser l'absolu dans les objets de son désir[23].

Il est vrai que la satisfaction est condamnée à demeurer insatisfaite: l'expérience ne répond jamais totalement à l'attente. Comme tout désir, le désir sexuel émeut l'être dans les racines les plus profondes de son être: il laisse espérer et il attend un toujours plus. Son attente est sans limite, car le désir lui-même est sans limite. Dès lors, le plaisir ne peut répondre à l'attente que s'il se nie comme plaisir seul, que s'il nie la seule détermination de soi comme plaisir, pour s'ouvrir par-delà lui-même à un autrui; à une présence et à un visage[24].

---

21 Aristote, Politique, 1267, b 3-5.

22 Pohier, J.-M., Le chrétien, le plaisir et la sexualité, coll. Foi Vivante, no 158.

23 Ricoeur, Paul, Finitude et culpabilité, Aubier, 1960, T.I., p. 147.

24 Chirpaz, op. cit., p. 418.

Le désir sexuel n'a pas son sens en lui-même. Il nous pousse, nous induit, nous invite à chercher autre chose, à aller plus loin.

DE L'AVENTURE A LA RENCONTRE

Toutefois le risque de cette aventure (comme de toute autre aventure) est de s'égarer dans l'immédiat de sa découverte et de prendre pour le tout de son sens ce qui n'en est que l'introduction. Le plaisir est l'immédiat de l'expérience sexuelle, il n'en est pas la fin, il n'en est pas le tout. Le prendre comme fin, c'est n'assigner au désir qu'un but, sa propre satisfaction; c'est, du même coup, le condamner à ne pouvoir dépasser la clôture de son narcissisme[25].

La tentation (et le risque) du plaisir est de s'établir dans un oubli de l'autre. Cet oubli n'est pourtant pas naïf. Il est en fait la transformation de cet autre en objet, objet érotique qui donne le plaisir et le provoque. Mais il n'a ni de consistance, ni de réalité, parce qu'il n'a pas de visage. "Je suis aussi ce corps que vous voulez que je sois seulement"[26], proteste l'être qui veut être reconnu, c'est-à-dire exister autrement que comme simple prétexte. Cette protestation affirme qu'il n'est de vérité et de sens de la relation sexuelle que dans une rencontre, que ce qui est et doit être visé à travers le désir et le plaisir n'est pas et ne doit pas être la seule satisfaction, mais cet autre qui a ce visage.

---

25 Chirpaz, op. cit., p. 419.

26 Valérie, dans La Condition humaine d'André Malraux.

Un corps est anonyme, impersonnel comme le désir lui-même, tant qu'il n'a pas un visage. Parce qu'il est le lieu de la présence, le visage est bien plus que la simple particularisation ou la simple individualisation d'un corps: il est ce qui donne sens à la totalité du corps et à la relation sexuelle.

C'est pourquoi, en ouvrant une dimension autre dans l'expérience, la sexualité invite à une aventure, mais pas à n'importe quelle aventure; c'est l'invitation à la rencontre de l'autre dans la totalité de son être et le refus radical de le considérer comme le simple prétexte anonyme de ma satisfaction. Se niant dans sa limite, niant ce qui en lui est limite, comme ce qui le limite, le désir n'est plus seulement quête de soi. Il n'est plus seule attente de son plaisir. Il est attente d'une rencontre dans le plaisir, et rencontre dans le plaisir de cet autre. Mais déjà ce corps se dévoile sous son regard comme présence. C'est autrui qui est là et non un corps quelconque, et la relation est l'approche sans fin de cet autre. Dans le désir de l'autre et dans le corps de l'autre, cet autre se dévoile, et à travers lui toute une expérience du monde: l'autre me renvoie à mon expérience, en me la dévoilant en sa vérité, et il me renvoie à une expérience du monde[27].

---

27 Chirpaz, op. cit., p. 420-421.

Tu es venue l'après-midi crevait la terre
Et la terre et les hommes ont changé de sens
.....
Tu est venue j'étais très triste j'ai dit oui
C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde[28].

La sexualité amène l'homme à prendre conscience de son incomplétude. L'homme découvre qu'il ne peut se suffire à lui-même et son désir l'entraîne vers un autre être qui sera pour lui une joie et un plaisir.

Tout amour vécu par l'homme est un apprentissage à l'ouverture du coeur. Il découvre qu'il ne peut vivre pour lui, mais qu'il doit vivre pour l'autre. L'homme ne peut découvrir le bonheur qu'en cherchant à le donner à autrui. "La vie ne se vit bien que si elle est vie pour un autre. Et la vie pour un autre ne se vit bien que si elle est vie pour beaucoup d'autres"[29]. En ce sens on dira que l'amour est fécond. La fécondité n'est pas seulement la procréation; c'est aussi le travail pour les autres, le service professionnel, etc.

L'amour humain éveille aussi à une rencontre qui comblerait enfin le besoin d'aimer et d'être aimé, qui briserait radicalement la solitude. Nul homme et nulle femme ne peuvent être pour l'autre le visage unique et totalisant du bonheur promis. A travers l'autre, l'être éveillé à l'amour

---

28 Paul Eluard, Dominique aujourd'hui présente.

29 Le Du, Jean, La sexualité, C.D.M., no 82.

humain pressent un autre amour, une autre recontre. Paul Claudel a bien évoqué ce mystère en faisant dire à un de ses personnages: "Une promesse que rien au monde ne peut satisfaire, pas même cette femme qui un moment s'en est faite pour nous le vase et que la possession ne fait que remplacer par un simulacre désert"[30].

La rencontre interpersonnelle est le point d'achèvement de l'aventure amoureuse. Nous connaissons le point d'arrivée et le point de départ. Il serait utile maintenant de connaître la manière de vivre cette rencontre de façon à lui donner toutes les chances possibles de s'épanouir et de réussir.

GIVE LOVE A CHANCE

Qui ne connaît pas cette chanson populaire: "Give peace a chance"? En s'inspirant de cette formule, nous pourrions amorcer une réflexion entre sexualité et société qui changerait l'optique d'opposition à laquelle on a été trop habitué. Il y aurait, d'une part, l'instinct charnel, pur, joyeux, libre, innocent; de l'autre, une société grincheuse qui lui ferait la guerre et le réprimanderait chaque fois qu'il n'accepterait pas de se conformer au mode du mariage stéréotype. La sexualité serait par définition "auto-sociale" et la société "antisexuelle". Ceux qui procèdent à ces analyses sont des êtres inquiétants.

---

30 Claudel, Paul, Le soulier de satin.

Partons plutôt de ce qui surgit au coeur de la rencontre sexuelle: un projet de vie. Pour une fois, essayons de découvrir les voeux et les exigences de l'expérience amoureuse, sans penser à ce que les morales nous dictent. Etablissons les principes qui pourraient ici nous guider:

1. La maturation affective se fait dans le sens de l'altruisme.
2. Pour être vécue humainement, la rencontre sexuelle doit être intégrée à un projet d'amour et de fécondité.
3. L'amour humain appelle la durée. Pas d'amour humain authentique sans volonté de fidélité et de durée, parce que l'amour est lien à une personne, attachement, engagement qui porte un voeu d'éternité.
4. La personne est unique, irréductible à une autre, absolument pas interchangeable; l'amour exige donc l'exclusivité.
5. L'être humain est situé dans un contexte géographique et culturel. La relation de deux êtres qui ont un projet de vie en commun a une dimension sociale. De plus, l'amour aime être reconnu. S'engager, c'est s'engager envers quelqu'un devant autrui. Il n'y a pas de véritable engagement humain sans proclamation extérieure et sans reconnaissance d'autrui.

Biologiquement, la sexualité est orientée vers la fécondité; mais pour mieux saisir cette dimension, analysons l'effet produit par la venue d'un enfant.

L'enfant est une richesse parce qu'il exprime l'unité du couple, parce qu'il renforce cette unité et parce qu'il empêche le couple de se replier sur lui-même et lui permet de s'ouvrir au monde. On ne devrait pas tant parler du devoir de la procréation que de la joie, de la chance, du bonheur d'être père et d'être mère. Combien de fois avons-nous vu la fécondité présentée comme une catastrophe, un accident, une malchance.

L'enfant est une richesse au plan de la signification, et normalement au plan du vécu; mais il est aussi une responsabilité.

Le mariage est le lieu où se déploient les attentes de l'amour. La monogamie réalise ce que l'amour évoque de singulier et d'exclusif. L'indissolubilité satisfait le voeu d'éternité de l'amour. De plus, l'amour est indissociable de la fécondité. Enfin, la célébration officielle réalise le besoin de proclamer son amour devant la communauté. Le mariage est, selon l'expression de Camus, la vérité de l'amour. "Ceux qui aiment la vérité doivent rechercher l'amour dans le mariage, c'est-à-dire l'amour sans illusion"[31]. Les juristes et les sociologues définissent le mariage en terme d'institution. Il vaudrait mieux le présenter d'abord comme un projet d'amour plénier. L'adultère, la polygamie, le divorce sont des échecs du mariage, parce qu'ils sont des échecs de l'amour.

---

[31] Camus, Albert, cité dans Sexe et Moralité, Delachaux et Niestlé, 1967, p. 63.

RISQUES DES RELATIONS PREMARITALES ET DE LA MASTURBATION

C'est dans ce contexte qu'il faudrait réfléchir sur les relations prémaritales. Ces expériences risquent d'empêcher la maturation de l'amour. Elles risquent de maintenir les amants dans le narcissisme, plutôt que de les ouvrir au don de soi. Le risque est grand de les maintenir au stade de l'"amour digestif" et de l'"amour prédateur".

Le conformisme et un certain chantage jouent souvent dans ces unions. On le fait parce que tout le monde le fait, pour ne pas paraître "niaiseux", pour ne pas perdre son "chum". Il est parfois triste de voir ainsi qu'on aliène sa liberté. Infiniment triste ces propos entendus: "Je prends la pilule, mais je ne le dis pas à mon "chum" pour pouvoir avoir un peu la liberté de le refuser!".

Sans créer de traumatisme, beaucoup de ces expériences risquent de faire un tort considérable au partenaire: risque de grossesse qui peut traumatiser la fille, tort éventuel fait à l'enfant. De plus, si l'un s'attache à l'autre, quel mal lui fera son partenaire en le quittant.

Il faudrait prendre en considération l'avis de psychologues comme le docteur Laycock qui affirme que, chez beaucoup d'adolescents, "les expériences sexuelles prémaritales font naître de profonds sentiments de culpabilité et de

c[illegible] certains philosophes et moralistes reconnus, tant en milieu universi[illegible] professionnel, nous ont laissé des réflexions qui ne peuvent être balayées du revers de la main. Martin Blais affirmera qu'en cette matière comme en toute autre, il faut atteindre la maturité morale; alors, on n'obéit plus qu'à soi. C'est installer la conscience comme phare de la vie humaine; c'est être responsable en amour comme en affaire et en tout domaine de l'agir humain[33]. Guy Durand s'est exprimé sous la forme d'une lettre d'un père à ses adolescents[34]. Il fait réfléchir en interrogeant les adolescents tentés par les aventures sexuelles. La trop grande hâte de s'unir charnellement n'est-elle pas signe de pauvreté d'amour? Vouloir vérifier l'harmonie sexuelle n'est-il pas un leurre ou un prétexte? Les expériences sexuelles précoces, en effet, ne garantissent en rien l'harmonie sexuelle durant la vie de couple ou le mariage.

Le docteur Ray Short, professeur à l'université du Wisconsin, a observé, durant ses vingt-cinq ans de contact avec les couples, les conséquences des relations sexuelles prémaritales. Ces couples courent plus de risques de se séparer, réussissent moins bien en mariage et ils sont plus sujets au divorce. Le fait d'avoir eu de telles expériences peut inciter à épouser une personne qui ne convient pas. (Le sexe peut aveugler). Plus étonnant encore

---

32 Laycock, S.R., Sexualité et éducation familiale. Novalis, 1980, p. 104. Voir aussi Françoise Cholette -Pérusse, Psychologie de l'adolescent. Ed. du jour, 1966, p. 154-155.

33 Blais, Martin, Une morale de la responsabilité. Fides, 1984, plus particulièrement le chapitre 6.

34 Durand, Guy, Choisis ta vie. Libre expression, 1982, p. 76 ss.

d'apprendre que les gens qui ont connu l'expérience sexuelle avant le mariage, sont plus souvent insatisfaits de leur vie sexuelle dans le mariage. Autant nous pouvons sentir le besoin de critiquer ces données qui se veulent scientifiques, autant il ne serait pas scientifique de ne pas retenir ces données au moins comme hypothèses scientifiques.

Nous pouvons, dans le cas des unions prématurées, nous demander si c'est donner toutes les chances à l'amour de grandir et de s'épanouir que de passer avant maturité sous le registre du génital. De même, nous empêchons l'amour de s'épanouir et nous régressons, si nous réduisons l'amour au génital. La masturbation est un cas type. L'analyse même de ce geste révèle une déviance. Le sexe est une invitation faite à l'homme à chercher hors de lui sa plénitude, d'où l'attirance vers l'autre. N'est-il pas évident que l'image et le rêve de celui qui se masturbe indiquent l'appel à quelque chose de plus humain. Le rêve, ici, peut être révélateur. De plus, comme on juge un arbre à ses fruits, on peut conclure que, réduit à lui-même, le génital risque d'engendrer la solitude, l'angoisse. Ce n'est pourtant pas ce que promettait le désir initial. L'amour qui n'est que physique est sans issue.

La masturbation chez l'adolescent a été particulièrement bien étudiée par André Alsteens dans une perspective de psychologie clinique[35]. Son examen a permis de dégager le visage paradoxal de la masturbation adolescente, à la fois dans sa dimension positive d'étape vers la maturité psychosexuelle et

---

35 Alsteens, André, La masturbation chez l'adolescent. Desclée de Brouwer, 1967.

dans sa possibilité de constituer à la longue un symptôme sérieux de troubles psychiques sous-jacents. Il est rare de voir un ouvrage aussi bien documenté et aussi nuancé sur un sujet aussi complexe.

Il ne faut pas minimiser qu'un tel geste peut impliquer des conséquences insoupçonnées. Ou bien on traumatise et on culpabilise la personne qui pose un tel geste, ou on réduit ce geste à rien, laissant entendre qu'il n'a aucune conséquence. Dans les deux cas, on aurait tort et on risque de causer un préjudice aux plus lourdes conséquences. Agir ainsi ne donnerait sûrement pas toutes chances à la sexualité d'être ce qu'elle doit être et à l'amour de se réaliser.

SE RENCONTRER POUR S'AIMER: DESTIN DE L'HOMME MEME CELIBATAIRE

Un homme et une femme s'unissent pour la vie afin de mieux s'aimer. Trop de couples s'unissent parce qu'ils croient s'aimer, mais songent peu ou pas à l'engagement ferme de s'aimer. Encore faut-il qu'ils sachent ce qu'implique l'amour tant au niveau physique et psychologique qu'au niveau spirituel. Il faut aussi qu'ils aient appris à aimer. L'art d'aimer n'est pas d'abord, ni avant tout, une question de technique[36]. Une initiation purement technique dans le domaine génital peut, d'ailleurs, avoir des effets

---

[36] Fromm, Erich, L'art d'aimer, Epi, 1970.

néfastes, comme le montrent des psychiatres tel Viktor Frankl[37].

Comment intégrer sa sexualité à son projet de vie? Comment atteindre la maturité sexuelle quel que soit l'état de vie dans lequel nous nous trouvons? Il y a deux modes de réalisation de la sexualité: le célibat et le projet de vie à deux. Près de la moitié de la population n'est pas mariée. Il est donc important de saisir la portée de cet état de vie et de comprendre qu'on peut ne pas être marié et quelquefois être plus épanoui que certains couples.

Le célibat peut être choisi pour des motifs religieux, professionnels, etc., comme il peut avoir été imposé par les circonstances: âge, handicap, profession, perte du conjoint, etc.

Comment comprendre, dans notre société prétendument évoluée, les préjugés défavorables, la méfiance, voire même le mépris envers les célibataires. A cet égard, la discrimination faite aux femmes est davantage manifeste.

Le mariage est-il la seule manière de vivre authentiquement la sexualité, la seule façon d'être pleinement humain? Tout être a à vivre sa sexualité, mais n'a pas nécessairement à mettre en oeuvre génitalement sa sexualité. Au plan psycho-affectif, leur maturation suit la règle commune:

---

37 Frankl, Viktor, Die Psychotherapie in der Praxis, pp. 26-81, cité par Paul Anciaux dans Le sacrement du mariage. Nauwelaerts, 1963, p.202.
Voir aussi: Cruchon, Georges, "Célibat et maturité", dans Sacerdoce et célibat, Louvain, Editions Peeters, 1971, p. 588-612.

elle doit se faire dans la ligne de l'altruisme. Le célibat est un projet de vie sexuelle. S'il est bien assumé, c'est un projet d'ouverture, de communication, d'oblativité et de créativité. Le célibataire concentre toutes ses forces de rencontre, de don et de créativité au service d'un amour universel. Le célibat est alors un témoignage en faveur de la fraternité universelle, un témoignage en faveur de l'ouverture absolue. Le célibat témoigne de plus en faveur de l'humanisation de la sexualité. Ces données sont bien établies[38].

Le célibat n'est évidemment pas à la portée de tous. Il demande un tempérament et un caractère particuliers. Ce projet de vie ne sera viable et épanouissant que s'il est voulu, choisi en toute liberté, et que s'il continue à être librement assumé. Comme le célibat est un projet d'ouverture, de communication et d'oblativité, il ne sera viable et épanouissant que s'il implique un engagement d'ordre éducatif, social, politique ou religieux, sinon il est incohérence vitale. L'éducation, en ce domaine comme dans les autres, est de toute première importance pour le bien de chacun et l'avenir du monde.

---

38 Dolto, Françoise, "Continence et développement de la personnalité", dans Mystique et continence, Etudes carmélitaines, 1952. Tout le volume est à retenir.

LA SEXUALITE: UNE FORCE A EDUQUER

Le contrôle est le seul moyen d'humaniser l'union, en faisant croître l'amour dans une communion charnelle toujours en progrès. Alors que l'érotisme incontrôlé se détruit lui-même dans l'inconscience tout en détruisant l'union, l'expression charnelle de la continence conjugale amoureuse est le chemin de l'union parfaite.

Docteur Paul CHAUCHARD

LA SEXUALITE: UNE FORCE A EDUQUER

Pour être épanouissante, la sexualité doit rejeter tout autant le défoulement que le refoulement. Au-delà des moralismes et des conformismes, il est difficile de trouver un guide fiable qui pourrait s'appuyer sur la biologie. Nombreux sont ceux qui trouvent que le docteur Paul Chauchard est ce guide qui a fait ses preuves en neurophysiologie et en psychologie chimique. Selon lui, il suffit de savoir ce qu'est le sexe et la relation entre les sexes, comment elle est modifiée par la montée cérébrale, pour pouvoir définir une éthique en dehors de tout argument autre que biologique[39]. Pour cela, il faut avoir compris que "l'organe sexuel principal de l'homme, c'est son cerveau"[40].

La neurophysiologie humaine doit nous faire comprendre que, chez l'homme, le naturel n'est pas le laisser-aller. On l'apprend à l'école de la promotion humaine. Ce n'est pas un dressage oppresseur, mais une éducation libératrice, puisqu'elle nous permet de nous soustraire à ce que nous prenons pour des déterminismes insurmontables[41].

---

39 Chauchard, Paul, La vie sexuelle, P.U.F., "Que sais-je", p. 123.

40 Chauchard, Paul, Le progrès sexuel, Paris, 1961, p. 19.

41 Chauchard, Paul, La morale du cerveau, Flammarion, 1962, p. 168.

En biologie, il est évident que ce qui caractérise l'instinct sexuel animal, c'est qu'il est étroitement lié aux besoins. Un papillon mâle sait à la puberté tout ce qu'il faut faire quand il rencontre une femelle, même s'il a été isolé depuis sa naissance. Ce papillon possède un cerveau primitif ou rhinencéphal et a un comportement réflexe. A un stimulus perçu, la réponse vient automatiquement. Il n'en est plus ainsi même chez le chimpanzé au cerveau préfontal. Un chimpanzé mâle, maintenu isolé jusqu'à l'état pubère, tout en ayant un besoin normal, ne sait pas s'y prendre quand il rencontre une femelle. Il doit apprendre à copuler. Dès le niveau chimpanzé, nous voyons s'affaiblir les possibilités de l'instinct à cause du progrès du cerveau supérieur: nous sommes en marche vers l'homme. Le comportement du chimpanzé est appris. Que dire maintenant de l'homme, qui possède un cerveau noétique. Son comportement est appris. Réflexion et maîtrise de soi sont les deux constantes qu'on retrouve chez l'homme. Il doit ainsi apprendre par l'éducation à agir par réflexion et non par réflexes. Il doit aussi apprendre cette difficile maîtrise sexuelle, qualité fondamentale nécessaire pour être un adulte normal[42].

---

42 Chauchard, Paul, L'homme normal, Editions ouvrières, 1961, pp. 85, 86 et 144-148.

LA SEXUALITE NORMALE

Ne sursautons pas en entendant ici le mot normal; il est à comprendre au sens de la neurophysiologie. Pour être un adulte normal, libre, apte à l'amour et au mariage, il faut avoir appris le bon fonctionnement de la sexualité. C'est alors qu'on devient adulte. Etre adulte, c'est au moins dépasser 5 pieds, avoir 18 ans, peser plus de 45 kilos, qu'être mûr psychiquement. "Celui qui n'a pas appris à se maîtriser et qui est la proie de ses instincts n'est pas plus un homme libre et normal que celui qui est noyé dans les complexes inconscients"[43].

Chauchard a bien montré que le problème de la maîtrise de soi est un problème d'utilisation correcte du cerveau humain. "Il est important dans le domaine sexuel, car il apporte de toutes les difficultés la solution vraie, y compris la régulation des naissances"[44]. La seule solution humaine à longue portée consiste à faire ou refaire patiemment et lucidement l'éducation sexuelle des couples et à leur apprendre à se maîtriser assez pour aimer humainement. Le constat du docteur Chauchard est effarant: "Les mauvaises habitudes de l'adolescence font que la plupart des hommes et des femmes sont des éternels adolescents, irresponsables, et spécialement dans le domaine sexuel. Ils sont inaptes au mariage."[45].

---

43 Chauchard, Paul, Biologie et morale, Mame, p. 129.

44 Chauchard, Paul, Apprendre à aimer, Fayard, p. 94.

45 Chauchard, Paul, op. cit., p. 141.

Rien de plus urgent que de travailler à la libération et à la valorisation de la sexualité, mais il faut bien se garder de tout esclavage et d'une détérioration du sexe.

Rien de plus puissant que le désir sexuel. Aussi le moraliste a-t-il cherché à l'endiguer en en interdisant l'emploi en dehors de la vie conjugale et en l'orientant vers la procréation. Dans tout le domaine immense où c'est interdit, il faut se comporter comme n'ayant ni sexe, ni désir: lutte déséquilibrante qui conduit soit à tolérer ses faiblesses, soit à se déséquilibrer dans la crainte d'un redoutable "péché", soit, pis encore, à supprimer tout désir en le refoulant et en l'enfermant dans l'inconscient où il fera les pires ravages.

Ne serait-il pas plus sage d'accepter notre nature et de supprimer les interdits? On réclame la "liberté" sexuelle. Mais qu'entend-on par là, sinon le droit de suivre son désir à sa fantaisie: relations sexuelles pré-conjugales, masturbation, homosexualité, infidélités conjugales, divorce, échange de conjoints, mariages collectifs, prostitution, unions libres, pornographie, refus du célibat, stérilisation, avortement, contraception. Tout, jusqu'à la manipulation de la vie, serait permis, tout serait bon. L'homme serait libre de réaliser comme il l'entend son désir sexuel et sa fécondité. Et par le seul fait qu'il n'y aurait plus d'interdit, tout serait sage et bon!

Ce n'est pas la morale qui nous propose comme seules réalisations correctes de sexualité humaine le seul choix entre le célibat continent et le mariage monogamique permanent et fidèle entre deux conjoints préalablement vierges; c'est la psychophysiologie objective de notre nature humaine. Nous ne pouvons désirer sexuellement que ces deux états, si nous recherchons notre réussite sexuelle.

LA SEXUALITE: UN DEFOULEMENT OU UNE RENCONTRE?

A partir du moment où l'on a compris que la sexualité est une rencontre interpersonnelle totale, on ne saurait la limiter à une satisfaction sensuelle; c'est, au contraire, cet érotisme qu'il faut limiter au service du sexe et de la relation.

Mais ce n'est aussi que dans la continence et par la continence qu'on peut déceler et faire grandir l'amour conjugal, qu'il s'agisse de la continence préconjugale totale ou de la continence conjugale relative. Dans l'amour conjugal, le désir de l'union avec l'autre, dans le respect de l'autre, passe avant le besoin sensuel. S'il ne faut pas minimiser la communion génitale des corps, il ne faut pas la majorer jusqu'à en faire une nécessité absolue, moyen magique d'union[46].

Quant à l'union conjugale humaine, elle n'est en rien un automatisme sensuel bâclé, malgré sa forme la plus fréquente où l'homme subit sa rapidité et la femme sa lenteur dans la désunion. Il ne s'agit pas de bien jouir à deux solitairement, mais de communier par le sexe dans une joie spirituelle qui exige le maintien de la relation interpersonnelle. La continence est donc intrinsèque à l'humanisation de l'acte sexuel humain pour l'empêcher de sombrer dans un automatisme où même la sensualité disparaît. L'union humaine, ce n'est pas le mâle qui désire la femelle dans un contexte d'amour humain ni la femelle qui subit le mâle: c'est cet amour humain qui doit transfigurer le

---

[46] Chauchard, Paul, Force et sagesse du désir, Fayard, pp. 130 ss.

génital en y mettant le sensuel à sa place réduite[47].

Ce qu'on appelle éducation sexuelle, "tout dire et laisser faire pour éviter les complexes", est en fait une anti-éducation plus déséquilibrante que le moralisme d'autrefois, car il y manque l'essentiel, la dimension psychophysiologique nous précisant la signification humaine du désir sexuel et la possibilité de le contrôler pour épanouir et valoriser son sexe.

Le moraliste de jadis nous incitait à ne pas être luxurieux; nous en avons conclu à l'oubli et à l'horreur du sexe. En fait, comme dans le cas de la gourmandise, il s'agissait de nous donner le bon usage contrôlé de notre sexe; ce n'est pas par la valorisation actuelle de la luxure, de la fornication et de l'impudeur qu'on y parviendra[48].

Ici comme ailleurs, la loi du pendule a joué. Prenant conscience des nombreux tabous et interdits sexuels, à la lumière des écrits de Freud surtout, certains ont entrepris une lutte à finir contre les refoulements. L'objectif premier à poursuivre en éducation était de former le "non-frustrated man", pour employer une expression chère au Dr Benjamin Spock.

---

47 Chauchard, Paul, ibidem, p. 140-146.

48 Chauchard, Paul, ibidem, p. 142-143.

REFOULEMENT OU SUBLIMATION

La phobie actuelle des complexes et des refoulements n'a rien à voir avec la psychanalyse de Freud. Celui-ci n'a jamais prêché le déchaînement qui conduit aussi à un esclavage. Une autre notion psychanalytique n'a pas malheureusement autant de succès dans le public: c'est la sublimation, l'utilisation des forces du désir. Ce vocabulaire, cependant, présente un désavantage: il semble impliquer qu'on surajoute aux désirs quelque chose d'un autre ordre qui les assagirait en les spiritualisant. La sublimation est le contrôle cérébral des désirs. C'est l'utilisation réfléchie du frein ou de l'accélérateur pour obtenir une sagesse des désirs; c'est la réconciliation de la passion et de la raison, qui est la fonction de notre cerveau, comme l'affirme le docteur Chauchard[49].

Freud introduisit, parmi les mécanismes de défense du moi, le processus de sublimation . Il décrit ce phénomène comme étant une sorte de transfert, de dérivation des énergies sexuelles qui se trouvent investies des domaines supérieurs[50]. Il n'est pas toujours facile de distinguer les vraies sublimations des fausses[51].

---

49 Chauchard, Paul, ibidem, p. 14.

50 Freud Sigmund, Trois essais sur la théorie de la sexualité, coll. Idées, Gallimard, pp. 70-71 et 156-157, voir aussi Introduction à la psychanalyse, coll. P.B.P., Payot, p. 13.

51 Thibon, Gustave, "Sublimation et vie spirituelle", dans Médecine et sexualité, Spes, 1948, p. 195-213.

Sigmund Freud, dans le but d'humaniser la sexualité, a parlé de sublimation. C'est une transformation de la finalité et de l'object de l'instinct sexuel, de telle sorte que tout ce qui " À l'origine" est impulsion sexuelle trouve un accomplissement non plus sexuel, mais une valorisation sociale ou éthique supérieure.

La sublimation est moins une répression qu'une intégration de la pulsion sexuelle dans un contexte humain global: "il est probable que nous devions nos plus grandes réussites culturelles à l'apport de l'énergie obtenue par la sublimation de nos fonctions sexuelles", selon Freud.

LA VRAIE LIBERATION SEXUELLE

Il est ironique de constater que ceux qui ont prôné la libération sexuelle se sont souvent réclamés de Freud, mais en occultant certains points du maître, comme la nécessité d'opposer le principe de réalité au principe du plaisir envahissant; autrement, la maturité sexuelle devient impossible. De plus, ces apôtres de la révolution sexuelle que furent Herbert Marcuse et Wilhem Reich s'attaquent même au mécanisme de sublimation, proposé par Freud.

Marcuse a affirmé que la sublimation a été un moyen habile d'exploitation et de répression employé par les classes dirigeantes au détriment des classes inférieures pauvres. Freud pourrait cependant penser que la sublimation est moins une repression qu'une intégration de la pulsion sexuelle dans un contexte humain global.

Un reproche qu'on pourrait faire à ce courant prônant la révolution sexuelle, c'est d'en être resté à une libération horizontale, alors que la sexualité, même libérée, nous laisse sur notre appétit ou n'a pas encore découvert la dimension verticale, qui tient compte du coeur et de l'amour au plus haut niveau. L'Orient a beaucoup à nous apprendre à ce sujet. Le "tantra", par exemple, pourrait contribuer à orienter l'éducation sexuelle de l'homme qui ne se veut pas unidimensionnel.

La libération sexuelle, la vraie, doit être orientée vers la rencontre de l'autre au niveau non plus simplement épidermique et égocentrique, mais au niveau d'une communication des esprits et des coeurs dans une oblativité

toujours reprise. Nous ne nous sommes pas libérés du puritanisme et du jansénisme pour tomber dans une autre forme de domination où l'enjeu serait l'autre ou moi, comme l'a bien montré France Queré[52].

Le mépris antique de la chair nous a passé, c'était trop bête. Il serait tout aussi nigaud d'exalter l'innocence de la chair, comme on le fait à tout propos. Le bonheur et l'amour, si beaux soient-ils, n'éliminent pas la souffrance d'autrui.

L'amour, comme l'argent, peut semer la destruction. L'amour est un grand fabricant d'attachements: c'est lui qui a forgé ces liens avec un conjoint, un enfant, des amis, etc. Que se veulent donc ces discours libérateurs? S'ils veulent casser mes chaînes, ils me libéreront de ce que j'aime. A la place, je récupérerai la fantaisie de faire ce qui me plaît. La liberté, est-ce servir ou se servir? Triste liberté, si elle n'est qu'obéissance aux pulsions souvent dévastatrices pour le conjoint, l'enfant, etc. Comme la puissance, comme la richesse, "l'amour" peut opprimer, saccager et même tuer.

Mon bonheur oui, mais à quel prix? Comme libération, que nous a-t-on offert? L'érotisme, la sexologie? Quels conseils donner au couple qui veut aimer comme il faut? La sexologie se présente souvent comme l'art de trouver son plaisir. Serait-ce l'art d'être seul à deux? L'autre a-t-il une place?

---

52 Queré, France, "L'enjeu de la sexualité: l'autre ou moi" dans Panorama aujourd'hui, no 152, septembre 1981, p. 58-61.

Le désir de lui plaire, de le rendre heureux, est-il devenu suranné? Que fait ma liberté de la sienne? Elle peut la tuer. Alors ma liberté devient la plus sauvage des tyrannies. L'amour est une énergie redoutable qui nous donne passagèrement la puissance d'un despote.

Nos plaisirs sont innocents en eux-mêmes; mais la relation qu'ils nouent avec les autres ne l'est pas souvent. Libérer la sexualité, délier les moeurs, exalter les corps ne nous soustrairont pas au dilemme: l'autre ou moi. En pleine époque victorienne ou en pleine décadence romaine, le destin d'autrui est en jeu, au bord peut-être d'une tragédie éternelle.

LA CHASTETE: UNE FORCE AU SERVICE DE L'AMOUR

Un certain moralisme est déséquilibrant et aliénateur alors que, comprise dans la liberté, une authentique morale est réalisation et épanouissement de soi.

Pour Chauchard, la clé de l'équilibre du célibataire vis-à-vis de lui-même et des autres repose sur la compréhension de la valeur sexuellement positive d'une continence au service de l'amour, alors que le préjugé courant envisage la continence négativement, comme une castration. C'est une fausse vertu - en fait un refoulement névrosant - que de se figurer qu'on est neutre et asexué. Ceci ne doit pas conduire, par réaction, à la névrose inverse, celle d'un érotisme sans frein où le sexe n'est plus qu'activité génitale conçue comme un besoin ou un instinct dont la satisfaction s'imposerait en quelque sorte par hygiène sans référence à l'amour. Ceci pourrait justifier une masturbation ou une homosexualité de suppléance. Dans sa pleine dimension morale, la tempérance sexuelle est la chasteté. On commence à comprendre que la chasteté n'est pas synonyme de suppression de toute activité érotique, d'abstinence totale: si celle-ci s'impose au célibataire, il existe une chasteté conjugale qui est faite de modération et de respect.

A la lueur de la psychophysiologie, nous devons comprendre que la continence est l'incarnation, l'efficacité, la possibilité équilibrée de la chasteté. La continence c'est, par le contrôle cérébral de la sensualité, la possibilité de ne pas être esclave des pulsions sexuelles et de l'érotisme. La continence est la libre utilisation de son frein et de son accélérateur pour adapter sa sexualité à la situation. Le couple contrôle à deux son désir pour que l'érotisme ne dépersonnalise pas l'union qui doit être une communion dans la joie plus qu'un simple plaisir. On peut alors s'aimer charnellement et affectivement même sans union génitale, pour ne pas avoir besoin de recourir aux artifices contraceptifs. Le célibataire, lui, utilisera ce même contrôle pour triompher de ses pulsions sexuelles sans les supprimer. La continence conjugale permet de mieux s'aimer à deux, de comprendre qu'en référence au rythme de fécondité de la femme, les périodes d'"abstention" peuvent être des périodes de plus grand amour, de plus grande attention, de plus grande tendresse, car on y est prémuni de la dévaluation d'un automatisme sensuel où l'autre devient objet ou complice. Elle permet au couple plus unifié de faire rayonner un amour plus disponible envers les enfants et le milieu social. De même, la continence du célibataire, en dégageant les énergies des pulsions sexuelles d'une satisfaction égoïste, les rend disponibles au service de l'amour du prochain[53].

---

[53] Chauchard, Paul, "Célibat et équilibre psychologique", dans Sacerdoce et célibat, Louvain, Editions Peeters, 1976, p. 622-623.

Le célibat, choisi et orienté vers un idéal, peut apporter au monde un témoignage unique. En plus de faire la preuve que la sublimation de la sexualité est possible et même épanouissante, le célibat, permet une disponibilité pour mieux servir. Les témoins sont nombreux. Un François d'Asssise, une Thérèse d'Avila, un François de Sales et une Mère Thérésa ne sont-ils pas des exemples d'équilibre humain et de rayonnement exceptionnel? Y-a-t-il meilleurs exemples de fécondité dans la joie? On a dit que la joie n'est jamais au bout de l'assouvissement; nous pouvons ajouter qu'elle vient souvent de l'abnégation. Quel paradoxe!

LES AMBIGUITES DE LA SEXUALITE

Dans l'amour, comme dans presque toutes les affaires humaines, l'entente cordiale est le résultat d'un malentendu. Ce malentendu, c'est le plaisir. L'homme crie: "Oh! mon ange!" La femme crie "Maman! Maman!" Et ces deux imbéciles sont persuadés qu'ils pensent de concert. Le gouffre infranchissable, qui fait l'incommunicable, reste infranchi.

BAUDELAIRE

LES AMBIGUITES DE LA SEXUALITE

La finalité de la sexualité est loin d'être manifeste. A l'intérieur de ce bouillonnement passionnel, les visées sont multiples et ambigües.

Finalement, écrit Paul Ricoeur, quand deux êtres s'étreignent, ils ne savent ce qu'ils font; ils ne savent ce qu'ils veulent; ils ne savent ce qu'ils cherchent; ils ne savent ce qu'ils trouvent. Que signifie ce désir qui les pousse l'un vers l'autre? Est-ce le désir du plaisir? Oui, bien sûr. Mais pauvre réponse; car en même temps, nous pressentons que le plaisir lui-même n'a pas son sens en lui-même: qu'il est figuratif. Mais de quoi? Nous avons la conscience vive et obscure que la vie est unique, universelle, toute en tous et que c'est à ce mystère que la joie sexuelle fait participer; que l'homme ne se personnalise, éthiquement, juridiquement, que s'il replonge aussi dans le fleuve de la Vie [54].

Il faut bien reconnaître l'ambiguïté de la sexualité. Elle peut aussi bien être source de joie que de tristesse. Elle peut aussi bien s'exprimer avec agression ou avec tendresse et susciter la honte ou la pudeur. Comme relation à l'autre, la sexualité peut être regard qui "chosifie" l'autre ou regard qui contemple le visage de l'aimé. La sexualité peut être vécue comme recherche d'épanouissement personnel ou comme recherche de sens à la vie, qui conduit à l'épanouissement.

---

[54] Ricoeur, Paul, "La sexualité, la merveille, l'errance, l'énigme," dans Esprit (nov. 1960) 1674-1675.

SOURCE DE JOIE OU DE TRISTESSE

Si l'amour charnel unit, il sépare aussi. Il n'apporte pas toujours ce qui est désiré. "Dans la profondeur même de l'union sexuelle se cache une tristesse morale... La joie de l'union sexuelle est toujours une joie empoisonnée. L'acte sexuel comporte toujours la tristesse des espérances englouties de la personnalité, le passage de l'éternel au temporaire"[55]. Ces propos de Berdiaev nous paraissent-ils exagérés? Une chose est certaine: "L'homme et la femme ne peuvent trouver le rassasiement et le salut dans les bras l'un de l'autre. Ils sont condamnés à être des pèlerins, les mendiants d'une plénitude et d'une éternité qui sans cesse se dérobent et leur seront données qu'au travers d'une mort et d'une résurrection "[56].

Il est particulièrement pernicieux de laisser croire aux jeunes que l'amour humain donne le bonheur suprême. En nous révélant la précarité du couple et la finitude des corps, la nostalgie et la déception nous avertissent que l'amour n'est pas l'Absolu. Des auteurs ont su démystifier l'amour en analysant les romans et les drames les plus célèbres de notre littérature[57].

---

55 Berdiaev, Nicolas, Le sens de la création, Bruges, 1955, p. 251.

56 Grimm, Robert, Amour et sexualité, Delachaux et Nestlé, 1962, p. 59.

57 Pons, Roger, Procès de l'amour, Casterman, 1957 et Poulet, R. , Contre l'amour, Paris, 1961.

"Plaisir d'amour ne dure qu'un moment, chagrin d'amour dure toute la vie" dit la chanson, évoquant ainsi cette ambivalence de l'amour. Il peut même se dégager une certaine méfiance envers ces plaisirs si intenses et en même temps si fugaces. Un auteur comme Jean Sullivan[58] fait écho à Sénèque ou Marc-Aurèle en affirmant que "la joie n'est jamais au bout des assouvissements" et que "le plaisir débranché de sa signification humaine" est néfaste. Alors "le corps, en proie au désir, laisse l'âme à la porte et s'assouvit dans un silence mortel". Comment expliquer que la transition soit si brusque de la joie appréhendée à la tristesse? Maryse Choisy a peut-être raison quand elle affirme que la vraie tristesse est de tomber brusquement de l'éternel et de l'intense, du mythique à un pauvre univers gris et neutre[59].

Le débat qui opposait déjà les disciples d'Epicure aux Stoïciens se continue encore aujourd'hui. Il n'est pas nécessaire de se référer à ces deux écoles de pensée philosophique pour saisir, chez les peuples et en nous, ces tendances pas toujours conciliables entre plaisir et devoir.

Pour être heureux, faut-il cultiver son désir ou le restreindre? S'agit-il de pratiquer une morale de la détente ou de l'équilibre sans effort qui place le bonheur suprême ou l'ataraxie dans le plaisir sensible? Ne s'agit-il pas plutôt de pratiquer une morale de l'effort ou de la tension nécessaire pour atteindre le bonheur suprême (ataraxie) dans la vie selon la nature raisonnable et non les passions? Nos contemporains continuent de choisir entre les deux pour le meilleur et pour le pire.

---

[58] Sullivan, Jean, Matinales, Itinéraire spirituel, Gallimard, 1976.

[59] Choix, Maryse, Le scandale de l'amour, Aubier-Montaigne, 1954, p. 106.

AGRESSION OU TENDRESSE

On a beau humaniser, spiritualiser l'amour, l'acte sexuel n'est pas un acte au grand jour. Il se défait mal de l'ambigüité et il se cache. Le caché du sexe tient à une obscurité, à une sauvagerie plus profonde[60]. Nous pouvons souligner, par exemple, l'agressivité sauvage du sexe. Le baiser mord, la main saisit sa proie; elle écarte violemment adversaires et rivaux, les muscles immobilisent le partenaire qui oppose une résistance. Duyckaerts parle de séquences instinctives élémentaires, schèmes d'action communs à l'érotisme et à l'agressivité: attaque et séduction, poursuite, mutilation, dévoration, incorporation, exhibition, cri, fuite, fascination, pâmoison, écartement et écartellement[61].

L'expression de la sexualité entre adolescents manifeste bien souvent la diversité, voire l'opposition des attentes; ceci amène bien des malentendus qui ne sont pas sans conséquence pour la vie future.

Il naît parfois, dans les amitiés d'adolescents et d'adolescentes, des malentendus qui peuvent fausser la conception de l'amour et de l'amitié. Trobisch a expliqué ce phénomène. Concrètement, il montre que "la jeune fille, au fond, ne recherche pas l'activité sexuelle, mais.... un refuge où trouver amour et tendresse. Mais cela, un garçon du même âge ne peut le lui donner: c'est trop lui demander". Dans sa psychologie, " il interprète les

---

60 Durand, Jacques, La Sexualité libérée, Epi, 1969, pp. 22 et 109.

61 Duyckaerts, Fr., La formation du lien spirituel, Dessart, 1964, p. 84.

gestes d'approche de la jeune fille comme un désir de relations sexuelles et croit qu'il fait bien de les lui procurer". De son côté, elle croit tout d'abord qu'elle trouvera là ce qu'elle cherche. "Elle s'aperçoit ensuite qu'elle s'est trompée. Il ne fait pas de doute que les "amitiés" basées seulement sur l'attrait sexuel aboutissent à une impasse"[62].

L'art de la coïncidence des recherches et des attentes ne s'apprend pas par des techniques. Ce qu'il faut apprendre, c'est la maîtrise de soi et l'attention à la personne de l'autre; et ceci relève d'un art de vivre inspiré par une conception de l'amour qui n'est pas réduite à un dressage d'instincts.

N'est-il pas symptomatique de ne pas entendre souvent parler de pudeur dans les traités de sexologie et d'éducation sexuelle? Et quand on en parle, on la confond souvent avec une fausse peur, une certaine conception négative de la sexualité, alors qu'elle est un sentiment tout à fait sain et normal.

La pudeur est une réaction de protection de son être profond, une défense de son intimité spirituelle. Il y a toujours une certaine réserve à se révéler, à se livrer à autrui. On ne se confesse pas en public, mais dans l'intimité; on ne crie pas des mots d'amour, on les murmure à l'oreille. Avec justesse, on a écrit que "la pudeur est constitutive de l'amour; elle se nourrit de lui. Elle est à la fois retenue et étonnement, reconnaissance

---

62 Trobisch, W., Vivre heureux insatisfait, Ed. Trobisch, 1980, signalons aussi du même auteur et de son épouse: Ce plaisir-là et L'amour est un sentiment qui doit s'apprendre.

devant le mystère de la sexualité. Le manque de pudeur est toujours le signe d'une "bagatellisation" de l'amour"[63].

REGARD QUI CHOSIFIE OU REGARD QUI CONTEMPLE

Le regard de l'autre peut être agression plutôt que contemplation. La femme peut être une proie à ravir et l'homme un mâle à séduire. Sartre nous a laissé une analyse remarquable de ce regard qui "chosifie" l'autre, qui prend possession de l'autre[64]. Dans l'Etre et le néant, il a fait une étude lucide et même cynique des relations hommes-femmes vues comme conflit, séduction et possession.

Quant à l'amour, il n'est qu'un désir égoïste. Dans Huis Clos, Sartre fera dire à Estelle: "C'est pour ta bouche, pour ta voix, pour tes cheveux que je t'aime." Il peut d'ailleurs se transformer facilement en mépris ou en haine, pour des motifs du même ordre. Ainsi, quelqu'un nous est-il devenu insupportable parce qu'il "faisait du bruit en buvant".

---

63 Grimm, op. cit., p. 57.

64 Sartre, Jean-Paul, L'être et le néant, Gallimard, 1943, p. 431 ss.

Autrui est quelqu'un qui veut me réduire à l'état d'objet. " Par lui je suis perpétuellement en danger[65]" . Autrui veut ne voir en moi qu'un objet et nier mon humanité. Même s'il y a don, ce don n'est pas désintéressé. "Donner, c'est asservir". Quant au désir sexuel, il tend, selon Sartre, à réduire l'autre à l'état d'objet et à le posséder comme tel. Les amants tendent à provoquer, par des caresses, chez l'autre le désir de leur esprit dans leur chair, de telle sorte que la possession du corps de l'autre soit aussi possession de son moi tout entier. Le désir sexuel, lui aussi, est un échec parce qu'il ne peut réaliser une possession complète et définitive de l'autre.

Ce regard qui réduit l'autre, le déprécie et le "néantise", amène la "nausée". La vision sartrienne de toute relation à autrui, y compris la relation sexuelle, est d'un pessimisme qu'aucun Père de l'Eglise n'a même approché.

La perspective d'Emmanuel Levinas est tout à fait à l'opposé. Elle se situe dans un contexte éthique inspiré non par les sciences, ni par la philosophie, mais par une ouverture à l'Infini. Il ne s'agit plus alors d'un univers où "l'enfer c'est les autres", mais d'un univers où le visage de l'autre devient médiateur de sens.

Dans l'obligation à l'égard d'Autrui, Lévinas découvre le sens et la signification première. La relation au visage est d'emblée éthique et transcendance. La vie vraiment humaine ne peut rester vie que si elle

---

[65] Sartre, op. cit., p. 334.

s'éveille à l'autre. L'être n'est jamais sa propre raison d'être: découverte ou redécouverte majeure pour notre époque. C'est peut-être ce qui explique l'attirance de plus en plus grande vers ce penseur. Simone Plourde a bien synthétisé sa pensée[66]. "La sociabilité est un rapport tout autre que celui qui s'établit dans la connaissance et (...) la sociabilité, elle-même, est commandée par la Parole de Dieu qui est le visage d'autrui" [67]. Tel est le thème majeur de Lévinas.

Depuis les premiers pas de la philosophie, la raison, "en tant que modalité de la connaissance aurait à se méfier de certains jeux qui l'ensorcellent. Elle serait tenue à la vigilance pour déjouer des illusions. Il ne faut pas dormir, il faut philosopher"[68]. Lévinas rompt avec cette tradition où la raison est considérée comme le hâvre le plus sûr abritant le "sensé" tiré des sciences et de la philosophie. Lévinas oppose une idée de l'infini qui dégrise le philosophe et l'éveille à la transcendance. "Question de sens.... de sens de la vie, où la vie s'éveille à l'humanité. Question refoulée la plupart du temps et qui remonte à la pointe extrême de ce qu'on appelle parfois, à la légère, maladie"[69].

---

66 Plourde, Simonne, "Du jeu et du sommeil à la gravité et à l'insomnie", dans Philosophiques, Vol. XIII, no. 2, 1986.

67 Lévinas, Emmanuel, Transendance et intelligibilité, Labor et Fides, 1984, p. 53.

68 Lévinas, Emmanuel, De Dieu qui vient à l'idée, Vrin, 1982, p. 35.

69 Lévinas, Emmanuel, op. cit., p. 257.

Il n'est pas facile de pénétrer la pensée de Lévinas, mais la perspective et la hauteur de ses vues peuvent nous guider en nous aidant à dissiper les ambiguïtés propres à la sexualité.

RECHERCHE D'EPANOUISSEMENT OU DE SENS A LA VIE

Le docteur Viktor Frankl, psychiatre et philosophe, peut nous aider à faire le point et orienter notre recherche prioritaire. Pour lui, le problème majeur de notre temps est le suivant: les gens ne semblent pas avoir trouvé un sens à leur vie. Cela se comprend. Le besoin le plus humain de tous les besoins humains n'est pas satisfait. Les gens ont peut-être de quoi vivre, mais il est assez fréquent de constater qu'ils n'ont pas d'objectif pour lequel vivre. Cela est surtout perceptible quand on observe la jeunesse et que l'on constate plus particulièrement une sorte de syndrome de masse, composé de dépression, d'agressivité et de dépendance. Les preuves empiriques ne manquent pas pour démontrer qu'il y a tendance au suicide, aux comportements violents et également à la toxicomanie. Tout ceci est dû au fait que l'on n'a plus ou que l'on a perdu le sens de la vie.

Comment faire face à ce malaise? A ce découragement? A cette frustation de notre époque? Chaque fois qu'il s'agit de surmonter un découragement, une frustation, il faut d'abord en comprendre la cause, la motivation. Essayons donc de nous pencher sur les différentes théories de la motivation, et notamment celles des grandes écoles et systèmes psycho-thérapeutiques. D'après la psychanalyse de Freud, le comportement de l'homme est régi par le principe du plaisir. D'après la psychologie individuelle

d'Alfred Adler, l'homme est dominé par la recherche de supériorité, par exemple. On cherche la solution aux maladies dans certaines conditions intrapsychiques. Frankl cherche plus haut. Pour lui, être humain veut dire se dépasser, essayer d'atteindre autre chose que soi-même, se dépasser en allant vers quelque chose ou quelqu'un. Il faut donc trouver où aller, quelqu'un à aimer ou quelques idées pour lesquelles se dépasser. Il ne s'agit pas seulement de se pencher sur sa condition ou son état interne. Etre humain veut dire se transcender.

Mais alors qu'en est-il de l'épanouissement de soi-même? C'est là - me semble-t-il - un objectif tout à fait admissible. En dernier ressort, il semble que l'on ne puisse s'épanouir qu'en ne passant d'abord par l'autotranscendance. Dans son journal personnel (qui a d'ailleurs été publié), Abraham Maslow, qui a fait de l'épanouissement de soi-même la pierre angulaire de sa philosophie de l'être, dit que Frankl l'avait "convaincu" que l'épanouissement de soi-même n'est qu'un sous-produit, un effet secondaire, pour ainsi dire, de l'auto-transcendance. Frankl pense la même chose pour le plaisir et le bonheur. La "poursuite du bonheur", qui se retrouve dans la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, est une contradiction dans les termes. Pour lui, le bonheur ne peut être poursuivi, mais doit s'établir automatiquement, tout seul, comme l'effet non intentionnel de notre dévouement à une cause que nous cherchons à servir ou comme l'effet non intentionnel de l'amour que nous portons à une personne. D'autre part, l'intention directe de s'adonner au plaisir et l'attention qu'on y apporte ne peuvent qu'aboutir à

l'échec[70], ce que l'on voit très facilement dans les cas de névroses sexuelles. Plus le patient masculin essaie de faire la preuve de sa puissance, plus il risque de se retrouver impuissant. Plus une femme essaye de se convaincre qu'elle est tout à fait capable de faire l'expérience de l'orgasme, plus elle risque la frigidité. Pour guérir de cet état de fait, il faut s'oublier, se donner, au lieu de penser à soi.

Le psychologue averti n'orientera pas les gens vers une recherche d'épanouissement, mais vers une recherche de sens. Cette recherche en profondeur n'est pas facile. L'indispensable milieu familial, qui donne l'exemple de ce que cela signifie de trouver un sens à la vie en se consacrant aux autres, en vivant les uns pour les autres, n'est pas toujours là pour fournir les modèles. Celui qui aura trouvé un sens à sa vie vivra les mêmes tensions sexuelles que les autres, mais saura franchir les étapes pour arriver à la maturité psychosexuelle.

Première étape: s'il ne s'agit que de faire diminuer la tension suscitée par les pulsions sexuelles, s'il n'y a pas de véritable relation avec un partenaire donné, pour se débarrasser - pourrait-on dire - de sa tension sexuelle, la masturbation, en principe, devrait "faire l'affaire". En fait, l'objectif de l'activité sexuelle, en un premier temps, consiste à réduire la tension. C'est du moins ce que disent les psychologues. D'après une distinction établie par Sigmund Freud, les pulsions n'ont pas seulement un

---

70 Frankl, Viktor, " Le sens de l'amour", dans les Actes du 9ième congrès international de la famille, Fayard, 1987, p. 39-40.

objectif, mais également un objet. Deuxième étape: dans le cas de la sexualité, l'objet est représenté par un partenaire. Mais le partenaire, à cette étape-là de l'évolution, est encore vu et utilisé comme simple outil pour satisfaire ses propres pulsions sexuelles. Simple outil, le partenaire, à ce moment-là, est interchangeable; d'où, une promiscuité ou, pire encore, un partenaire anonyme (c'est le cas des prostituées). Une telle relation est donc dénudée de sa caractéristique humaine d'autotranscendance et cela se constate, dit Frankl, très particulièrement lorsque nos patients qui souffrent de névroses sexuelles parlent de "masturbation sur une femme". C'est seulement à la troisième étape du développement vers la maturation que le type sous-humain de l'activité sexuelle est dépassé, car à ce niveau-là, le partenaire n'est plus vu ou utilisé comme un objet, mais est considéré comme un sujet, un être humain. Ce fait empêche qu'il soit un simple outil de la satisfaction de ses pulsions sexuelles[71].

Le grand danger qui guette celui qui veut étudier la sexualité serait de réduire son champ de vision, de ne voir cette réalité que sous un angle ou sous un aspect. Ne voir la sexualité que par la lorgnette d'un spécialiste nous confine à une conception étriquée de la sexualité.

Traditionnellement, la philosophie présentait une vision globale de la réalité étudiée. La philosophie semble s'être donnée une autre mission. Eblouis par les triomphes des sciences expérimentales, les philosophes sont allés au laboratoire et se sont mis à réduire les choses à leurs éléments.

---

[71] Frankl, op. cit., p. 41-42.

Nous savons aujourd'hui à quoi tout se réduit dans le triste laboratoire du naturalisme; tout ce qui reste au fond de l'éprouvette, c'est un maigre reliquat psychologique, économique ou sociologique[72]. Actuellement, d'ailleurs, selon Allan Bloom, les beaux jours des sciences sont passés. "Les étudiants sont bien conscients que pour chercher un sens à la vie ou apprendre ce qui devrait être l'objet de sa quête personnelle, la faculté des sciences humaines ne représente certainement pas l'endroit adéquat. Ce n'est pas l'endroit où chercher réponse à la question socratique: "Comment faut-il vivre?" Allan Bloom tient des propos impressionnants sur le déclin de la culture générale[73]. Il s'est développé un style d'éducation et un mode de vie qui tendent à rendre les jeunes de plus en plus incapables de faire face noblement, intelligemment ou même raisonnablement aux grands faits de la vie humaine: l'amour, la famille, la recherche de la vérité, la sexualité, etc.

La sexualité n'est pas qu'un processus biologique ordonné à la procréation. Elle n'est pas que besoin psychologique à satisfaire par un dressage de réflexes conditionnés. L'amour est plus qu'un produit de nos glandes et de nos nerfs ou qu'un soulagement hygiénique. Une sexualité unidimensionnelle ne saurait être qu'étriquée. Réduire l'autre à n'être qu'un corps ou un objet de plaisir qu'on cherche à s'approprier nous amènerait tout droit à la pornographie.

---

[72] Stern, Refus de la femme, p. 60.

[73] Bloom, Allan, L'âme désarmée, Julliard, 1987, p. 312-315.

Ces simples observations laissent pressentir les aberrations auxquelles nous sommes exposés à n'envisager un phénomène humain qu'en pièces détachées. C'est montrer aussi l'urgence d'une vision globale de la personne pour étudier une de ses manifestations. Situé au niveau de la personne, l'autre est considéré comme une totalité: chair, esprit, sentiments.... L'autre est considéré dans toute sa dignité comme sujet unique et responsable.

Inspirés par une philosophie de ce genre, nombre d'auteurs peuvent nous guider dans une étude de la sexualité, présentée comme relation interpersonnelle[74]. C'est la perspective qui donne son sens à la sexualité.

---

74 Nommons ici quelques-uns de ces auteurs: Martin Buber, Jean Guitton, Jean Lacroix, Emmanuel Lévinas, Gabriel Marcel, Maurice Nedoncelle, Paul Ricoeur et Gustave Thibon.

II

CHRISTIANISME ET SEXUALITE

Bien remis à sa place, non comme fin en soi mais expression de la communion des personnes dans une perspective de fécondité, le plaisir perd son caractère "technique" de jouissance physique pour devenir une des expressions de la joie que Dieu donne à ses créatures. Mais n'oublions pas que ce plaisir est en quelque sorte "fini", destiné à disparaître dans le Royaume: "A la résurrection, en effet, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans le ciel". La relation entre époux est appelée à être transfigurée: Elément charnel et transitoire de la joie du don réciproque et de la communion des personnes (qui seule demeure dans l'éternité), le plaisir conjugal doit renoncer à ses tentations égoïstes et captatrices, renoncer à se prendre pour une fin en soi et passer, comme toute chose humaine, par un chemin de croix: c'est ce chemin que l'Eglise tente, depuis des siècles, de baliser.

L'histoire de l'Eglise et du plaisir conjugal est donc une histoire difficile. L'Eglise s'est trouvée prise, dans le cours de cette histoire, entre un courant manichéen qui condamnait la sexualité et un courant libertin qui en faisait une idole. Ses représentants ont parfois parlé un langage sévère, et il est bon que, depuis quelques décennies, elle ait davantage un souci pédagogique.

M.- H. Congourdeau

CHRISTIANISME ET SEXUALITE

Il est une opinion partagée par beaucoup que la répression de la sexualité est l'oeuvre de la tradition judéo-chrétienne. L'Eglise catholique est plus particulièrement citée au banc des accusés. Son exaltation du célibat consacré, sa défense de la famille et sa réserve à l'égard du plaisir manifesteraient son attitude répressive envers la sexualité. Qu'en est-il au juste?

Disons d'abord que faire l'histoire de la sexualité c'est faire en quelque sorte l'histoire de la répression. Une constante se dégage: "toutes les sociétés connues procèdent, selon des structures identiques... à des régulations de la sexualité"[75]. Donc, toute régulation peut être vue comme une répression. Les Eglises n'échappent pas à cette règle.

De plus, si nous voulons bien revoir nos idées reçues concernant l'histoire et les sciences humaines, comme le suggèrent Paul Veyne ou Michel Foucault, nous pourrions être étonnés des résultats. "A cette philosophie de l'objet pris comme fin ou comme cause, substituons donc une philosophie de la relation et prenons le problème par son milieu, par la pratique ou le discours"[76]. Les conclusions pourraient être fort différentes de celles reçues parfois comme celle-ci: "C'est l'Eglise qui nous a maintenus dans

---

[75] Encyclopaedia Universalis, vol. 14, article Sexualité, p. 926.

[76] VEYNE, Paul, Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionne l'histoire, coll. Points, Seuil 1978, p.221.

l'obscurantisme, elle qui a empêché le progrès". Il serait simpliste d'accepter une affirmation aussi grosse sans la critiquer.

Pour bien montrer le développement de la pensée de l'Eglise, il faut, en cette matière comme en toute autre, faire la critique des sources. Quel filon faut-il suivre? Un chrétien affirmé est-il plus à suspecter qu'un athée?

L'un serait-il moins compétant et honnête que l'autre? Même face à des historiens aussi connus que Georges Duby et Jean-Louis Flandrin, il ne faut pas se départir de son esprit critique comme le fait Marie-Hélène Congourdeau[77]: Duby et Flandrin distinguent bien, dit-elle, deux lignes de pensée parmi les auteurs qu'ils citent: l'une rigoriste et l'autre modérée. Or, ils font entre ces deux tendances un choix implicite: les modérés sont ipso facto disqualifiés (ceci est surtout vrai chez Flandrin). Ils ne représenteraient pas la position de l'Eglise. Pourquoi? Au nom de quoi peut-on juger que saint Jérôme représente davantage la position de l'Eglise que saint Thomas d'Aquin? Flandrin cite de nombreux auteurs, mais sans toujours en définir le statut dans l'Eglise, ce qui serait de toute première importance cependant. A travers toutes les sources de documentation, quelles sont celles qui peuvent représenter la position de l'Eglise[78]? La seule instance théologique légitime est l'autorité apostolique, telle que le définit Louis

---

77 CONGOURDEAU, Marie-Hélène, "Le difficile mariage de l'Eglise et du plaisir conjugal" dans Communio, No VII, 2, mars - avril 1982, p. 60-61.

78 CONGOURDEAU, Marie-Hélène, ibidem, p. 60-61.

Bouyer. "Ce sont en effet, dans l'Eglise, les évêques, chacun pour son diocèse, tous ensemble pour l'ensemble de l'Eglise, et le Souverain Pontife comme l'organe de leur unité et son gardien suprême, qui sont les juges de la foi, et eux seuls en définitive"[79]. Référons-nous à eux pour connaître la position de l'Eglise en cette matière comme dans les autres.

Depuis vingt siècles, le sexe n'a-t-il été pour les chrétiens qu'un fruit défendu dont la consommation devait se limiter à la seule fin de la reproduction?

A partir des recherches les plus récentes, quatre historiens universitaires ont repris le dossier, de l'Antiquité romaine à nos jours. Par delà les simplifications et les idées reçues, ils replacent dans son contexte social et culturel le discours de l'Eglise et restituent les pratiques de chrétiens[80]. Sait-on que la bourgeoisie, même anticléricale, a prôné les mêmes tabous? Ce n'est qu'un exemple de la nécessité de replacer l'attitude de l'Eglise dans son contexte social sans tomber dans une "apologétique" dépassée ni une critique à oeillière. Il faut bien reconnaître que l'Eglise a su faire oeuvre éducative, par exemple, quand elle a retenu le consentement des deux époux comme l'acte décisif du sacrement de mariage, affirmant ainsi le primat de la personne sur la famille et la liberté sur la contrainte,

---

79 BOUYER, Louis "Des théologiens et de leur(s) liberté(s)", dans Communio, V.2, p. 91.

80 BERNOS, RONCIERE, GUYON ET LECRIVAIN, Le fruit défendu (les chrétiens et la sexualité de l'antiquité à nos jours), Le Centurion, 1985.

contribuant à la naissance du couple moderne. Le respect de la vérité historique requiert le sens de la nuance.

Nous pouvons constater "le difficile mariage de l'Eglise et du plaisir conjugal"[81] tout en croyant que "c'est le Christianisme qui a donné son sens à l'amour"[82].

LA PENSEE BIBLIQUE SUR LA SEXUALITE

Pour la tradition biblique, comme pour les autres traditions, la sexualité est perçue comme une expérience ambiguë. Nous remarquons d'abord une série d'interdits dont la fonction est de protéger le corps social de certains dangers auxquels la sexualité expose les hommes; mais il y a aussi tout un courant de pensée positive qui permet d'intégrer la sexualité à la vie[83].

---

81 CONGOURDEAU, Marie-Hélène, "Le difficile mariage de l'Eglise et du plaisir conjugal", dans Communio, no VII, 2 mars - avril 1982, p. 57.

82 FABREGUES, Jean de, Christianisme et civilisations, Ed. de Gigord, 1966, p. 301-330.

83 FUCHS, Eric, Le désir et la tendresse, Labor et Fides, 1982, p. 31 et suiv.

La tradition dite "sacerdotale"[84] a conservé, surtout dans le livre du Lévitique, de nombreux interdits. Dans les chapitres 11 à 16, on y lit toute une série d'instructions sur le pur et l'impur. On y parle des animaux (chap. 11), de la femme qui vient d'accoucher (chap. 12) de la lèpre (chap. 13-14) de la sexualité (chap. 15) et des rites de purification (chap. 16). Le chapitre 18 présente une longue énumération d'interdits concernant la sexualité: l'inceste, les relations sexuelles avec une femme pendant ses règles, l'adultère, les sacrifices d'enfants, l'homosexualité et la bestialité. Il y a un ordre que Dieu a fixé et auquel il faut référer la sexualité.

Les autres textes de la tradition sacerdotale, comme le chapitre I de la Genèse, insistent sur l'ordre du monde marqué par la différence. Les diverses espèces animales sont créées "selon leur espèce". L'homme, image de Dieu, est créé homme et femme.

La sexualité doit être vécue par l'homme et la femme dans la différence, comme un appel à la relation organisatrice et créatrice. Les traditions yahvistes et elohistes soulignent, pour leur part, que la procréation est bénédiction de Dieu faite à l'homme et à la femme de pouvoir s'accueillir l'un l'autre dans l'amour (ce que disent si bien les récits exemplaires de l'amour

---

84 La tradition sacerdotale est bien présentée par G. VON RAD dans Théologie de l'Ancien Testament. T. I. Genève, 1967. p. 204-245. Sur les différentes traditions dans les cinq premiers livres de la Bible, voir l'introduction au Pentateuque de la TOB.

d'Isaac pour Rebecca et de Jacob pour Rachel, Genèse 24 et 29)[85]. Quelles que soient les nuances des différentes traditions, il est clair que, dans son ensemble, la sexualité est liée à la bénédiction par Dieu de la vie. Si la sexualité peut être source de désordre dans la communauté (les interdits dans le Lévitique), elle peut être aussi le lieu où l'homme et la femme expérimentent quelque chose de l'ordre du monde que Dieu a construit sur la séparation des éléments et des espèces.

Jésus s'est peu exprimé sur la sexualité; ses enseignements en ce domaine sont, en tout cas, beaucoup moins nombreux que ceux qui concernent l'argent, le pouvoir, la violence ou l'hypocrisie. Le seul avertissement contre la sexualité est en fait un avertissement contre la convoitise[86]. Mais cela ne signifie pas que la sexualité soit une donnée secondaire. Le texte le plus important du Nouveau Testament sur la sexualité montre le contraire. Ce texte, placé dans la bouche de Jésus, en reçoit une autorité majeure. Mathieu a rapporté ses paroles: "N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, les fit mâle et femelle et qu'il a dit: C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair. Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme, donc, ne sépare pas ce que Dieu a uni" Mt 19,4-6 (parallèle en Mc. 10, 6-9).

---

85 FUCHS, ibidem, p. 35.

86 FUCHS, ibidem, p. 37.

Ce texte définit ce que nous pourrions appeler la "tradition évangélique et chrétienne" sur la sexualité. On interroge Jésus pour savoir s'il est permis à un homme de répudier sa femme. Jésus répond en revenant au fondement même de la vie humaine, c'est-à-dire à la volonté de Dieu. "Au commencement" signifie symboliquement "la volonté première" de Dieu. Jésus confère au texte du début de la Genèse une autorité majeure.

Jésus cite d'abord le texte de Genèse (1,27), qui appartient à la tradition "sacerdotale", et aussi la conclusion du deuxième récit de la Création (Genèse 2,24), appartenant à la tradition "yahviste".

Ce que Jésus met d'abord en évidence, c'est que la différenciation sexuelle: "il les fit mâle et femelle" (Mt 19,4) est voulue par Dieu lui-même (Gn 1,27). La sexualité n'est donc ni un mal, ni un malheur: elle est le don même du Créateur. La tradition biblique atteste la bonté primordiale de la sexualité. Le verset 24 du chapitre 2 du livre de la Genèse "et les deux ne feront qu'une seule chair" indique que la finalité de la sexualité est dans cette unité, que l'acte sexuel exprime et permet. Il n'est donc pas biblique d'affirmer, comme l'a pourtant fait souvent la tradition morale occidentale, que la procréation est la seule finalité de la sexualité. Cette finalité n'est pas que biologique. Elle est de l'ordre de la rencontre. L'expression "une seule chair" le désigne. Jésus rappelle ce texte au moment où on l'interroge sur le divorce, c'est-à-dire sur l'échec de la relation. Le désir doit et peut aller jusqu'à cette rencontre qui, par l'union des corps,

symbolise et permet l'unité de deux êtres[87].

A propos du "féminisme", où il nous faut voir un authentique signe des temps, on a, dans le message même de Jésus, de nombreuses indications qui invitent à exclure toute discrimination et tout ostracisme. A la prière de Marie, Jésus accomplit, "avant son heure", son premier miracle aux noces de Cana. Il vit en compagnie d'un groupe de femmes-disciples qui le soutiennent de leurs biens (Luc 8,1-3). Marie-Madeleine est le modèle du disciple qui "écoute la parole du maître, assise à ses pieds". Marthe fait la confession de foi la plus complète: "Je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui doit venir dans le monde." (Jean 11,27). Dans l'évangile de Jean, cette confession fait pendant à celle de Pierre, que rapportent les évangiles synoptiques. La Samaritaine que Jésus a interpellée au puits de Jacob devient la première apôtre de la Samarie (Jean 4,39). Marie de Magdala est la première à qui se fait voir le Christ ressuscité, et elle reçoit de lui la mission de l'annoncer aux autres, "apôtre des apôtres". (Jean 20,11-19).

---

87 FUCHS, ibidem, p. 39.

CONSTAT TROUBLANT

Il est troublant et inquétant de devoir constater qu'au long de l'histoire, la chrétienté s'est trouvée orientée, en ce qui concerne la conception de l'être humain et de son sexe, plus par la philosophie grecque que par la Bible. L'interprétation du sexe comme impur est due à Platon. Dans l'un de ses plus beaux dialogues, dans son Phédon, on peut juger de l'ample développement de sa manière de penser à cet égard.

Ce dialogue décrit la situation suivante: Socrate a été accusé et jugé pour son impiété. Après le jugement, il s'est vu condamné à boire la coupe empoisonnée. C'est en l'an 399 avant Jésus-Christ qu'il mourut. Le dernier jour, celui où devait survenir sa mort avant le coucher du soleil, ses amis et ses disciples s'étaient réunis dans sa prison pour le suprême adieu. C'est de l'immortalité de l'âme qu'il s'entretient avec ceux qui étaient restés auprès de lui.

Dans cet entretien sur l'immortalité de l'âme, Platon, par la bouche de son maître Socrate, exprime des pensées essentielles sur le genre humain. D'après lui, l'être humain est constitué de deux éléments d'existence: le corps, terrestre et mortel; l'âme, céleste et immortelle. Cette dernière est incréée; c'est un élément divin; auparavant, elle se trouvait, avec d'autres êtres spirituels et incréés, en un lieu supracéleste, en société avec la divine Bonté. Quant au corps, il devient, lui, le tombeau du divin, lequel est appelé âme incréée. Le corps souille l'âme. Et le but de l'être humain

est non pas la délivrance par une nouvelle création, mais par sa libération du corps[88].

Il n'est pas nécessaire à quelqu'un d'avoir même jamais entendu prononcer le nom de Platon, pour se trouver influencé par sa pensée dans le domaine sexuel. D'après Platon, voici ce que serait le devoir de l'être humain: libère-toi de ton corps; libère-toi de tes désirs sexuels; laisse-les mourir en toi, afin que ton âme incréée, qui se trouve enfermée dans le tombeau de ton corps, puisse s'en échapper et retourner librement à son état premier, à son état originel!

Conséquence de cette conception également: le rabaissement du plaisir sexuel, qui maintient l'âme fixée au corps[89].

La réponse à Platon n'est-elle pas venue comme un cri chez Nietzsche[90] ? Celui-ci voulait amener à sortir de la pensée platonicienne l'homme qui en est captif.

Si la philosophie, jusqu'à présent, a vu l'existence de l'être humain sous l'aspect "spirituel" du moi, Nietzsche, lui, reconnaît que l'être humain a une existence physique, et qu'il ne peut jamais être considéré en faisant abstraction de sa matérialité corporelle.

---

88 LEIST, Fritz, Amour sexe et mariage, Ed. Paulines, 1969, p. 118-119.

89 LEIST, op., cit., p. 124.

90 Après cette charge violente: Au delà du bien et du mal, Nietzsche exposera dans Ainsi parlait Zarathoustra ce qu'il appelait "le grand bon sens du corps".

Où donc était sauvegardée le plus sûrement la merveille de la création du corps et d'une existence corporelle? Dans une chrétienté qui ne suivait pas la Bible, mais une philosophie étrangère à celle-ci, ou bien dans une philosophie dont la pensée était anti-chrétienne, mais qui regardait comme évidente cette merveille du corps humain, alors que, depuis des siècles, il n'en était souvent plus ainsi?

Ne doit-on pas se demander sérieusement si la cause de l'athéisme d'aujourd'hui ne se trouve pas au sein même de la chrétienté? Nombre de personnes n'en sont-elles pas parties en raison de ce mépris du corps et de cette diabolisation du sexe, l'ambiguïté existant entre une image de l'homme entendue comme chrétienne et la question sexuelle ne leur étant plus supportable[91]?

Même si tel était le cas, il ne faudrait pas aller trop vite pour condamner l'enseignement traditionnel concernant la sexualité. Dans la tradition chrétienne, par exemple, tout historien honnête doit admettre qu'il y a eu approbation et suspicion à l'égard de la sexualité. Deux historiens reconnus et des mieux documentés[92] nous ont démontré la double et apparemment contradictoire conviction traversant la tradition chrétienne: le mariage et, en conséquence, la sexualité sont voulus de Dieu et participent à la bonté

---

91 LEIST, op., cit., pp. 132, 136 et 137.

92 KERNS, J.E., Les chrétiens, le mariage et la sexualité, Cerf, 1966 et Noonan, J.T., Contraception et mariage, Cerf, 1969.

primordiale de la création. Au cours des siècles, l'Eglise ne cessa de combattre les encratismes (qui réprouvaient le mariage comme impur), les rigorismes, les manichéismes, qui jetaient le discrédit sur l'oeuvre de Dieu. Mais, parallèlement à cette doctrine saine, s'affirme une suspicion constante à l'égard de la sexualité.

Le christianisme, malgré un jugement optimiste sur la bonté première de la création, a été influencé par les doctrines combattues (Augustin n'avait pas été manichéen, par exemple) et marqué par les attitudes pratiques du monde antique. L'exaltation païenne de la jouissance sexuelle produisit, par réaction, le mépris de la sexualité ainsi vécue. Disons aussi que la valorisation du célibat consacré a parfois été faite avec des expressions néo-platoniciennes ou manichéenes qu'on juge aujourd'hui de mauvais goût.

Il faut aussi admettre que le plaisir accompagnant l'expression de la sexualité n'est pas aussi innocent que certains peuvent le croire. Souvent maladroitement, c'est cette conscience d'ambiguïté que la tradition chrétienne a maintenue. Le sens du plaisir n'est pas évident; il est en effet susceptible d'avoir pour origine des motivations fort diverses et souvent peu avouables. La suspicion à l'égard du plaisir est symptomatique de l'ambiguité de la sexualité comme forme possible de l'absolu. Symbole sensible du bonheur, il peut être poursuivi pour lui-même, d'où l'ambiguïté de la sexualité dans le recherche de Dieu.

L'ECART AVEC LA PENSEE BIBLIQUE EST-ELLE EXPLICABLE?

Pourquoi, sur certains points, la tradition chrétienne s'est-elle écartée de la tradition biblique? Procédons par étape. Jusque vers 200 environ, l'Eglise défend avant tout, face à la sexualité, la nécessité d'une discipline morale. Ce faisant, elle s'inscrit dans une tradition polémique existant aussi bien dans le judaïsme que dans l'hellénisme. Elle le fait à l'aide d'arguments tirés des traditions juives et stoïciennes. L'idéal chrétien exalte la fidélité et la pureté dans le mariage, avec le souci de défendre et faire respecter les plus démunis: les enfants, les esclaves et surtout les femmes[93].

Les premiers théologiens chrétiens (Clément d'Alexandrie, Irénée Tertullien) combattent l'ascétisme exagéré, qui rejette toute sexualité par spiritualisme, et défendent la valeur du mariage. Pour lutter contre certaines thèses gnostiques, la pensée chrétienne s'est servie d'arguments stoïciens qui lui permettraient de défendre le mariage tout en excluant l'amour charnel et le désir sexuel. Clément déclarait que la loi chrétienne veut que "les maris n'aient des rapports avec leur femme que modérés et uniquement pour mettre des enfants au monde" (Stromates III, II, PG 8, 1172 s.). "S'unir sans chercher la procréation des enfants, c'est outrager la nature" (Pédagogue II, 95, 3, SC 108, p. 184-185). Mais attention; Noonan fait remarquer que, pour Clément, ce point de vue est lié à la possibilité

---

93 FUCHS, op. cit., p.81-89.

fondamentale que le désir est mauvais en soi. C'est l'acte sexuel volontaire et sans désir qu'il défend[94]. L'amour n'est certes pas exclus entre les époux, mais c'est un amour spirituel que seule la continence peut vraiment exprimer. Cette sorte d'ascétisme modéré, que Clément prêche en matière d'éthique conjugale, est très significatif de la situation de l'éthique chrétienne à la fin du second siècle[95]. N'oublions pas qu'en défendant le mariage contre le dualisme (qui enseignait que le mariage est péché et empêche donc toute relation à Dieu), l'accent a été fortement mis sur la fonction procréatrice du mariage.

La réflexion plus systématique des grands théologiens des IVe et Ve siècles (en particulier Grégoire de Nysse, Ambroise, Jean Chrysostome, Jérôme et Augustin) aboutit à deux conclusions qui marqueront pour des siècles la morale chrétienne. La première thèse affirme que la sexualité est tout à fait séparée de l'amour, donc du côté du péché. En effet, le désir, l'instinct irrationnel et le plaisir qui la caractérisent, sont les signes des liens que la sexualité entretient avec le péché. La seconde thèse affirme que la virginité est supérieure au mariage, parce qu'elle est le refus de tout acte qui détourne du seul amour pour Dieu. La relation de l'homme avec la femme leur fait courir de graves dangers spirituels, en les ancrant dans leur corps charnel et dans leurs soucis temporels. Par contre, la virginité les divinise et les rend semblables aux anges. Seuls la procréation et le souci d'éviter

---

94 NOONAN, J.T., Contracteption et mariage, 1969, p. 102.

95 FUCHS, op. cit., p. 88.

une impureté plus grande justifient encore le mariage, selon eux[96].

Il faut essayer maintenant de comprendre pourquoi l'Eglise antique a été incapable de se maintenir dans la perspective de la tradition biblique. De l'extérieur, essayons d'évaluer l'influence sur le christianisme de l'idéologie de la société antique et à l'intérieur même de l'Eglise, essayons de voir comment une certaine interprétation de l'Evangile, dans des catégories théologiques non suffisamment critiquées, a été responsable de ce glissement.

CAUSES EXTERNES

Les causes externes qui expliquent ce changement sont nombreuses. La première est celle des moeurs. Les sociétés traditionnelles avaient favorisé un grand relâchement moral, en particulier dans le domaine sexuel. Les auteurs chrétiens ont pris la défense des "petits": les enfants, les esclaves et les femmes. L'apparent "puritanisme" des premiers chrétiens s'explique, même si l'on y voit une réaction contre un monde où la sexualité était vécue souvent jusqu'à la violence "meutrière" [97]. Cette réaction n'était pas, d'ailleurs, uniquement celle des chrétiens, mais aussi celle de tout un courant de la société antique à la fin du premier siècle et au début du second.

---

96 FUCHS, op. cit., p. 94 et suiv.

97 FUCHS, op. cit., p.101.

N'oublions pas, non plus, que le contexte moral rendait difficile aux chrétiens et autres la possibilité de penser la sexualité en termes d'amour et de tendresse. Le juridisme romain a marqué notre monde occidental en profondeur. Le droit romain fixe comme seul but au mariage la procréation des enfants. L'institution conjugale ne fait aucune place à l'amour; elle se définit essentiellement comme un contrat.

L'influence de la mentalité de l'homme antique a marqué même les théologiens des premiers siècles de l'ère chrétienne d'un profond pessimisme. Qu'il s'agisse de l'influence du stoïcisme ou du dualisme, dès le milieu du troisième siècle, les premiers chrétiens ont partagé un peu la culture de l'époque, qui manifestait l'antinomie du mariage et de la passion amoureuse.

Il faut redire l'influence du stoïcisme sur le discours éthique chrétien[98]. Les chrétiens trouvaient chez les stoïciens une grande noblesse et, de plus, partagaient avec eux une même critique des moeurs sexuelles. C'est aussi au stoïcisme que les théologiens, en lutte contre les gnostiques, ont emprunté le concept de loi naturelle, si souvent utilisé depuis. Du stoïcisme, le christianisme a aussi hérité sa méfiance à l'égard de l'imagination, de la passion et du plaisir. En relisant Epictète, on pourrait croire qu'il s'agit d'un théologien de l'époque: "Faut-il nous fier à une chose instable? - Non - Le plaisir est-il une chose stable? - Non- Enlève-

---

98 SPANNEUT, M., Le stoïcisme des pères de l'Eglise, Patristica Sorboniensa, 1, 1969.

le donc, jette-le hors de la balance, chasse-le très loin du pays des biens"[99]. Le stoïcisme a dicté, jusque dans les mots parfois, la morale chrétienne de l'époque. Ceci fut rendu possible parce que le christianisme était en accord. Comment cela fut-il possible?

---

[99] EPICTETE, Entretiens II, I:, 20-21, II, 18, 13, Traduction Bréhier, édition Les Belles Lettres, T. II, p. 44.

CAUSES INTERNES

A l'intérieur même du christianisme, il y a eu, dès le départ, une difficulté d'interpréter certains textes de l'Evangile. Faut-il rompre avec le monde ou le prendre en charge? Faut-il vivre en fonction de ce monde-ci ou de celui de l'au-delà? La tentation sera toujours de ne mettre en évidence qu'un des deux rôles. Le paradoxe, dit Fuchs, n'est qu'apparent: les groupes où se manifestait le plus la volonté de rompre avec le monde (le mouvement anachorète et les premières communautés monastiques) sont aussi ceux qui renforcèrent le plus la contrainte de l'idéologie dominante. Alors que le Christ annonçait de nouvelles relations possibles entre hommes et femmes à cause du Royaume, l'ascétisme chrétien a renforcé parfois le mépris antique de la femme[100], alors que l'Evangile et Paul proprosaient aux chrétiens une nouvelle compréhension de leur corps. Le même ascétisme chrétien tendit à dévaloriser, avec la pensée antique, le corporel en l'opposant au spirituel[101].

Augustin fut le maître à penser du Moyen-Age. Jusqu'au XIIe siècle, les théologiens, les moralistes et les juristes se réfèrent à lui lorsqu'ils discutent de sexualité. Il est le premier théologien chrétien à avoir

---

100 QUERE, F. La femme. Les grands textes des pères de l'Eglise, 1968; AUBERT, J.-M., La femme, anti-féminisme et christianisme, 1975.

101 FUCHS, op. cit., p. 107 et suiv.

systématiquement réfléchi au lien entre sexualité et péché[102]. "Voilà donc les liens du mariage: les enfants, le pacte de fidélité, le symbole de la stabilité de l'union (proles, fides, sacramentum)[103]". Cette formule augustinienne sera répétée durant tout le Moyen-Age.

Au XIIe siècle, de profondes mutations s'annoncent avec l'apparition de mouvements extérieurs à l'Eglise, par exemple la courtoisie ou l'hérésie cathare, et par une reprise de la réflexion théologique sur le couple, l'amour et le mariage, en particulier avec Abélard et Hugues de Saint-Victor.

Dans la perspective traditionnelle, le mariage est d'abord un contrat qui soumet étroitement la femme aux désirs de son "seigneur et maître" et la réduit à n'être que la procréatrice de ses enfants; le mariage ne saurait permettre une relation personnelle entre l'homme et la femme: il ne justifie qu'une relation fonctionnelle[104]. Face à l'institution conjugale, l'amour courtois apparaît comme une revendication de la femme à être reconnue comme telle, c'est-à-dire comme une personne[105].

---

102 AUGUSTIN, De Nuptiis et Concupiscentia, mariage et concupiscence, dans Oeuvres de St-Augustin, 1947, vol. 23, p. 174-175, 268-269.

103 AUGUSTIN, De Bono Conjugali, (Le bien du mariage), dans Oeuvres de St-Augustin, vol. 2, p. 94-95.

104 FUCHS, op. cit., p. 119.

105 METRAL, Marie-Odile, Le mariage, Les hésitations de l'occident, Paris 1977.

Au XIIe siècle, le discours sur la sexualité et le mariage hésitait entre deux voies également bouchées: celle de la morale traditionnelle, inspirée d'Augustin, qui lie la relation homme-femme à un contrat social destiné à assurer une descendance au groupe familial et une stabilité à l'ordre social; et celle de la courtoisie, qui exalte le plaisir, mais en l'arrachant à la réalité temporelle du couple conjugal pour ne le réserver qu'au couple marginal des amants passionnés et provisoires.

Pierre Abélard (1079-1142) mérite une mention toute particulière parce qu'il a su traduire, sur les plans théologique et philosophique, les exigences de cette nouvelle sensibilité amoureuse de son siècle dont il avait lui-même expérimenté la valeur humaine et spirituelle dans sa relation avec Héloïse[105]. Gilson a montré que cette conception lui avait été donnée par l'expérience de ses relations amoureuses avec Héloïse, immortalisées par les lettres célèbres[107]. "La description de l'amour désintéressé, que nous propose Abélard, devenu théologien, c'est celle-là même qu'Héloise lui avait amèrement reprochée; de ne jamais l'avoir comprise au temps où il prétendait l'aimer. La doctrine abélardienne de l'amour divin se réduit à ceci, qu'il ne faut pas aimer Dieu comme Abélard devait aimer Héloïse, mais comme Héloïse aimait Abélard "[108].

---

106 FUCHS, op. cit., p. 188-119.

107 Lettres de Héloïse et Abélard, dans Gilson, E., Héloïse et Abélard, Vrin, 1964.

108 GILSON, E., La théologie mystique de St Bernard, Vrin 1969, p. 182.

La tentative pour dépasser les positions augustiniennes, sans tomber dans la critique courtoise du mariage, trouve un bel exemple en Hugues de St-Victor (1096-1141), qui pense le mariage en termes d'amour. Pour lui, le mariage est essentiellement une communauté conjugale[109].

A la même époque apparaît l'hérésie cathare, qui rappelait par bien des éléments l'hérésie gnostique[110]. L'Eglise fit appel aux arguments classiques renforçant la méfiance à l'égard de la sexualité. Pour les cathares, il n'y a qu'un péché, la soumission au monde, c'est-à-dire l'attachement à la chair. Les relations sexuelles et la jouissance de la chair signifient soumission au monde. Comme autrefois face aux gnostiques, l'Eglise affirme, en face des cathares, la bonté de la création divine; mais l'ambiguïté du combat, comme au temps des gnostiques, continue sans trouver le juste rapport entre spiritualité et sexualité[111].

Au XIIIe siècle, les grands scolastiques s'emploieront à compléter, nuancer, voire corriger la doctrine traditionnelle augustinienne. Ils découvrent la valeur de l'amour conjugal. Dans leurs commentaires de l'éthique d'Aristote, Albert le Grand et Thomas d'Aquin décrivent la beauté de

---

109 FUCHS, op. cit., p. 120-121.

110 NELLI, R., Le phénomène cathare, 1964, p.72-100 et de ROUGEMONT, Denis, L'amour et l'occident, 1962, p. 61-80.

111 PLE, Albert, Freud et la religion, et Freud et la morale, Cerf.

l'amitié entre un mari et sa femme et tentent de revaloriser le plaisir. La théologie, celle de Thomas en particulier, cesse de condamner le plaisir comme tel. Il sera reconnu comme bon et souhaitable s'il accompagne un acte lui-même bon[112]. Chez Augustin, nous savons que le plaisir sexuel, parce qu'échappant à la raison, était condamné comme tel. Il était le signe de la concupiscence. La théologie scolastique marque ses distances à l'égard de l'augustinisme. Elle reconnaît l'amour conjugal comme amitié et tendresse; elle cesse de condamner le plaisir comme tel (Aristote l'emporte sur le stoicïsme) et elle ne manifeste plus cette dépréciation trop souvent exprimée envers la femme.

L'évolution du droit du mariage confirme la transformation de la sensibilité, que la théologie a traduite dans cette définition du mariage élaborée par Thomas d'Aquin. Le mariage est "une association de vie entre l'homme et la femme, ordonnée à l'union sexuelle et à tout ce qui en résulte pour eux". Il y a donc, dans cette théologie médiévale, une nette évolution qui lui permet de retrouver bien des éléments du réalisme biblique.

MORALE "TRADITIONNELLE": ACCIDENT HISTORIQUE?

Pour Albert Plé, spécialiste de Freud[113], la morale "traditionnelle" classée comme "chrétienne", est un accident historique de l'occident survenu à

---

112 THOMAS D'AQUIN, Somme Théologique, Supplément, q. 49., a. 6.

113 PLE, Albert, Freud et la religion, Cerf, 1968, et Freud et la morale, Cerf, 1969.

la fin du XIVe siècle. Pour se libérer de cette morale du devoir, légaliste, autocitative et névrotiquement culpabilisante, Plé propose de retrouver tout à la fois la tradition chrétienne antérieure, une meilleure fidélité au Nouveau Testament et à l'homme tel qu'il est, notamment tel que le découvre la psychanalyse[114].

N'oublions pas que la catéchèse primitive était basée sur le Sermon sur la Montagne, le Notre Père, le Credo, et non pas sur le Décalogue[115]. Au Moyen-Age, jusqu'au XIIIe siècle inclus, les théologiens fondent la morale sur la charité. Même Augustin, si controversé, répétera: "Aime et fais ce que tu veux". D'autres, comme Thomas d'Aquin, fonderont aussi la morale sur la recherche du bonheur, la vertu, la "recta ratio[116]". Si l'on cherche la pensée de l'Eglise catholique en matière de sexualité, nous ne saurions trop insister sur l'étude approfondie de la pensée de Thomas d'Aquin, que l'Eglise a fait[117] sienne. Cependant des historiens de la sexualité aimeront mieux s'attarder à tel ou tel ecclésiastique complexé et misogyne qui a tenu des propos "croustillants". De tels individus ne sont pas représentatifs. Ils peuvent même fausser la perspective.

---

114 PLE, Albert. Par devoir ou par plaisir?. Cerf, 1980.

115 DELHAYE, Philippe. Le Decalogue et sa place dans la morale chrétienne. La pensée catholique, Bruxelles, 1963, pp. 124 ss.

116 BOURKE, V.J. Histoire de la morale. Cerf, 1970, p. 84.

117 La philosophie et la théologie thomistes ont le privilège d'être les seules à être reconnues officiellement par l'Eglise catholique ainsi que le déclare le Canon 1366 du Code de Droit Canonique.

Au XIVe siècle, dit Plé, il s'est produit en Occident un clivage des mentalités qui s'est manifesté par la prédominance de la Loi, du Décalogue, de la soumission à l'Autorité politique et religieuse et de la peur du jugement implacable de Dieu. L'auteur a tenté d'expliquer cette mentalité qui dure depuis sept siècles en Occident[118]. L'influence du stoïcisme, l'engouement pour le Droit romain, récemment découvert, et une série de malheurs seraient à l'origine de cette crise qui opéra "un vaste et profond changement, voire une mutation de culture". Durant la première moitié du XIVe siècle, la famine, les perturbations atmosphériques et la "peste noire" frappèrent l'Europe. Trente à quarante pour cent de la population périt. Il se développa une profonde angoisse de la mort. La mort et l'enfer deviennent le thème habituel de beaucoup de prêcheurs. Dans ce climat, se dégagea une morale du devoir: celle de la bonne conscience soumise à la Loi et sanctionnée par un Dieu justicier. Kant, plus tard, viendra systématiser la morale du devoir et ainsi solidifier les structures mentales et culturelles dans le monde occidental du XIVe siècle et même du XXe siècle.

Avant le XIVe siècle, il semble bien que la sexualité ait été comprise, malgré certaines exagérations, et ait été vécue d'une façon assez saine, même dans ses excès. Le Moyen-Age, par exemple, qui s'allonge sur dix siècles, a vu fleurir l'amour courtois. Cet amour a trouvé sa manifestation la plus

---

118 PLÉ, Par devoir ou par plaisir?, p. 74-133.

lyrique dans la poésie de Dante, si bien étudiée par Auguste Valensin[119]. Dante a été largement diffusé en milieu chrétien. Il y a bien d'autres indices qui nous laissent croire que le climat de l'époque n'était pas aussi traumatisant que certains ont bien voulu le laisser croire. Hélène Laberge a étudié l'éducation sexuelle des enfants au Moyen-Age. Elle constate que, contrairement aux préjugés communs sur l'obscurantisme de cette période de l'histoire, d'ailleurs encore mal connue des historiens des mentalités, l'éducation sexuelle des enfants était assurée complètement et avec une verdeur étonnante par la communauté familiale[120]. Puis elle reprend la thèse de Michel Foucault dans son Histoire de la sexualité pour tenter d'expliquer le phénomène qui s'est opéré à partir de la Renaissance et surtout du XVIIe siècle et qui a changé la manière de voir la sexualité. On s'est acharné à constituer une science de la sexualité. On attache désormais de l'importance "à toutes les insinuations de la chair: pensées, désirs, imaginations voluptueuses, délectations, mouvements conjoints de l'âme et du corps"[121]. L'analyse de plus en plus serrée et rigoureuse dont on entoure, constitue ses pensées, ses désirs et ses intentions (et qui constitue la véritable répression) ou bien est le signe d'un malaise ou bien en est la cause. "C'est la première fois, dit Foucault, qu'au moins d'une manière constante, une société affirme que son avenir et sa fortune sont liés non seulement aux

---

119 VALENSIN, Auguste, dans Société d'études dantesques

120 LABERGE, Hélène, "La sexualité à travers les âges", dans Traité d'anthropologie médicale, P.U.Q., 1985, p. 709-732.

121 FOUCAULT, Michel, La volonté de savoir, Histoire de la sexualité, Gallimard, 1976, p. 26.

règles de leurs mariages et à l'organisation des familles, mais à la manière dont chacun fait usage de son sexe"[122].

Pour illustrer le climat qui avait cours au XVe siècle à la suite des grandes vagues épidémiques et des famines, nous n'avons qu'à voir l'éducation qui prévalait au temps de Luther. Virgil Gheorghiu, dans une étude fouillée, a bien montré que le sentiment qui domine toute l'enfance du docteur Luther, c'est la peur. "Il a tout d'abord peur de sa mère, puis peur de son père. Peur de Dieu. Peur de l'enfer. Peur du péché. La foi se confond avec une sorte de catalogue d'interdictions et de pénalités correspondant aux manquements inévitables". La vie journalière se réduit à l'application quasi automatique d'un tarif. De plus la crainte du diable mène à la folie. Satan, au siècle de Faust, a un corps. Il existe en chair et en os. S'ajoute en plus la crainte de la femme, parce qu'elle peut entraîner au péché et à la damnation. Le péché de la chair, en particulier, devient obsédant. Dans ce contexte, rien de plus important que de faire son salut et, pour cela, d'apprendre à bien mourir. L'"ars moriendi" devient le grand objectif de l'éducation. On apprend à mourir avant même d'avoir commencé à vivre[123]. Pour être sûr de faire son salut, Luther décida dramatiquement de se faire moine. Tout cela prépara une réaction violente aux plus lourdes conséquences.

---

122 FOUCAULT, ibidem., p. 37.

123 GHEORGHIU, Virgil, La jeunesse du docteur Luther. Plon, 1965, pp. 84, 85, 185.

Les fondateurs de la Réforme, Luther et Calvin, furent influencés par cette rigueur morale et la méfiance envers la sexualité. Leur hostilité au célibat consacré, tenu pour impossible et source de vice, leur fait réhabiliter le mariage. Pour Luther, il n'existe qu'une seule vocation, le mariage, car la continence est absolument impossible. On retrouve, chez les protestants, cette idée que la nature est viciée, que le désir est mauvais. Il faut alors absolument se marier quand on brûle. Pour Luther, l'union sexuelle reste entachée de péché. L'insistance mise sur l'Ancien Testament contribua aussi à former la mentalité protestante teintée de pessimisme et d'antiféminisme[124].

A partir de 1650, avec le retour de l'augustinisme par le biais du jansénisme, protestants et catholiques se rejoignirent dans la rigueur. Il faut répéter qu'Augustin, une des grandes figures de la tradition occidentale, a donné à la réflexion chrétienne sur l'amour et la sexualité une coloration et une orientation que l'on peut regretter. Il fut marqué par le manichéisme, le néo-platonisme et certainement aussi par son expérience amoureuse malheureuse.

Jansénius, prétendant n'avoir fait que répéter Augustin, dépassa cette pensée jusqu'au rigorisme le plus excessif. Pour le jansénisme, la concupiscence est à combattre. Seule, dira Jansénius, la procréation peut rendre licite la relation sexuelle sans pour autant la rendre bonne.

---

[124] ROUCHE, Michel, "Christianisme et sexualité", dans Le plaisir sexuel est-il un péché?, Paris, Guy LePrat, 1983, p. 56-58.

On peut dire aussi que toute la tradition occidentale des derniers siècles a été marquée par le poids de la tradition janséniste, mais aussi puritaine. Le sexe devient tabou. On n'en parle pas. L'exemple caricatural tiré des Carnets du Major Thomson peut illustrer le puritanisme qui a débordé le monde anglo-saxon: une mère donne à sa fille ce conseil au soir de ses noces: "Courage ma fille, ferme les yeux et pense à l'Angleterre." La réalité sexuelle et amoureuse est liée au sentiment de culpabilité et de honte: il en résulte bien souvent du ressentiment et du dégoût.

Le puritanisme a eu une influence marquée dans l'histoire de la sexualité depuis le XVIIe siècle. Ce mouvement s'opposa vivement à la glorification de l'homme, avec ses instincts et ses appétits naturels, tel que la Renaissance et les Elisabéthains l'avaient proposée. Le puritanisme a été en réaction contre un certain naturalisme qui pensait pouvoir se passer de l'aide divine. Le retour aux grandes thèses calvinistes influença tout un courant de pensée axé sur la corruption humaine et la propension au mal. En ce qui touche les choses de l'amour, cependant, Samuel Eliot Morison croit que le puritanisme a plus en commun avec le judaïsme qu'avec la chrétienté médiévale[125]. Peu importe, le retour aux grandes thèses calvinistes contribue à présenter une conception pessimiste de la nature humaine, toute orientée vers le péché et jugée irréformable. On ne peut la sauver qu'en la transcendant par la foi, pensent-ils.

---

125 MORISON, Samuel Eliot, "Puratism and the life of the mind", in Puritanism in seventeenth - Century Massacusetts, Holt Rinehart and Winston, New York, 1968, p. 17-18.

Le dénigrement de la sexualité continua et même s'intensifia. A titre d'exemple, on peut mentionner cette campagne orchestrée dénonçant les méfaits de la masturbation avec des arguments dits "scientifiques". Inaugurée par l'ouvrage du médecin anglais Bakker en 1710, continuée par le suisse Tissot en 1760, cette campagne, apparemment scientifique, présentait cette pratique quasiment comme suicidaire. L'ouvrage du médecin suisse s'intitulait: "Dissertation sur les maladies produites par la masturbation". Ce volumineux ouvrage au succès retentissant faisait suite à une brochure anglaise sous le titre évocateur: "De l'onanisme ou le péché abominable de la souillure de soi et de toutes ses effrayantes conséquences dans les deux sexes, avec des conseils physiques et moraux à l'adresse de ceux qui se sont déjà porté préjudice par cette abominable habitude". Le sexologue anglais Havelock Ellis rapporte que cette brochure eut plus de quatre-vingt éditions. Le livre de Tissot eut, quant à lui, plus de douze éditions avant la fin du XVIIIe siècle, et plus de vingt entre 1813 et 1842, sans compter de nombreuses contrefaçons. L'auteur écrit: "En rédigeant ce livre, j'ai espéré arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante que la petite vérole"[126].

Ces ouvrages, même s'ils ne venaient pas de milieu catholique, furent utilisés par certains prédicateurs et moralistes qui font flèche de tout bois. Tout cela appela une réation. Plusieurs, s'autorisant de Freud, partirent en

---

126 GUASCH, Gérard-Philippe, L'adolescent et son corps, Ed. Universitaires, 1973, p. 153.

guerre. Le grand problème devint le refoulement générateur de névrose. La revendication de la liberté sexuelle, les attaques contre le mariage et l'envahissement des médias par la pornographie provoquèrent une crise sans précédent dans l'histoire.

UN REGARD PLUS SEREIN SUR L'HISTOIRE DE LA SEXUALITE

En Occident l'amour entre l'homme et la femme a bien évolué[127]. Dans les pays orientaux, les relations entre les époux sont avant tout inspirées par la fidélité à la famille et à la race. En Occident, des prophètes modernes ont chanté les bienfaits de l'"amour libre". Amour sans les chaînes du mariage. Amour sans les charges de l'enfant. Amour sans les limites de la religion ou de la morale. Mais où a mené cette émancipation, cette prétendue libération? Qu'est devenu cet amour libre? L'homme s'est-il jamais trouvé à ce point l'esclave de ses passions et de sa soif de plaisir? L'émancipation de l'amour entre l'homme et la femme a réduit leur relation à l'anonymat du désir sexuel, à l'égoïsme et au cynisme d'un "instinct" souvent désaxé et privé d'âme.

Wilhem Reich a été un des grands prophètes de cette libération sexuelle. Pour lui "l'homme est la seule espèce naturelle qui a détruit sa propre fonction sexuelle naturelle. Et c'est cela qui l'a rendu malade". Wilhem Reich s'en est pris violamment à "la répression sexuelle par les parents, à laquelle s'ajoutent ensuite la répression intellectuelle par l'école, l'abrutissement spirituel par l'Eglise et finalement l'oppression et l'exploitation matérielle par les [illegible]. Ce curieux alliage de Freud et de Marx aménagé a été prôné [illegible] révolutionnaire à la fin des années

---

127 Certains auteurs l'ont bien montré, par exemple: J. Guitton, L'amour humain, Paris, 1955; D. de Rougemont, L'amour et l'occident, Paris, 1939; R. Pons, Procès de l'amour, Paris-Tournai, 1955.

soixante et dans les années soixante dix[128]. Les plus lucides, même à l'époque, avaient critiqué ces vues en jetant même le ridicule sur les théories de Reich concernant l'énergie sexuelle (qu'il avait baptisée bions et orgone). Bien d'autres points avaient provoqué l'hilarité. Quelle réaction auriez-vous en entendant l'affirmation suivante: "pour être un bon révolutionnaire il faut beaucoup faire l'amour"? Le Nouvel Observateur avait provoqué tout un débat à l'époque en doutant que la révolution sexuelle n'amène la révolution sociale, comme l'affirment les disciples de Reich[129]. Ce n'est là qu'un type de discours tenu par les prédicateurs de la révolution sexuelle. Avec le recul du temps, qu'observons-nous aujourd'hui?. Il devient de plus en plus [illegible] la [illegible]lle des trente dernières années n'ait pas [illegible] promesses, affirme Michel Dorais. Ce travailleur social, analysant les lendemains de la révolution sexuelle à partir d'une étude sur le terrain, en est arrivé à se poser la question: Le sexe a-t-il remplacé l'amour[130]?

Bien des particularités de notre époque seraient à souligner. L'historien Chaunu souligne, par exemple, que pour la première fois dans l'histoire, la sexualité, du moins en Occident, est décrochée techniquement et psychologiquement de la fonction de reproduction[131]. Est-ce là une retombée bénéfique de la révolution sexuelle?

---

128 Le journal Quartier-Latin, no 52, 12-29 mars 1970, p. 15-26.

129 Le Nouvel Observateur, 12 janvier 1970 et 26 janvier 1970.

130 DORAIS, Michel, Les lendemains de la révolution sexuelle, 1986.

131 CHAUNU, Pierre, Le refus de la vie, Calmann-Lévy, 1975.

La loi du pendule jouant, c'est à partir des excès observés et des dangers appréhendés (il ne serait pas suprenant que la crainte du SIDA transforme nos moeurs sexuelles) que beaucoup de nos contemporains ne voient plus comme répressives certaines normes traditionnellement reçues dans toutes les civilisations. Une chose est certaine: une mutation est en train de s'opérer en Occident. Nous assistons à une transformation radicale des mentalités, qui s'opère à une rapidité inattendue.

Notre époque connaît donc une grande mutation dans la compréhension de la sexualité humaine et dans les manières de la vivre. Les études concernant les comportements des jeunes le montrent suffisamment. Ce changement semble originer de trois modifications majeures dans la conception de la sexualité: la sexualité n'apparaît plus liée d'une manière exclusive à la fonction de reproduction. Elle est mieux reconnue comme une dimension constitutive de la personne humaine. Cette réduction de l'importance de la fonction de reproduction est l'un des facteurs fondamentaux de la libération de la femme. Du même coup, les relations ont changé au sein de la famille. Elles ne se bornent plus aux relations parents-enfants: le couple occupe maintenant la première place.

La compréhension nouvelle de la sexualité, tout comme l'importance attachée au couple, a contribué à valoriser le plaisir sexuel. La "révolution sexuelle" opérée, le bonheur attendu devait être une étape marquante dans l'histoire de l'humanité. L'attente a été vaine, si on en juge d'après les études poussées faites dans un pays qui se veut des plus avantgardistes.

Après la "révolution sexuelle", les Suédois cherchaient encore le bonheur. "Déçus et repliés sur eux-mêmes, il leur reste peut-être à réapprendre l'amour", soulignait ironiquement le journal français Le Monde[132].

On sent de plus en plus le besoin de retourner à l'histoire pour mieux comprendre ce qui nous arrive. La thèse de Michel Foucault sur l'histoire de la sexualité se trouve de plus en plus accréditée. Dans La Volonté de savoir, Foucault a mis en question l'hypothèse généralement acceptée selon laquelle, depuis le XVIe siècle, l'on aurait assisté, en Occident, à une répression croissante de la sexualité dont le moment culminant serait "le puritanisme victorien", et dont la "libération" aurait commencé avec le XXe siècle. Foucault replace cette "hypothèse répressive" dans une "économie générale des discours sur le sexe à l'intérieur des sociétés modernes depuis le XVIIe siècle", constatation paradoxale: la prétendue "libération " actuelle fait figure de soumission à "l'injonction séculaire d'avoir à connaître le sexe"[133]. Voilà un discours qui permet un regard plus sérieux sur l'histoire de la sexualité. Les thèses simplistes tenant la religion judéo-chrétienne, et plus particulièrement l'Eglise catholique, responsables de la répression sexuelle ne peuvent plus être claironnées dans les milieux intellectuels le moindrement avertis. Toute société a tenté de contenir et d'orienter les forces vives de la sexualité. L'Eglise n'échappe pas à la règle et tout historien ou tout sociologue non biaisé est obligé d'admettre en toute rigueur

---

132 Le Monde, 5 avril 1981, p. 6-7.

133 FOUCAULT, Michel, dans Encyclopédia Universalis, T. 7, p. 1203.

qu'il faut être très nuancé dans ses affirmations concernant l'influence de l'Eglise sur les mentalités.

Il faut admettre, par exemple, qu'Alphonse de Liguori apparaît dans l'histoire "comme celui qui a fait reculer la marée noire du rigorisme... à l'intérieur de la catholicité. Il a pris le contre-pied d'un augustinisme jusque-là triomphant et dont le jansénisme n'a été qu'une des expressions historiques" [134]. Si ce fidèle disciple de François de Sales a une telle importance, c'est qu'il eut une audience telle que, depuis 1757, Le Praxis Confessarii fut éditée 9 fois de son vivant et 73 fois après sa mort. Plusieurs fois loué et recommandé par les papes, Alphonse de Liguori représente la plus belle fidèle pensée de l'Eglise en théologie morale[135].

Prenons le cas du document romain peut-être le plus controversé: l'encyclique Humanae Vitae sur la régulation des naissances. Tous ont émis une opinion à son sujet, n'est-ce pas? Qui l'a lue? Il a fallu le recul du temps et des voix autorisées à l'extérieur de l'Eglise catholique pour que l'opinion de départ soit renversée ou au moins nuancée.

Même parmi les théologiens catholiques, très rares ont été ceux qui ont montré clairement l'aspect positif de ce document qui se voulait une défense

---

134 DELUMEAU, Jean, Préface à l'ouvrage de Th. Rey-Mermet, Le saint du siècle des lumières.

135 REY-MERMET, ibidem, p. 446.

de la vie humaine, comme son titre l'indiquait. Bien que positif, les médias n'en avaient retenus que le négatif. Relisez les journaux et les revues du temps. Le titre revenant le plus souvent était: "Le pape dit non à la pilule". Pourtant les idées fondamentales de ce document sont la défense de la vie, la promotion de la paternité et de la maternité; que l'homme ne peut dominer sainement la nature et ne peut travailler au profit de la vie qu'en apprenant à s'y soumettre. La liberté ne signifie pas indépendance. On attirait l'attention sur le fait que le recours à la contraception peut facilement devenir une recherche de satisfaction égoïste et un obstacle à la maturation de l'amour dans la mesure où l'on s'en remet à des moyens extérieurs chimiques ou mécaniques qui peuvent diminuer l'attention aimante aux besoins de l'autre. Gustave Martelet a bien montré le côté positif de ce document si controversé. Dix ans après Humanae Vitae, ce théologien fit redécouvrir tout un aspect occulté[136].

Avec la distance dans le temps, il serait intéressant de voir ce que pourrait découvrir celui qui aurait le courage de relire ce document. Nous pourrions aussi découvrir que quelquefois les mots peuvent recouper des significations absolument opposées selon que nous changeons de continent. Un exemple éclairant est rapporté par Gérard Defois qui accompagna les évêques français au Synode sur la famille en 1980. Il y a été question de la contraception. "Pour un occidental sécularisé, c'était la libération de la

---

136 MARTELET, Gustave, "Dix ans après Humanae Vitae", dans la Nouvelle Revue Théologique, mars-avril 1979, p. 246-259.

femme, c'était un symbole de liberté par rapport aux nécessités de la maternité. Pour les Brésiliens, les Indiens, la contraception était ce que le gouvernement imposait pour limiter la natalité; c'était la contre-liberté"[137]. Dans cet ordre d'idées, "il faudrait avoir le courage de faire une relecture d'Humanae Vitae pour voir combien, dans les préoccupations de l'Eglise, la dimension internationale est prédominante sur la dimension individuelle" [138]. Voilà un autre point de vue qu'on avait oublié de considérer. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'une directive venant du pape s'adresse à tous les peuples.

Il a souvent fallu attendre des analyses de spécialistes de l'extérieur de l'Eglise catholique pour apprécier à sa juste valeur ce document courageux. Le pape Paul VI "publia sept grandes encycliques dont la dernière, Humanae Vitae (25 juillet 1968), exigea de ce petit homme frêle, alors âgé de soixante et onze ans, un courage qui confine l'héroïsme", dit l'historien Pierre Chaunu. "Le caractère toxique reconnu des contraceptions hormonales et le collapsus du monde industriel auront montré combien Paul VI avait eu, sur ce terrain, raison contre tous"[139]. Il ne s'agit pas des propos d'un agent de relations extérieures du Vatican, mais d'un éminent historien respecté de tous ses confrères et protestant par surcroît.

---

137 DEFOIS, Gérard, "L'Eglise catholique est-elle capable d'imagination?", dans ESPRIT, avril-mai 1986, p. 250.

138 Ibidem, p. 252.

139 CHAUNU, Pierre, Au coeur religieux de l'histoire, Perrin, 1986, pp. 150, 152 et 153.

Que pouvons-nous conclure de cet exposé historique?

A la question de savoir si la répression de la sexualité est l'oeuvre de la tradition judéo-chrétienne, plus particulièrement de l'Eglise catholique, il faut répondre avec nuance. J'espère, en tout cas, que tous admettront, après la lecture de ces pages, que "le christianisme est beaucoup moins responsable de l'attitude antisexuelle occidentale que la plupart des gens ne l'estiment habituellement"[140]. Cette affirmation a d'autant plus de poids qu'elle vient de Van Ussel, qui est loin d'être un apologiste de l'Eglise catholique. Force nous est aussi de reconnaître que l'Eglise catholique a toujours travaillé à promouvoir l'amour dans son sens le plus noble, même si, quelquefois, cela s'est fait en luttant contre l'égoïsme et l'esprit de domination si contraires au respect de l'autre. Il ne faut pas, non plus, se surprendre que l'Eglise catholique, se voulant fidèle à son maître, ait voulu que ses fidèles soient "parfaits" trop vite.

---

140 VAN USSEL, Jos., La répression sexuelle, Paris, 1972.

III

INTERVIEWS

Il y aurait l'instinct charnel, pur, joyeux, libre, innocent, de l'autre une société grincheuse qui lui ferait la guerre et le réprimerait chaque fois qu'il n'accepterait pas de se couler dans la règle du mariage. La sexualité serait par définition antisociale et la société antisexuelle.

Ceux qui procèdent à ces analyses me remplissent d'inquiétude.

France Quéré

INTERVIEW DU DR BENJAMIN SIMARD

Le docteur Benjamin Simard est né à Baie-Saint-Paul en 1914. Il est professeur titulaire à la faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Montréal. Marié et père de trois enfants, il a su mener une carrière professionnelle des plus riches et même s'engager sur le plan social et communautaire. Ses activités sont aussi nombreuses que variées, allant de l'enseignement en épidémiologie aux communications lors de congrès ou symposiums sur des problèmes bioéthiques. Il poursuivit des études doctorales en médecine vétérinaire, en écologie et en épidémiologie. Il publia de nombreux articles savants, réalisa trois films sur les caribous et mena à bien un projet du Ministère du tourisme, chasse et pêche du Québec: ramener les caribous dans le Parc des Laurentides. Il a été consultant auprès du Département de l'Environnement, de la Société de Développement de la Baie James et de bien d'autres organismes tant privés que gouvernementaux.

Actuellement professeur titulaire à la Faculté de médecine vétérinaire et directeur du Service des animaleries de l'Université de Montréal, le Dr Simard a consacré la majeure partie de sa vie au développement d'activités reliées à notre patrimoine faunique. Successivement, on le retrouve dans les secteurs de la conservation, de l'aménagement, de la recherche et de l'exploitation. Fortement impliqué dans les négociations entre les autochtones du Nouveau Québec et la Société de développement de la Baie James, le Dr Simard a, en outre, oeuvré en pionnier dans le vaste projet de restauration du caribou. Il fut le premier scientifique à décrire la structure sociale du matriarcat chez le caribou. Il a beaucoup étudié les liens entre le comportement animal et la société humaine.

B.L. En regardant de près votre biographie, en voyant les études que vous avez faites et en suivant vos activités aussi nombreuses que variées, je crois découvrir un fil conducteur: une passion pour la vie.

B.S. La vie m'intéresse dans toutes ses manifestations et dimensions. J'ai surtout une passion pour l'homme. D'aussi loin que je me souvienne, je passais des heures à admirer les fourmis et les papillons. Je suis devenu progressivement et plus en profondeur un passionné de la vie humaine, non seulement de sa vie biologique, mais de sa vie spirituelle. Je ne cesse de m'interroger sur l'homme et de me préoccuper pour lui. Je suis devenu un drôle d'écologiste qui, l'autre jour, à la Commission royale d'enquête sur la chasse aux phoques, n'a pu s'empêcher d'intervenir pour faire remarquer que c'était le jugement de toute une société que la commission faisait, de cette même société qui, sans protester, remplit d'embryons les poubelles de ses hôpitaux. On se préoccupe du sang rouge des blanchons sur les banquises et presque pas des foetus qu'on avorte.

B.L. Parlez-nous d'abord un peu de vos racines. On dit qu'on juge un arbre à ses fruits, je crois aussi qu'on peut connaître un peu mieux un homme par ses racines.

B.S. Je suis un Simard de Baie-Saint-Paul, une des trois premières colonies françaises au pays, avec Québec et Tadoussac. Mon ancêtre est arrivé et s'est établi chez nous en 1642. Je suis fier de cela. Il est de toute

première importance d'être bien enraciné. Ce que je suis, je le dois à ma famille, à cette terre hospitalière et généreuse de Charlevoix et à la grande tradition chrétienne qui me porte, m'inspire et me fait vivre. Sans ces liens vitaux je serais aliéné, à la dérive. Une grande interrogation me vient à l'esprit quand on parle de manipulation embryonnaire. Ces enfants-là n'auront plus le sens de l'appartenance. Imaginez comme il sera facile de les manipuler. Moins il y a d'appartenance, moins il y a de fierté, et plus un individu est facile à manipuler. Ne croyez-vous pas que c'est se rendre vulnérable aux visées de n'importe quel chef d'état? Nos racines sont importantes pour demain.

B.L. Vous êtes loin du spécialiste dont on dit qu'il en sait de plus en plus sur de moins en moins. A la limite, il sait presque tout sur presque rien.

B.S. Je ne me considère pas comme un spécialiste. C'est l'homme tout entier qui me passionne. D'après moi, pour parler de la vie, il faut surtout ne pas être un spécialiste. On croirait que ceux qui nous parlent de manipulations génétiques, des embryons, de novaux cellulaires parlent de vie, mais c'est faux. Parmi les scientifiques encore vivants aujourd'hui, lesquels sont de véritables savants au sens noble du terme? Ne confondez pas savant et technicien. Nous pouvons le voir aux discours qu'ils tiennent. Remarquez ceux qui ne parlent que de leurs techniques. Ils n'ont d'ambition, semble-t-il, que d'aller à la limite

de la capacité de leur outil, comme si tout ce qui est techniquement faisable était souhaitable. Certains cerveaux semblent être "lobotomisés" de leur capacité de réflexion et de leur conscience morale. D'autres sont des théoriciens inhumains.

B.L. Vous n'êtes pas impressionné par les "intellectuels en chaise longue", comme les appelle Georges Suffert. Vous semblez bien d'accord avec Proudhon, qui trouvait certains intellectuels de son temps volontiers légers...

B.S. Les temps n'ont pas tellement changé. Souvent les intellectuels manquent de réalisme, ce réalisme qu'ont naturellement ceux qui sont au contact de la dure réalité: la terre, les éléments naturels, la matière.

Gustave Thibon fait remarquer (dans son ouvrage Retour au réel), que dans certaines professions, par exemple, on peut se repaître d'illusions, s'entourer d'un faux prestige, en imposer aux autres. La sanction des faits est vague et lointaine. Prenons un homme politique; sa fourberie ou sa malfaisance ne se révèleront qu'après d'affreuses ruines collectives, alors qu'il eût été jugé et éliminé en moins de deux ans s'il avait été fermier. Si vous avez planté des choux: ces choux, bien ou mal venus, sont des réalités qui nous jugent et c'est là un verdict sans appel. Prenons un autre exemple que donne Thibon. "Un professeur peut être dans l'erreur, y rester toute sa vie, massacrer

mille, dix mille intelligences, il garde une bonne place, puis prend une retraite confortable. Mais si le paysan manque deux fois de suite les semailles, il est ruiné" et éliminé. Dans le domaine de la recherche et du haut savoir ne serait-il pas sage de tenir compte de cette loi de la nature qui n'oublie pas?

B.L. L'irréalisme et le manque d'ouverture d'esprit et de coeur de certains savants amènent des désastres. Jean Rostand, dans son ouvrage: Peut-on modifier l'homme? souhaitait que le savant n'oublie jamais ce que Bacon avait déjà écrit: "la science, si on la prend sans l'antidote de la charité, ne laisse pas d'avoir quelque chose de malin et de vénéneux pour l'esprit". Ce conseil de Rostand est à prendre au sérieux, d'autant plus qu'il vient d'un véritable savant.

B.S. Un savant véritable est un être informé, mais aussi un être réfléchi, responsable dans ses recherches et ouvert même à ce qui le dépasse. Un vrai savant n'est pas seulement celui qui a de nombreux diplômes. Il doit être capable de réfléchir sur ses recherches et aussi d'intégrer son expérience personnelle. Je vous dirai, pour ma part, que quinze jours seul avec un troupeau de caribous dans la toundra m'en ont plus appris sur la vie que des annnées d'études livresques.

B.L. Que vous a appris la toundra? C'était une expérience audacieuse...

B.S. La toundra m'a appris la vie. Il faut voir, par exemple, comment les lichens réussissent à dissoudre le granit des moraines pour s'attacher et survivre au vent. Cette mince couche végétale, qui ne réussit pas à cacher les cicatrices laissées par les deux périodes glacières qui ont précédé, peut quand même fournir le pâturage à des troupeaux fabuleux de dizaine de milliers de caribous. Ce fut pour moi une expérience unique. Confronté à la dure réalité, j'ai appris l'importance de la vie et j'ai compris jusqu'où pouvait aller la résistance humaine. C'est là que j'ai vu l'abîme qui sépare l'homme réfléchi de l'animal bien adapté.

B.L. Vous avez vécu au milieu des caribous, avec eux, durant quinze jours?

B.S. Oui. J'ai eu tout le temps de les observer. Leur synchronisme m'a fasciné. Il fallait que je suive leur horaire pour ne pas être singularisé. Le matin, ils partent au lever du soleil et marchent jusque vers onze heures. Ils se reposent jusque vers deux heures; alors, ils broutent jusqu'à la nuit. Je marchais avec eux, à environ dix ou douze pieds d'eux. Ils ne me voyaient pas, mais il fallait que je m'arrête avec eux à la minute même, autrement ils devenaient agités et me fuyaient. J'ai compris jusqu'à quel point le caribou était un animal grégaire, et aujourd'hui, je reconnais des comportements similaires chez nous et je me pose la question: Qu'est-ce qui nous est imposé, et, même chez les scientifiques, qu'est-ce qui est réfléchi et non simplement commandé par la société?

B.L. Une de vos découvertes majeures concerne leur régime de vie particulier. Vous avez découvert, et c'est une primeure dans le monde scientifique, que le caribou vit sous un régime matriarcal.

B.S. L'unité de base est constituée par la cellule familiale: la vieille femelle et toutes ses filles et petites filles avec elle. Les mâles, pour leur part, forment des bandes d'animaux du même âge. Ces deux structures vont durer jusqu'à l'automne. Pendant la période du rut, les bandes de grands mâles vont se diviser et chacun va se conquérir trois ou quatre familles qui constitueront un harem dont il ne sera pas le seul maître. A mesure que l'automne avance, des mâles de plus en plus jeunes prennent leur tour comme chef de harem. Comme chaque mâle perd son panache en fonction de son âge et, qu'en perdant son panache, il perd tout statut social, les mâles reforment les bandes selon l'âge au cours de l'hiver; on revoit les familles retrouver leur cohésion à mesure qu'elles approchent des aires de mise bas.

B.L. Le comportement des caribous est-il inné ou acquis?

B.S. Dans l'étude du comportement des caribous, j'ai observé qu'il y avait beaucoup d'éléments innés: le besoin de migrer, les rites du fonctionnement de la harde, la signification du rythme des craquements des articulations, etc., tout ce qui permet la cohésion du troupeau. Par contre, j'ai pu étudier aussi des comportements acquis que nous appelons "folklore" parce qu'ils sont transmis. Ce sont, par exemple,

le choix des routes de migration et des lieux de mise bas, le choix des meilleurs pâturages, etc.

B.L. Vous avez étudié tout cela pour atteindre votre but de ramener le caribou dans son ancien habitat du Parc des Laurentides?

B.S. Il était important de bien connaître les caribous pour favoriser non seulement leur réinsertion dans le parc des Laurentides, mais aussi y expliquer leur disparition. En 1890, on estimait le troupeau à 10,000; vers les années 1900, le caribou était considéré comme disparu de ce parc. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer cette disparution: exploitation forestière, épidémie, braconnage, destruction par les loups, etc. Les histoires de chasses fabuleuses que j'ai entendues dans mon enfance m'ont mis sur la piste. Une expression, entre autres, me revenait: "Il suffisait de commencer par abattre les chefs de file, et quand on savait s'y prendre, on pouvait abattre toute une harde". Je crois que les animaux qui restaient dans le parc, n'ayant plus de folklore, de vieux pour leur enseigner les routes de migration, les bons pâturages, les aires d'hivernement les plus favorables, ont simplement rencontré d'autres hardes qui, elles, avaient des chefs. C'est comme cela que, sans tuer les 10,000 caribous du parc, on a détruit le folklore et exterminé le troupeau.

B.L. Quels sont les maîtres qui vous ont le plus marqué?

B.S. Je nommerai d'abord mon maître à l'Université de Colombie Britannique, Ian McTaggard Cowan. J'ai eu l'occasion d'étudier avec Tinbergen, Von Frisch et Konrad Lorenz. Henri Fabre, Karl von Frisch, Jean Dorst et Jean Rostand m'ont beaucoup apporté. Il y a plus longtemps, Alexis Carrel, Zinsser et Teilhard de Chardin m'ont marqué.

B.L. Parlez-nous des grandes lois de l'écologie...

B.S. Ce n'est pas compliqué au départ, puisque je dirais que tout se résume à cette grande loi: "Si tu veux commander à la nature, il faut commencer par obéir". Il faut avoir vécu dans la nature, avoir vécu avec des animaux pour savoir comment la nature est sans pitié. La nature ne pardonne pas. Un animal fait une erreur dans sa vie: c'est toujours la dernière. Les caribous qui ont une distraction en traversant la rivière aboutissent au pied de la chute. On se souvient des événements de l'automne 1984.

La nature, par contre, ne ment pas. Prenons un exemple. Les brûlements d'estomac sont un signe qu'on peut camoufler avec des médicaments, mais c'est une invitation à changer notre comportement. Notre corps nous avertit qu'on le malmène. Il faut savoir ce qu'il en coûte à notre monde pour supposément se libérer sexuellement. Nous sommes rendus à plus de 17 nouvelles maladies transmises sexuellement. N'est-ce pas là un avertissement servi par la nature?

B.L. Les écologistes, "les verts" comme on dit, font parler beaucoup d'eux actuellement. Ne voyez-vous pas beaucoup de contradictions entre ces groupes? N'y a-t-il pas des contradictions flagrantes quand, d'une part, on s'oppose à la chasse aux blanchons et, d'autre part, on prône l'avortement, comme le fait une Brigitte Bardot, par exemple? On adore la nature?

B.S. Je n'adore pas la nature, je la respecte. Regardons-la en face cette nature. Remarquons ce qu'on en a fait trop souvent. L'ironie nous monte aux lèvres. La nature est merveilleuse. Quelle est belle la nature, quelle est belle la pensée humaine laissée à elle-même. Son seul objectif est d'aller plus loin, toujours de l'avant, même vers l'abîme où elle précipite les êtres pour s'en faire des têtes de pont; elle monte sur des monceaux de cadavres pour aller plus loin. Quelle est belle cette science lorsqu'elle laisse tomber son masque et se fait maternelle pour mieux avorter ou dévorer ses enfants, comme si elle était atteinte d'un cannibalisme puerpéral qui fait manger à une truie ou à une lapine ou à une société, ses propres enfants. Elle ne recule jamais, même devant les méthodes les plus barbares, pourvu qu'elle paraisse plus superbe. Dans la nouvelle société qu'elle enfante les moins réussis sont éliminés; elle a fondé la dynastie royale des mangeurs d'éclopés, des mangeurs de faibles, des mangeurs de ceux qui ne peuvent se défendre. Cette dynastie scientifique, qui ratisse au passage des individus sains et vigoureux, par caprice ou inconscience, autorise des industries à se développer en toutes directions, quitte à

asphyxier. À déposséder, peu importe les programmes de gestion intégrés des ressources-programmes-généraux établis; c'est celui qui peut imposer sa raison sociale, le plus puissant, qui survit. Est-ce cela qu'on veut dire quand on prétend que l'évolution biologique est terminée et que nous sommes rendus au stade de l'évolution socio-biologique?

B.L. Je sens le poète se réveiller en vous. Puis-je vous demander des exemples de ce qu'on pourrait appeler des manques de respect envers la nature qu'on prétend défendre?

S.S. Je ne fais pas de poésie. Laissez-moi vous dire ce que je pense. Quand je dis que la science ne se gêne pas pour tuer des êtres parfaits, je dis que dans le domaine médical ou scientifique, je ne connais pas de test qui soit efficace à 100%, soit dans sa spécificité, soit dans sa sensibilité. On est rendu capable de diagnostiquer par l'amniocentèse, des prélèvements corioniques, des foetoscopies ou des études des protéines de l'embryon, près de 3000 maladies génétiques, dit-on; mais avec quelle spécificité et quelle sensibilité? Combien d'êtres sont éliminés qui sont tout à fait sains? Je connais, par exemple, un couple qui s'est marié âgé. La femme devient enceinte, on détecte que l'enfant n'est pas normal. Le médecin lui offre l'avortement. Le couple refuse après mûre réflexion. L'enfant naît et voici qu'il est tout à fait normal et en santé. Je crois que le choc a été plus grand que s'il était né infirme. Les parents se disaient: "Dire que nous sommes venus tout près de nous en débarasser". Messieurs les médecins, parlez-moi donc de la sensibilité et de la spécificité de vos tests?

B.L. Seriez-vous d'accord pour dire que la nature peut vous servir de modèle? A-t-elle une valeur d'exemplarité?

B.S. Attention, la réalité est plus complexe. Je vous ai dit la beauté de la nature, mais je pourrais vous parler aussi de sa cruauté. Les fossiles d'aujourd'hui nous racontent les atrocités d'hier. Quand on regarde l'histoire de l'évolution, on peut voir, par exemple, que l'apparition de la mâchoire préparait des carnages épouvantables. La dent, qui est un joyau, est aussi un poignard, une arme qui a déchiré la chair. On voit les grands reptiles qui ont été maîtres de la terre pendant 5 millions d'années, mais ils sont disparus. Dans l'évolution, une chose me console. Pendant que les grands reptiles dominaient, il y avait un petit être, l'ancêtre des mammifères, à peine remarquable, qui nous a donné un autre épanouissement de la vie. L'évolution ne part jamais du bout de la branche. C'est comme un arbre, tout part du tronc. Dans la société actuelle, que je trouve assez "dégueulasse", assez pleine de désespoir, je suis assez pessimiste pour l'homme à court terme, mais je suis très optimiste dans un avenir plus long. La prochaine civilisation, la prochaine société à venir est ici présente. Elle est certainement très humble, mais elle fera que l'humanité continuera. La formule que nous a laissée le Christ: "Aimez-vous les uns les autres" est beaucoup plus importante qu'on ne le pense. Elle pourrait s'avérer aussi importante qu'une mutation de l'ADN. L'importance de ce message dans l'évolution socio-biologique, puis l'évolution de l'intelligence,

(la survie du plus fort), et enfin l'évolution socio-biologique (la survie de celui qui sait aimer).

B.L. L'évolution est-elle constante?

B.S. Oui, en un sens; mais il faut savoir aussi comment il y a eu de culs-de-sac au cours de l'évolution. Romer affirme que moins du dixième de 1% des espèces qui ont vécu sur terre survivent. Quand on pense qu'il y a quelques 300,000 espèces d'insectes seulement!

B.L. Comment ces espèces ont-elles été amenées à dépérir?

B.S. Les raisons sont multiples: les modifications climatiques, la trop grande spécialisation (c'est peut-être une indication pour nous), etc. En transposant chez les humains, nous pouvons déjà voir que des ingénieurs très spécialisés ne peuvent plus trouver d'emploi. Qui sait si ces scientifiques qui s'occupent de manipulations génétiques, de manipulations embryonnaires, d'insémination artificielle, de fécondation in vitro, etc. ne seront pas les fossiles de demain qui prouveront au monde futur que nous avons été ces reptiles aux dents abominables, comme on le disait tantôt. La course aux greffes d'organes que se font les hôpitaux m'apparaît souvent une industrie humaine. C'est un défi de savants, je dirais plutôt un défi de techniciens, car très souvent la preuve est faite que le souci de l'humain, le bien-être réel de leur patient ne semble même pas effleurer leur esprit. Amenez-moi des

scientifiques qui sont intéressés à parler de l'homme, qui sont préoccupés par l'aspect humain de la médecine et nous pourrons très bien nous comprendre et nous entendre.

B.L. Quelle est l'ampleur du problème?

B.S. C'est une immense entreprise mise en marche. On ne voit que la pointe de l'iceberg. On est à faire les mentalités. "Word ingeneering before social ingeneering". On commence par travailler les mots avant de travailler les faits. Prenons un exemple: l'avortement n'est plus appelé ainsi, nous disons que c'est une interruption volontaire de grossesse, un IVG; les maladies vénériennes deviennent des MTS (maladies transmises sexuellement), etc. On commence à désamorcer les mots. Prenons le cas de l'insémination artificielle, cela paraît bien anodin. On présente la fertilité comme un droit pour pouvoir dire subtilement: par la suite: que c'est aussi ton droit de ne pas avoir d'enfant. On nomme ainsi le droit à l'avortement. L'insémination artificielle n'est pas grave en soi, mais nous pouvons anticiper comment, imperceptiblement, nous pouvons arriver à beaucoup plus grave. Je vous raconte un cas vécu aux Etats-Unis récemment. Un couple infécond a recours à l'insémination artificielle. On recueille l'éjaculat du mari et on procède à l'insémination: voici que la mère devient enceinte. Arrive au monde un enfant infirme avec une tare héréditaire génétique très bien caractérisée. La mère se demande comment cela se fait, puisqu'après enquête, on ne trouve aucune trace de cette tare, ni du

côté de l'homme ni du côté de la femme. On vient à découvrir que le médecin était porteur de cette tare héréditaire. Il avait pris son sperme à lui et bousillé le processus. Vous connaissez la banque de spermes de prix Nobel? Placer un intermédiaire dans le processus de fécondation reste toujours dangereux.

B.L. Avec l'approche eugénique, l'homme est-il suffisamment responsable pour porter le poids des gestes qu'il pose?

B.S. On ne peut voir aucun signe évident qu'il soit prêt à assumer une telle responsabilité; on peut cependant constater que lorsque l'homme introduit son jugement dans le processus vital, c'est la plupart du temps au détriment de la vie.

B.L. Donnez donc un exemple.

B.S. Un comité de scientifiques britanniques, qui travaillait à diminuer l'utilisation d'animaux dans les recherches en laboratoires, en est arrivé à proposer l'utilisation des embryons humains plutôt que des animaux pour vérifier la "tératogénicité" des drogues (c'est-à-dire la capacité qu'ont certains médicaments de créer des monstres). Où est rendu l'homme dans tout cela? La faveur de l'avortement est tellement considérable que nous avons des foetus à la tonne. On parlait récemment à la télévision d'un camion chargé d'embryons qui a été arrêté aux frontières de la France; il arrivait d'Autriche. On devait les

utiliser pour faire des lotions. Que dire maintenant des embryons qu'on peut multiplier? On peut scinder ces embryons et faire des jumeaux identiques et cela [illegible] fois. J'ai peur que le temps ne soit pas loin où on dira aux femmes: "Faites-vous stériliser si vous voulez; quand vous voudrez un enfant, vous viendrez nous voir, on arrangera tout". Vous prendrez le catalogue et vous choisirez l'enfant que vous désirez avoir. Vous imaginez ces pouvoirs entre les mains d'un Hitler?

B.L. Votre amour de la vie va-t-il jusqu'à la réticence pour les greffes d'organes?

B.S. Je ne peux répondre par un oui ou par un non. Prenons un exemple du vécu de mes proches: une jeune fille de 25 ans décédée d'un choc anaphylactique. L'encéphalogramme n'indique plus rien. Comme elle avait fait don de ses organes, on l'a maintenue en vie durant deux semaines avec des appareils avant de trouver des receveurs pour ses reins et autres organes. On lui a même volé sa mort. Que dire maintenant des manipulations des noyaux de cellules qui nous permettent d'entrevoir le jour où on pourra se faire pousser des organes de rechange sur des embryons qu'on jettera après usage!

B.L. Il y a des lois pour régir toutes ces opérations?

B.S. Pratiquement pas. Prenez les utérus de location: l'enfant qui en sortira appartient à qui? La recherche va tellement vite que la

législation est complétement dépassée. Le public n'est pas au courant; pour être au fait, il faut pratiquement être du domaine et dans le milieu.

B.L. Mais n'y a-t-il pas eu de moratoire par exemple sur les manipulations génétiques?

B.S. Il y a eu, entre autre, un moratoire international sur la manipulation génétique qui a eu le résultat suivant: beaucoup de scientifiques, qui travaillaient sur les manipulations génétiques chez les bactéries, sont sortis de laboratoires à sécurité maximum pour aller s'installer dans les laboratoires de fortune. Pendant que les gens crient contre la guerre nucléaire, on prépare la guerre bactériologique. La guerre nucléaire détruit tout, tandis que la guerre bactériologique peut ne détruire que les hommes.

B.L. Croyez-vous que les scientifiques sont conscients de ces dangers?

B.S. Voyez comment la science pour elle-même amène à un cul-de-sac abominable. La science a décuplé la distance entre la vie et l'homme. Il est vrai que la science n'a pas comme rôle de chercher l'origine ou de trouver le sens de toute chose: elle ne fait que décrire; c'est au philosophe de réfléchir, d'aller chercher plus loin: mais la société dans laquelle nous sommes nous fait prendre la science comme la philosophie d'aujourd'hui. Et c'est là qu'il y a méprise. On fait parler ces greffeurs d'organes comme s'ils étaient des prophètes. Ce

sont des techniciens. Mais où sont les scientifiques qui prennent le temps de réfléchir? J'en connais de ces scientifiques qui me regardent avec des yeux de poisson quand je leur demande: "Qu'est-ce que la vie?" Ils ont l'air de me trouver stupide de poser de telles questions. "Ça ne me concerne pas, me répondent-ils parfois. Je suis là pour faire telle chose". Un véritable savoir peut-il se désintéresser des problèmes que posent ses recherches ou ses expérimentations?

B.L. Que de problèmes bio-éthiques à résoudre...

B.S. Un scientifique vraiment responsable doit se préoccuper de ses actes. Prenons le cas de l'insémination post-mortem: elle crée le handicap d'un père absent pour toujours. Le veuvage pose déjà un problème. Il n'est pas nécessaire d'ajouter un autre handicap. Un spécialiste se doit de réfléchir à tout cela avant de poser un acte aussi lourd de conséquences. Prenons un autre cas. Doit-on permettre ou favoriser la location d'utérus d'une autre femme pour qu'un couple puisse avoir un enfant? Et la "mère de location", agit-elle en responsable? Elle veut peut-être rendre service à un couple qui désire un enfant, mais peut-elle, pendant sa grossesse, se désintéresser de l'enfant qui tisse avec elle des liens affectifs profonds? Peut-elle oublier cet enfant après la naissance? Que dire maintenant de ces donneurs de sperme qui transmettent la vie dans l'incognito, peut-être pour de l'argent, comme cela se fait dans les hôpitaux universitaires?

Ces donneurs peuvent-ils renoncer à exercer toute responsabilité vis-à-vis de cet enfant qui naîtra éventuellement? La semence porte une information, un patrimoine génétique jouant un rôle déterminant. Le père peut-il se désintéresser complètement des gestes qu'il pose?
Voilà des situations auxquelles il faut avoir réfléchi si on est consciencieux, soucieux des gestes que l'on pose.

B.L. Que penser d'une société qui encourage la venue de "l'enfant à tout prix" et en même temps favorise l'avortement?

B.S. Quelle incohérence! On favorise la maternité à tout prix: reproduction in vitro, insémination artificielle, insémination post-mortem, "utérus de location", etc. On consacre des énergies et des sommes folles pour arriver au bébé éprouvette, pour satisfaire des parents stériles ou inféconds, ou pour satisfaire l'appétit de gloire de chercheurs ou de techniciens de la vie. Si c'était vraiment le désir de fécondité des parents qu'on voulait satisfaire, n'y aurait-il pas d'autres réponses plus humaines à l'épreuve de la stérilité, depuis l'adoption jusqu'à l'engagement au service des autres dans une fécondité spirituelle comme Mère Teresa peut l'inspirer? Une société qui investit tellement pour la maternité à tout prix et immole chaque année deux cent mille êtres humains par l'avortement (en France par exemple) et célèbre ces deux réussites comme un progrès, est pour le moins illogique. Ce ne sont pas les seules incohérences que nous pouvons relever. Que d'énergies et d'argent consacrés à prolonger la vie par des greffes souvent

hasardeuses et que d'acharnement thérapeutique à prolonger la vie de grands malades qui ont des agonies insoutenables et que de légèreté pour permettre l'euthanasie!

B.L. Est-ce que le tableau est si sombre que cela?

B.S. Penser-vous que j'exagère? Le prix Nobel Frederick C. Robbins, lors d'un symposium de l'Académie nationale des sciences sur les problèmes moraux de l'expérimentation, parlait de certaines expériences qui faisaient penser à des "histoires d'épouvantes". Science News (1er mars 1975) rapportait que dans une expérience, des chercheurs ont coupé la tête de huit petits foetus vivants et y ont injecté des mélanges radioactifs, afin d'étudier le métabolisme cérébral. En 1975, lors d'une conférence tenue à New-York sur la génétique et la morale, un biologiste de Harvard affirmait qu'il n'y avait pas plus de un sur cent de ses collègues concernés par les implications sociales et morales de l'activité scientifique. A-t-il exagéré? Peut-être... Les choses ont-elles tellement changé depuis? Je ne le crois pas.

B.L. Le biologiste et l'écologiste que vous êtes a été amené à réfléchir sur les problèmes de bio-éthique. L'éthologie vous intéresse également et vous a amené à intervenir souvent pour parler de sexualité humaine en regard de la sexualité animale. C'est peut-être par ce biais que nos contemporains redécouvriront le véritable sens de la sexualité humaine?

B.S. L'éthologie m'a amené, en étudiant le comportement des animaux, à me poser des questions sur l'homme. Chez l'homme, quelle est la part d'automatisme et qu'est-ce qui est spécifiquement humain? C'est à partir de la relation sexuelle, par exemple, qu'on peut comprendre qu'aimer, ce n'est pas copuler. L'homme n'est pas qu'un coq d'Inde qui se défoule. Qu'y a-t-il de plus chez l'homme? L'homme est un être de signification. Je connais des centaines de couples qui se sont fait stériliser. Tout allait bien, mais après un certain temps, plusieurs ne font plus l'amour: ils oublient de faire l'amour, car ce geste a perdu une grande partie de sa signification.

B.L. Que pensez-vous de cette popularité de la sexologie aujourd'hui?

B.S. Trop souvent la sexualité est vue comme une recherche du plaisir. En enlevant sa signification profonde à la relation sexuelle, l'homme se replie sur lui-même et il sèche. Regardez toutes les réactions qui confirment cette implosion de l'homme. L'homme retourné vers lui devient égoïste et névrosé.

B.L. Que pensez-vous des cours de sexologie qui se donnent un peu partout?

B.S. Il ne faut pas que ce soit des cours de "bricolage", comme dit mon ami Jacques Dufresne. L'éducation à la sexualité doit se faire dans la famille. La génitalité peut s'apprendre à l'école. L'amour, c'est autre chose. La famille doit créer ce climat qui permet l'éclosion de

l'amour. Actuellement, il semble qu'il y ait concertation pour sortir l'enfant de la famille.

B.L. Quelle difference y a-t-il entre la sexualité humaine et la sexualité animale?

B.S. La différence entre la sexualité humaine et animale n'est ni physiologique, ni anatomique, ni gestuelle. L'homme peut et doit connaître, contrôler et orienter sa fécondité. La fécondité de l'homme n'est pas seulement d'engendrer un enfant, mais aussi de rayonner l'amour. Il n'est pas nécessaire d'être marié pour rayonner l'amour. Pour avoir un enfant, cependant, il est mieux d'être marié. L'amour humain doit aller jusqu'au partage et même jusqu'au pardon. "Nul ne sait ce que c'est qu'aimer s'il ne sait pardonner", dit la sagesse. Disons aussi que l'amour tendresse, l'amour qui ressemble le plus à l'amour de Dieu caractérise l'être humain. On est bien loin du comportement réflexe guidé par l'instinct qu'on peut observer chez l'animal.

B.L. Les expériences sexuelles pré-maritales sont-elles aussi innocentes que certains le prétendent?

B.S. En dehors de tout contexte religieux, il y a une culpabilisation. Des études très sérieuses démontrent qu'il y a comme un signal d'alarme lorsque quelqu'un passe trop tôt à l'expression génitale de sa

sexualité. L'éthologie peut nous apprendre beaucoup sur l'évolution de la sexualité.

B.L. Iriez-vous jusqu'à dire qu'au-delà de l'approche sociologique, les concepts de "fiançailles" et de "nubilité" se justifient?

B.S. Il est curieux d'observer qu'un temps de fiançailles est observé par des animaux comme les outardes, que je connais bien. Le mâle et la femelle font leur nid, la femmelle pond ses oeufs, les couve et des petits viennent au monde. A l'automne, ils migrent vers le sud: on peut voir le mâle, la femelle et les petits. On peut facilement dire qu'il y a eu deux ou quatre petits cette année. Quand ils reviennent du sud, au printemps, il n'y a plus de cellule familiale. Ils commençent à pairer. Ils montent sur les aires de nidification où ils vont former des couples permanents, fidèles. Si l'un des deux meurt, l'autre reste veuf. Ce ne sont que des oiseaux. Les jeunes qui arrivent sur les aires de nidification ne s'accouplent pas, ils passent cette première année sur les bords des lacs. Ils se bécottent mais ne s'accouplent pas. Ils vont redescendre vers le sud et, lorsqu'ils auront deux ans, ils vont s'accoupler. Ils forment un couple fidèle, permanent et exclusif. Si l'un des deux meurt, l'autre reste veuf et s'occupe à garder les petits des autres et à faire la police. Les chasseurs expérimentés peuvent le voir très bien. Il y a beaucoup de similitude avec les humains. On se fiance, on se marie, on rend service à sa communauté.

B.L. Où l'homme commence-t-il à se distinguer des outardes?

B.S. Par sa capacité de réflexion, de maîtrise de soi, par son sens des responsabilités, par son ingéniosité...

Je vis encore des poèmes que j'ai faits quand j'étais fiancé. C'est vrai: on devient poète, penseur, chevalier lorsqu'on est en amour. Combien de femmes font le reproche à leur mari: "où est-il le fiancé que j'ai connu? Celui qui était galant, prévenant, qui pensait aux anniversaires," etc. Dans la vie de couple, on passe beaucoup plus de temps à ne pas "faire l'amour" qu'à le faire. Il faut avoir bien appris la communication amoureuse non génitale. Toutes les facettes de la communication amoureuse sont trop importantes pour qu'on les bousille. Je dirais à ceux qui se permettent toutes les libertés sexuelles: "Vous investissez tellement rapidement dans le génital que vous n'avez plus le goût de découvrir autre chose. Il va vous manquer tout un chapitre sur votre communication amoureuse." Il arrive dans la vie qu'un homme doive faire continence. Si quelqu'un a tout investi dans ce domaine, il lui faudra un substitut, tellement la génitalité l'a conditionné.

B.L. La sexualité est souvent présentée comme un besoin aussi important que le boire et le manger.

B.S. Il faut être stupide pour parler ainsi, mais comment corriger cela? Il faut ne rien connaître à la biologie ni à la psychologie pour croire qu'un être continent, chaste, sera malade et névrosé psychologiquement. Je dirais à ces tenants: "Etudiez un peu la neurophysiologie avec le

docteur Paul Chauchard". Même si je ne suis pas freudien, en étudiant le mécanisme de sublimation dont parle Freud, on peut voir que la maturité et l'épanouissement de la sexualité ne dépendent pas de l'usage ou du non usage de la génitalité.

B.L. Qu'est-ce qui est normal dans le comportement sexuel? L'homosexualité, par exemple, est-elle normale?

B.S. L'homosexualité n'est pas normale. Du simple point de vue neurophysiologique, le docteur Chauchard l'a montré. De plus, il faut voir comment sont malheureux ceux qui vivent leur homosexualité, même s'ils nous disent qu'ils la vivent sereinement. Elle dure combien de temps cette sérénité? Cela se comprend, leur amour n'a pas d'aboutissement. Admettez que c'est une maladie. Même si le cancéreux me répétait qu'il est en bonne santé, je n'y croirais pas. Je ne veux pas accabler les homosexuels. Je ne les juge pas moralement. Je constate que l'homosexualité est une anomalie.

B.L. Vous êtes invité souvent à parler de sexualité aux jeunes et aux couples, vous abordez souvent le thème du contrôle de la fécondité. Vous êtes un spécialiste de la méthode Billings. En tant qu'écologiste, que dites-vous au sujet du contrôle des naissances, par exemple?

B.S. Comme écologiste, je dois informer des dangers de la pollution: la contraception chimique en est un. J'emploie souvent la comparaison du module spatial qui amène et ramène les astronautes de la lune. Un porte-parole de la NASA expliquait toutes les précautions prises pour qu'aucune poussière en suspension ne vienne polluer, car, disait-il, c'est le seul module qu'ils ont pour revenir sur terre. Je dis: "Notre corps est le seul module que nous ayons pour effectuer notre voyage terrestre, il faut bien se garder de le laisser polluer ou détraquer par qui que ce soit". C'est notre bien le plus précieux. "Vous êtes libres, mais vous avez la responsabilité de vous informer avant de prendre une aussi grave décision que celle de choisir certains moyens de contraception". Cette phrase, je la répète.

B.L. Vos conclusions rejoignent celles de Paul VI dans Humanae Vitae. Je vous ai déjà entendu dire que si vous aviez à donner un prix Nobel de l'écologie, vous le décerneriez, à titre posthume, à Paul VI pour sa prise de position courageuse.

B.S. L'opinion du jour était que la pilule devait régler tous les problèmes du couple. Finies les naissances non désirées, finies les désententes conjugales et les divorces qui pourraient s'en suivre; enfin la libération sexuelle, plus d'avortement. L'opion de Paul VI était balayée du revers de la main. Il refusait le progrès. Paul VI nous avertissait des dangers de passer subtilement de la contraception à la stérilisation, à l'avortement, à l'euthanasie et au suicide. Ne dirait-on pas qu'il présentait les manchettes des années 80?

B.L. Quel est le rôle de la science dans toute notre aventure humaine? Que faut-il attendre d'elle?

B.S. Il faut se situer par rapport à ce qu'on appelle "science". L'espérance proposée aux hommes par la science d'aujourd'hui conduit à l'athéisme. Alors que la foi, pourtant, n'est authentique que liée à la vie. Où est le bien, où est la brisure entre la foi et la science, sinon dans le lien de la vie? La science nous déçoit et elle va nous décevoir.

Si vous cherchez la vérité, fuyez la science, car l'explication n'est pas la vérité. La science donne des explications. Si vous cherchez la vérité, fuyez les savants. Tout ce qu'ils savent, eux, c'est de poser les questions. Si vous cherchez la vérité, fuyez les faiseurs de systèmes, parce qu'ils s'accomodent de tout.

Il ne faut pas se laisser leurrer par la science. A la question "qu'est ce que la science", je commence négativement parce que je me sens un peu coupable, moi aussi, parce que la démission qui consiste à abandonner à la science tout le problème concernant la vie, exprime une formidable carence de la pensée, un désintéressement coupable.

La science ne réfléchit pas. Vous comprenez bien que je ne suis pas en train de médire de la science, je veux simplement mettre en garde contre une certaine science aveugle et bornée. Il faut aller au-delà des apparences, comme fait le poète.

Jamais le physico-chimique ne peut rendre compte du biologique. Jamais le biologique ne peut rendre compte de la pensée humaine. Jamais l'intelligence pure ne peut rendre compte du divin; on ne peut

expliquer le plus par le moins. De plus, il ne faut pas mettre la science au service de la destruction du monde, mais s'inscrire dans ce processus divin de l'évolution, comme l'a si bien décrit Teilhard.

INTERVIEW DU DR SUZANNE PARENTEAU-CARREAU

Dr Suzanne Parenteau-Carreau, née en 1936, mariée en 1962, est mère de quatre enfants. Elle exerce sa profession en éducation populaire dans les domaines touchant la sexologie et la régulation des naissances. Dr Suzanne Parenteau-Carreau est conseillère médicale de Seréna depuis 1962. Elle a suscité, en 1973, la fondation de Grossesse-Secours de Montréal et continue à y collaborer. Son curriculum vitae montre bien l'ampleur de ses connaissances et son esprit de service:

1965-1969 Membre fondateur de l'Institut de Sexologie.

1968-1970 Collaboration avec le Centre de Planning Familial du Québec pour une émission radiophonique hebdomadaire sur la sexologie, puis avec une équipe de consultation clinique en sexologie.

1970-1971 Supervision médicale d'une recherche clinique de 2 ans avec près de 200 couples-utilisateurs de la méthode sympto-thermique.

1972 Participation à la fondation puis à la formation des bénévoles, à l'administration et à la promotion de Grossesse-Secours à Montréal.

1973 Déléguée de l'Association des Médecins de Langue Française pour parler de Planning Familial aux Premières Journées Médicales de Yaoundé, Cameroun.

1974-1980 Membre du comité de déontologie de l'Association des Médecins de Langue Française du Canada.

1976 Cours annuel sur les Méthodes naturelles aux étudiants en médecine de l'Université de Sherbrooke.

1979 Invitée par l'Organisation Mondiale de la Santé pour une communication à l'International Seminar on Natural Methods of Family Planning à Dublin, Irlande.

1980 Cours annuel aux étudiants de sexologie à l'Université du Québec à Montréal.

1984-1985 Membre d'un comité consultatif de Family Health International, organisme américain de recherche en matières de population et de santé.

1985 Communication lors d'un "Expert Meeting on Ovulation Detection" organisé par le Family Health International. Communications aux Journées scientifiques des congrès de la Fédération Internationale d'action Familiale. À Cali, Colombie. à Birmingham, Angleterre. à Hong Kong. à Ottawa, etc.

Soulignons aussi quelques-unes de ses publications:

Fécondité et Régulation des naissances. Montréal, Séréna-Canada, 1975. 48 pages.

* Edition revue et mise à jour: Séréna-Canada, 1982. Traduit en anglais et en espagnol.

Précis de la méthode sympto-thermique. (Edition revue et augmentée d'une publication antérieure écrite en collaboration avec Cécile Plante-Charron). Montréal, Séréna-Canada, 1986, 128 pages. Traduit en anglais.

Etc.

B.L. En tant que femme, en tant que mère, en tant que médecin impliquée socialement, vous êtes pour nous une personne ressource exceptionnelle; et, quand vous abordez les grands problèmes de régulation des naissances et d'avortement, on se doit de vous écouter.

Pour ceux et celles qui n'auraient pas eu la chance de vous entendre ou de vous lire, j'aimerais vous interroger.

Vous vous êtes impliquée dans l'éducation sexuelle, dans SERENA (Service de Régulation des Naissances), dans Grossesse-Secours et dans bien d'autres organismes... Vous avez voulu répondre ainsi à des urgences, j'imagine?

S.P.-C. Oui et non. On peut parler d'urgences en ce sens que ces services répondent à des problèmes brûlants, au coeur de la vie, c'est le cas de le dire. D'un autre côté, le sentiment d'urgence mène souvent à des solutions expéditives, technologiques, qui ne sont pas nécessairement satisfaisantes à long terme, ou qui oublient certains aspects profonds de ces questions. Séréna comme Grossesse-Secours prennent une position moins alarmiste; sans négliger la situation concrète, ces services veulent regarder le problème et les solutions sans perdre de vue l'ensemble des questions en jeu. Il y a là une attitude de confiance en la personne humaine, capable de s'informer, de réfléchir, de mobiliser son énergie dans une optique de croissance.

B.L. Chaque fois que je vous ai entendue parler de contrôle de fécondité, d'interruption de grossesse etc, vous abordiez ces questions d'un

point de vue scientifique, mais en plus avec un regard admiratif devant la vie qui commence.

S.P.-C. C'est vrai que je me suis toujours émerveillée des mécanismes de la vie. Déjà, on s'étonne des subtilités du contrôle de la pression sanguine ou de la température corporelle, par exemple, pour satisfaire aux besoins de l'organisme selon les diverses circonstances. On s'étonne encore des modulations hormonales qui s'équilibrent entre actions et rétro-actions, mettant en jeu plusieurs centres différents. Mais quand il s'agit du développement d'un enfant, c'est d'une autre envergure. Si, à quelques jours de la fécondation, les cellules se spécialisent déjà pour donner telle ou telle sorte de tissu, si, à quelques semaines, les divers organes prennent forme et commencent à fonctionner, alors que l'embryon ne mesure encore que quelques centimètres, si le sexe ainsi que les caractères génétiques sont déjà déterminés bien avant d'être apparents, si, à 8 semaines, tous les organes sont en place, même miniaturisés, si ce n'est pas trop de 7 mois pour la finition en vue de la sortie à l'air libre, on voit bien que cela mène quelque part. C'est déjà merveilleux pour mon chat, des phénomènes semblables. Mais dans le cas d'un enfant, ça mène plus loin. L'adulte qui accomplit une réalisation sociale, une avancée scientifique, une oeuvre d'art, n'en serait pas là si quelques décades auparavant, dans la pénombre ouatée du ventre maternel, une minutieuse organisation ne s'était élaborée selon un plan défini.

Ce mystère de l'individualité humaine m'a encore émerveillée, en regardant mes 4 enfants se développer. Chacun poursuit sa conquête du monde à sa façon bien personnelle. Et jamais je ne pourrai accepter qu'une personne, fut-elle naissante ou encore foetus, puisse être remplaçable.

B.L. La science peut de plus en plus connaître et préciser ce qui se produit lors de la rencontre du spermatozoïde et de l'ovule.

S.P.-C. Tout juste de la taille d'un point d'imprimerie, l'ovule est quand même 60 à 80,000 fois plus gros qu'un spermatozoïde. Si des rapports sexuels ont eu lieu les jours précédant l'ovulation, le jour même ou le jour suivant, il peut y avoir fécondation, c'est-à-dire fusion d'un spermatozoïde avec l'ovule pour donner la première cellule de l'enfant. La fécondation a lieu dans la trompe.

C'est au moment de la fécondation que se constitue le stock des caractères héréditaires propres à l'enfant. C'est aussi à ce moment que se détermine le sexe, selon le type de spermatozoïde qui féconde l'ovule. Certains portent un élément <<X>> et peuvent donner des filles, les autres portent un élément <<Y>> et peuvent donner des garçons.

B.L. Dès les premiers jours, voire les premiers instants, une activité soutenue s'engage...

S.P.-C. La nouvelle cellule, produit de la fécondation, s'appelle zygote ou oeuf. Elle se met aussitôt en route vers l'utérus, mais commence à se diviser en chemin de telle sorte que, parvenue à destination, elle est devenue une petite masse de même taille que l'ovule, mais déjà

formée de plus de cent cellules appartenant à deux types et disposées d'une manière particulière. Cette masse trouve un endomètre transformé par la progestérone; elle s'y accole pour être bientôt englobée et nourrie. Ce phénomène s'appelle la nidation ou l'implantation et s'accomplit vers le 7e jour.

Très bientôt, la surface de contact entre l'embryon et les tissus maternels qui l'entourent est le siège d'une activité intense. Des hormones sont émises dans le courant sanguin maternel par ces nouvelles cellules et le corps jaune se mettra à grossir au lieu de dégénérer et à fournir plus de progestérone. C'est cette survie du corps jaune qui explique la suppression des règles au début de la grossesse.

B.L. Et ensuite, quelles sont les grandes étapes du développement de l'être humain jusqu'à sa naissance?

S.P.-C. C'est entre le 18e et le 23e jour à partir de la fécondation, c'est-à-dire peu après le moment où la femme remarque son retard de règles, que le coeur primitif de l'embryon exécute ses premiers battements.

Entre la 6e et la 8e semaine se construisent les membres et les traits du visage. L'estomac secrète un peu de suc gastrique et les reins, de l'urine. C'est vers la 7e semaine qu'ont été observés les premiers réflexes: l'embryon touché près de la bouche bouge les bras. La date la plus précoce où l'on a pu enregistrer l'activité du cerveau humain a été la 7e semaine (43e jour). A partir de la 8e semaine le squelette, d'abord de cartilage, s'ossifie. Tous les organes sont présents. On ne parle plus d'embryon, mais de foetus désormais.

A 10 semaines, les organes génitaux externes sont facilement reconnaissables. Des embryologistes ont aussi pu observer les premiers mouvements spontanés. Le foetus peut avaler, froncer les sourcils, serrer les poings. Mais ce n'est qu'entre la 14e et la 18e semaine que les mouvements spontanés de l'enfant seront assez vigoureux pour être sentis de la mère. Jusqu'à la naissance, les organes et les systèmes de l'enfant continuent de se perfectionner non seulement dans leur structure, mais surtout dans leur fonctionnement.

Enfin, la naissance représente une étape importante dans la vie de l'enfant. A partir de ce moment, le nouveau-né doit respirer par lui-même, avaler sa nourriture et se défendre contre les variations du milieu. Cependant, la conquête de son autonomie est loin d'être complète. Manger seul, marcher et parler représentent d'autres étapes, grâce auxquelles il deviendra de plus en plus indépendant, sans parler des années qu'il mettra à atteindre sa maturité intellectuelle et affective.

B.L. Le merveilleux pouvoir de transmettre la vie est lourd de conséquences: il exige un sens des responsabilités.

S.P.-C. Un acte devient vraiment humain et responsable dans la mesure où l'individu qui le pose connaît les phénomènes sur lesquels il veut agir. C'est dans cette perspective qu'il est important, pour toute personne qui pratique la régulation des naissances, de connaître les mécanismes de la fertilité.

B.L. Quelle distinction faites-vous entre fertilité et fécondité?

S.P.-C. La fertilité est la capacité de concevoir. La fécondité réfère au fait d'avoir conçu. On peut être fertile et ne pas être fécond soit parce qu'on n'a pas de rapports sexuels, par exemple, ou parce qu'on utilise un contraceptif.

B.L. La maîtrise de la fécondité n'intéresse pas que ceux qui ne désirent pas de naissance.

S.P.-C. Il y a deux grandes catégories de couples qui désirent maîtriser leur fécondité.

Il y a d'abord ceux qui veulent augmenter leurs chances de concevoir au plus tôt. On peut toujours se fier au hasard, mais il arrive qu'on attende des mois et des mois avant de voir son désir se réaliser. On peut aussi s'assurer d'avoir des relations sexuelles à la période de fertilité maximale, sans les restreindre pour autant durant le reste du cycle.

L'autre catégorie de couples est formée de ceux qui cherchent à éviter la conception, que ce soit temporairement ou définitivement. Il y a actuellement un éventail de méthodes disponibles et ils doivent faire un choix.

B.L. Existe-t-il une méthode idéale de contrôle de la fécondité?

S.P.-C. Tout d'abord, aucune méthode n'est idéale pour tous. Elles présentent toutes des avantages et des inconvénients, mais ceux-ci prennent une plus ou moins grande importance d'un couple à l'autre. C'est pourquoi il faut s'informer sur tout ce qui existe, et à plusieurs sources si possible, puisque chaque livre ou chaque personne présentera les choses sous un certain jour, insistera sur des aspects différents.

C'est au couple que revient, en définitive, la décision du moyen qui semble le mieux convenir pour planifier les naissances. A cet effet, il doit s'informer sur toutes les méthodes existantes et se poser pour chacune les questions suivantes:

Est-elle efficace? Est-elle inoffensive pour la santé? Nuira-t-elle à la fertilité future? Est-elle applicable dans ce cas particulier? Est-elle acceptable?

B.L. L'efficacité des différentes méthodes a-t-elle été établie scientifiquement?

S.P.-C. En comptant les grossesses survenues seulement chez les couples qui semblent avoir accompli tout ce qui avait été prescrit, sans erreur ni négligence, on obtiendra l'efficacité théorique. Le tableau montre les méthodes de maîtrise de la fécondité classifiées selon leur efficacité théorique par le docteur Christopher Tietze, autorité internationale reconnue dans l'évaluation des méthodes de planification familiale.

TABLEAU

EFFICACITE THEORIQUE

DES METHODES DE MAITRISES DE LA FECONDITE

Classe I - Méthodes les plus efficaces

- stérilisation tubaire
- vasectomie
- oestro-progestatifs
- injections contraceptives
- continence périodique basée sur le test thermique (application stricte)

Classe II - Méthodes très efficaces

- stérilet
- diaphragme et gelée ou crème
- condom
- progestérone à dose continue

Classe III - Méthodes moins efficaces

- spermicides seuls (mousses, crèmes, gelées)
- continence périodique basée sur les calculs de probabilité (calendrier)
- rapports interrompus

Classe IV - Méthodes les moins efficaces

- douches vaginales
- allaitement prolongé dans un but contraceptif sans tenir compte du rétablissement des cycles.

B.L. Il ne doit pas être facile de s'adapter à une méthode de maîtrise de la fécondité.

S.P.-C. C'est dans les premiers temps de l'application d'une méthode qu'on enregistre la plus grande proportion d'abandons et de grossesses non planifiées. Cette réalité démontre que beaucoup de couples sont déçus, ou mal adaptés à une méthode qu'ils ont pourtant choisie. Cela souligne l'importance d'un choix éclairé et mûri fait à partir d'une information élaborée.

B.L. Une méthode efficace n'est pas nécessairement une méthode sans danger.

S.P.-C. Même efficace et facile, une méthode peut être mise de côté à cause des dangers qu'elle présente pour la santé. Certains croient que les risques des méthodes sont compensés par les risques de grossesses et accouchements évités grâce à elles. Mais une troisième voie est possible: l'adoption d'autres méthodes, plus exigeantes peut-être, mais que le couple clairvoyant, motivé et soigneux peut appliquer avec succès et sans danger.

B.L. Vous disiez plus tot que la "fertilité future" doit être prise en considération; alors une méthode de contraception doit en tenir compte...

S.P.-C. Les couples qui désirent seulement espacer les naissances, veulent être certains de recouvrer leur fertilité lorsqu'ils abandonneront la contraception dans le but de concevoir le prochain enfant. Bien plus, ils veulent souvent que la grossesse débute le plus tôt possible, sans subir de délais dus aux effets à long terme de la méthode qu'ils viennent d'abandonner.

Quant à ceux qui emploient la contraception avec l'idée de ne plus jamais avoir d'enfant, ils peuvent être indifférents à la réversibilité de leur méthode. Mais ils changeront peut-être d'opinion après un certain temps et il serait dommage que la conception ne soit plus possible à cause d'une décision prise sous la pression des circonstances.

B.L. Existe-til des cas particuliers où certaines méthodes sont inapplicables?

S.P.-C. Toutes les méthodes de planification familiale ont des particularités qui éliminent un certain nombre de couples, car elles sont impossibles à appliquer pour eux. Par exemple, certaines femmes ont des particularités anatomiques qui les empêchent de garder un diaphragme en place: dans le cas de certaines maladies, les contraceptifs oraux présentent des dangers sérieux.

B.L. Qu'est-ce qui fait qu'une méthode soit acceptable et une autre pas?

S.P.-C. Le fait qu'une méthode soit plus ou moins acceptable dépend à la fois de ses caractéristiques et de celles du couple. Une méthode peut être facile à appliquer ou exigeante; elle peut entraîner plus ou moins de

risques pour la santé ou de désagréments comme des saignements, de l'allergie ou des nausées. Son mécanisme d'action peut être automatique ou exiger une intervention répétée; elle peut interférer ou non dans le déroulement des relations sexuelles; elle peut empêcher la fécondation ou s'opposer à la nidation. Le couple, pour sa part, peut être plus ou moins capable de planifier l'ensemble de sa vie et de s'en tenir avec persévérance aux décisions qu'il a prises; il peut plus ou moins bien accepter les contraintes. D'autres facteurs particuliers influencent ses préférences, comme la gravité de ses raisons d'éviter une naissance, son expérience antérieure avec d'autres méthodes, la phase particulière où il se trouve dans l'évolution de son accord sexuel, les répercussions du travail et de la santé sur sa vie sexuelle.

B.L. Abordons les méthodes naturelles de contrôle de la fécondité. Beaucoup vous objecteront qu'elles brisent la spontanéité.

S.P.-C. Le fait d'éviter les relations sexuelles en période fertile est, bien sûr, une restriction à la spontanéité. Mais l'importance que prend pour chacun cette restriction dépend de nombreux facteurs: la longueur des périodes d'abstinence, l'étape de la vie à deux, l'accord des époux sur ce choix, le degré de connaissance de la méthode, l'opinion de l'entourage, l'expérience antérieure avec d'autres méthodes de régulation des naissances et les autres modes de communication que le couple a développés. Pour certains, il est impératif de pouvoir avoir des rapports sexuels en tout temps: la continence périodique paraît inacceptable et est même perçue comme

un facteur de désunion. Pour d'autres les restrictions qu'elle impose semblent encore préférables aux inconvénients des autres méthodes. Ils ne veulent intervenir ni dans l'équilibre hormonal de la femme, ni dans le déroulement des relations sexuelles, ni dans les processus qui suivent la fécondation; ils tirent parti de la continence qui les pousse à développer toute une gamme de manifestations de tendresse. C'est, pour eux, un facteur de renouvellement qui les empêche de tomber dans la routine. Ils développent ainsi un amour qui, au delà de l'instinct, en l'englobant, devient plus humain, car il tient mieux compte des deux comme personnes totales... et de l'autre possible, l'enfant éventuel.

B.L. Parmi les méthodes naturelles, que pensez-vous de la méthode Billings?

S.P.-C. Par rapport aux méthodes naturelles basées sur les calculs ou la température seule, la méthode de la glaire est avantageuse parce qu'elle annonce l'ovulation, que celle-ci se produise tôt ou tard dans le cycle. Elle permet des rapports sexuels entre les règles et l'apparition de glaire dans bien des cas, ce qui rend l'abstinence moins longue que dans la méthode thermique stricte. Quand on la compare à la méthode sympto-thermique, elle s'en distingue parce qu'elle se concentre sur un seul signe. Certains y voient un avantage: éviter la dispersion de l'attention aussi bien lors de l'enseignement qu'au cours de la pratique. D'autres y voient un inconvénient: en cas d'inexpérience ou d'incertitude, le couple n'a pas d'autre point de repère. Dans les pays en voie de développement,

elle est accessible à tous, reposant sur un mécanisme physiologique dont les changements sont perceptibles sans besoin d'instrument. Une étude internationale, conduite par l'Organisation Mondiale de la Santé, a démontré que dès le 1er cycle, 93% des femmes reconnaissaient leur modèle de glaire et 91% avaient une compréhension de la méthode qualifiée d' "excellente" ou de "bonne". Reposant essentiellement sur l'identification d'une sensation, la méthode de la glaire est plus subjective que celles qui impliquent une courbe thermique. Cette caractéristique rend le suivi (follow-up) particulièrement délicat et exigeant.

B.L. La méthode sympto-thermique est une des méthodes naturelles. Quels en sont les avantages particuliers?

S.P.-C. Parmi les méthodes naturelles, la méthode sympto-thermique est celle qui suscite par excellence la satisfaction de se connaître et l'admiration pour la nature, parce qu'elle éveille la curiosité sur de multiples changements corporels et parfois psychologiques au cours du cycle. Elle se prête bien à la participation du mari, non seulement pour la continence, mais pour la tenue du graphique: la femme peut laisser entièrement à l'homme la lecture et l'inscription de la température et se concentrer sur les symptômes plus subjectifs. Parce qu'elle porte sur plusieurs signes, cependant, cette méthode requiert un enseignement relativement long (une soirée suffit tout de même). Ce qu'apprécient particulièrement ceux qui ont choisi la méthode sympto-thermique, c'est la complémentarité réciproque des symptômes et de la température: dans des circonstances particulières

(comme des fièvres, des vaginites) qui peuvent obscurcir l'un des indices, le couple n'est pas pris au dépourvu parce qu'il a les autres indices de fertilité et d'infertilité.

B.L. Les pilules contraceptives présentent-elles des risques réels pour la santé des femmes qui les consomment?

S.P.-C. Pour les femmes en santé, on recommande la prescription, un examen médical complet incluant l'examen des seins et du foie, la détermination de la pression artérielle et le test de dépistage du cancer du col de l'utérus. Par la suite, une visite chez le médecin est recommandée après 6 mois, puis au moins une fois l'an. Enfin, il faudrait faire un contrôle médical s'il se produisait des saignements vaginaux irréguliers ou des maux de tête graves et persistants, des troubles de la vue, des douleurs dans le mollet ou la poitrine.

Les recherches ont maintenant démontré hors de tout doute que les contraceptifs oraux augmentent les risques de "caillots sanguins" et d'attaque cardiaque. Ces risques sont particulièrement élevés chez les fumeuses, les obèses et chez celles qui ont plus de 40 ans.

B.L. Voilà pour les femmes en santé, mais pour les autres...

S.P.-C. Pour les femmes qui souffrent de certaines maladies, le médecin est conscient que les contraceptifs oraux peuvent éventuellement aggraver les troubles préexistants. Il s'agit ici du diabète, des maladies cardiaques, rénales, endocriniennes et métaboliques, de l'asthme, de l'épilepsie,de l'hypertension, des fibromes utérins, des varices, de l'acné et de la dépression. C'est pourquoi il fait alors une évaluation soigneuse de la maladie; puis, s'il décide de prescrire

quand même la pilule, il exerce une surveillance étroite dans le but d'établir si les avantages compensent toujours les inconvénients, en tenant compte de l'ensemble de la situation.

En changeant de multiples façons la chimie de l'organisme, les contraceptifs oraux peuvent affecter l'action des médicaments comme l'insuline, certains tranquilisants et anticoaguiants. Ils affectent aussi la concentration de plusieurs vitamines et sels minéraux; ainsi, les femmes qui prennent la pilule semblent avoir de plus grands besoins de vitamine C.

B.L. Les préoccupations écologiques et féministes changent-elles les attitudes vis-à-vis de la "pilule"?

S.P.-C. Ces dernières années, plus de gens, instinctivement ou à la suite des préoccupations écologiques et féministes actuelles, sont réticents à transformer le délicat équilibre hormonal pour renverser une fertilité qui, tout compte fait, dure assez peu dans chaque cycle.

A leurs yeux, la pilule semble trop déranger l'organisme pour être LA SOLUTION, permanente et générale, à la régulation des naissances. Ils préfèrent utiliser les connaissances qu'ils ont acquises et la conscience permanente de leurs phases de fertilité et d'infertilité.

Le fait que les contraceptifs oraux reposent sur la femme seule est perçu comme un avantage par celle dont le compagnon est irresponsable ou changeant. Mais cette caractéristique peut aussi faire naître à la longue une amertume qui se traduit par une réaction agressive envers l'homme.

Chez certaines femmes, les changements hormonaux effectués par la médication contraceptive peuvent causer des réactions désagréables, par exemple, la nausée et la rétention d'eau. Elles disparaissent habituellement en quelques mois. Un excès de progestogène peut occasionner certaines infections vaginales, un gain de poids et d'appétit, des règles peu abondantes, l'augmentation du volume des seins. Ces changements ont tendance à persister, si l dose n'est pas réajustée. De petites pertes sanguines peuvent se produire par intermittence, surtout avec les nouvelles préparations associées à faible dose: si l'on consulte son médecin, il sélectionnera peut être un comprimé présentant des proportions hormonales différentes. Les femmes qui ont déjà souffert de dépression sont enclines à des récidives quand elles prennent des contraceptifs oraux.

B.L. Quels facteurs font que le stérilet semble moins employé?

S.P.-C. Quand le stérilet a été mis au point, les spécialistes en contrôle des populations ont pensé qu'il résoudrait le problème des couples qui accumulaient erreurs et négligences avec les méthodes exigeant un effort répété. Cependant, il arrive que ces mêmes couples demandent tout simplement au médecin de retirer l'appareil, parce qu'ils ne peuvent tolérer les ennuis qu'il occasionne.

En effet, la femme peut éprouver des douleurs au ventre ou au bas du dos, des pertes sanguines intermittentes ou des règles particulièrement abondantes après l'insertion d'un stérilet. Habituellement, ces symptômes disparaissent après 2 ou 3 cycles, mais conduisent certaines femmes à faire retirer le stérilet.

Un autre facteur qui a diminué l'usage du stérilet, ces dernières années, est la constatation qu'il favorise l'ascension des infections génitales jusqu'à l'utérus et aux trompes. Là, elles sont douloureuses, difficiles à traiter, et entraînent des complications à long terme, dont la stérilité. Quand le stérilet est devenu populaire, certains ont cru qu'il serait le contraceptif idéal pour les jeunes, parce qu'il n'exige pas de gestes fidèlement répétés. Mais justement, les jeunes sont particulièrement susceptibles aux infections génitales parce qu'ils changent plus souvent de partenaires. De plus, ils n'ont pas encore eu la famille et c'est important de protéger leur fertilité future. Plusieurs compagnies américaines ont cessé la fabrication des stérilets de peur de poursuites judiciaires, telles celles qui ont coûté des millions à l'une d'entre elles.

B.L. La stérilisation est radicale; est-elle une solution?

S.P.-C. En principe ou biologiquement, il n'y a rien dans l'opération qui porte atteinte aux capacités sexuelles de l'homme ou de la femme: attrait sexuel, réactions sexuelles. Cependant, quelques individus, après l'opération, sont devenus impuissants ou frigides, anxieux ou déprimés. Ils semblent avoir pris cette décision bien librement. Mais peut-être cette même décision revêt-elle maintenant une signification négative imprévue? A cause de facteurs inconscients, ils se voient amoindris.

Il est certain que, dans une perspective d'efficacité technologique, la stérilisation apparaît comme une solution logique pour beaucoup de

couples qui ne désirent plus d'enfants: très haute efficacité, pas d'efforts à répétition, pas d'interférence dans les rapports sexuels ni de dérangement hormonal dont les effets à long terme sont inconnus.

Pourtant, combien de couples, quelques années après avoir proclamé ne plus vouloir d'enfant, ont décidé tout à fait volontairement de concevoir un dernier-né qui est venu rajeunir et enrichir la famille? La vie humaine est si complexe qu'il est bon de pouvoir changer d'idée si les circonstances se modifient ou encore si l'on vient à voir les choses différemment avec le temps...

B.L. Parfois, la grossesse va tellement à l'encontre du désir de la mère, de la famille ou de la société que l'on songe à l'avortement... on y songe parfois pour sauver la vie ou pour un objectif thérapeutique...

S.P.-C. Il est très rare, de nos jours, que la vie de la mère soit menacée par la poursuite de la grossesse sans l'être aussi par l'avortement. Mais si la santé physique ou mentale de la mère se détériore durant une grossesse, il arrive qu'on songe à l'avortement dans l'espoir de l'améliorer: c'est l'avortement dit "thérapeutique". (Le mot "thérapeutique" veut normalement dire "pour guérir": en réalité, l'avortement ne guérit pas la mère.)

B.L. Quelles sont les complications médicales de l'avortement?

S.P.-C. Les complications immédiates de l'avortement sont: la perforation de l'utérus, l'hémorragie, la lacération du col, les problèmes de coagulation du sang, l'intoxication due à l'injection de solution salée et les réactions à l'anesthésie. A moyen terme, on peut avoir

une rétention de fragments de placenta résultant en saignements persistants, une infection de gravité variable, un caillot dans une veine pouvant entraîner une embolie pulmonaire. Parmi les complications tardives se trouvent des sensibilisations Rh et l'endométriose dans la cicatrice d'une hystérotomie.

Les complications sont certainement plus rares, plus vite dépistées et mieux traitées en milieu médical qu'en milieu clandestin; mais il ne faudrait pas s'imaginer que l'avortement pratiqué à l'hôpital ou en clinique est dépourvu de risques.

B.L. Qu'en est-il des conséquences psychologiques possibles?

S.P.-C. Il y a beaucoup de confusion et de controverse à propos des suites psychologiques de l'avortement. Quand une réaction dépressive se produit, les uns l'attribuent à la culpabilisation exercée par la société: on peut aussi penser qu'une action contre la vie est reliée consciemment ou inconsciemment à l'estime qu'on a de soi et à la confiance qu'on peut avoir en ses propres ressources et en l'appui des autres humains.

B.L. Comment se fait-il que les opinions soient tellement divergentes à propos de l'avortement?

S.P.-C. Là comme ailleurs, la divergence des opinions se fonde sur des points de départs différents. Pour les uns, une femme enceinte subit une grossesse, c'est-à-dire un état face auquel elle pourrait prendre position: l'accepter ou le refuser, car elle serait la seule concernée. Le foetus est alors vu comme une partie de son corps dans cet état particulier de grossesse. Pour les autres, une femme

enceinte est l'hôtesse temporaire d'un être humain distinct d'elle-même, le foetus, sur qui elle n'a pas droit de vie ou de mort, même s'il est dépendant et si sa présence peut lui occasionner des problèmes.

B.L. Les positions opposées à propos de l'avortement viennent des façons différentes de percevoir le foetus. Je sais que pour vous, il est de première importance de voir les faits avant d'élaborer une opinion à ce sujet. D'abord les faits...

S.P.-C. Le foetus est vivant. Il croît et se développe grâce à une force intérieure qui lui fait puiser dans son entourage ce dont il a besoin pour se réaliser.

Le foetus est humain. Le produit de la fécondation d'un ovule humain par un spermatozoïde humain ne pourra jamais donner une plante ni un animal. Il porte déjà en lui un code génétique qui le fera graduellement réaliser les caractéristiques et les apparences grâce auxquelles les humains le reconnaîtront comme un des leurs. D'ailleurs, les embryologistes reconnaissent tôt l'espèce à laquelle appartient un embryon. Cependant, le fait que le foetus soit formé de tissu humain lui garantit-il des droits humains fondamentaux? On se débarrasse bien d'une tumeur quand elle nuit à la personne qui la porte. Il faudrait donc savoir si le foetus est une partie de sa mère ou un individu distinct.

Le foetus est un individu. Chaque foetus porte des caractéristiques qui le distinguent de la mère: par exemple, il se peut que son sexe

et son groupe sanguin soient différents. Il n'est donc pas une partie de sa mère, ni de son utérus. Il n'est même pas tout à fait semblable aux autres embryons du même âge. Sa personnalité s'affirme graduellement et son évolution se poursuivra par delà la naissance jusqu'à la mort. De plus, l'embryologie nous apprend que le foetus se développe bien plus vite que les gens ne le croient. Ceux qui parlent avec mépris de lui comme d'un "paquet de tissus" ou l'imaginent comme un pantin inactif, en ignorent généralement l'extraordinaire organisation.

Enfin, les recherches récentes en reproduction démontrent combien l'enfant, loin d'être passif, commande des réactions dans l'organisme maternel dès les premiers jours après la conception.

B.L. Ce sont des faits; et pourtant, devant eux, les positions varient.

S.P.-C. Le foetus humain, vivant, individualisé, a-t-il par là-même le droit absolu de continuer à vivre, ou n'y a-t-il droit que si les adultes qui l'ont conçu le lui permettent? C'est ici qu'interviennent les valeurs subjectives qui causent la diversité des opinions.

Nous nous émerveillons du stade de développement que le foetus a déjà atteint et croyons devoir lui donner la chance de poursuivre sa croissance. Nous ne croyons pas avoir le droit de lui enlever la vie, sauf peut-être si celle de sa mère est en jeu. Et même si l'enfant semble promu à une vie difficile, ça ne nous semble pas une raison suffisante pour le supprimer, car nous pensons à tous ceux qui n'ont pas eu la vie facile et sont pourtant heureux et utiles. Certains trouvent le foetus si dépendant, si imparfait, par comparaison avec

les adultes, qu'ils ne lui accordent aucun droit en lui-même: d'après eux, les parents peuvent décider s'ils veulent ou non lui permettre de poursuivre sa route. Ils trouvent l'existence si ingrate qu'ils préfèrent enlever la vie dès le départ à des individus pour lesquels on prévoit des difficultés. Le degré de considération que l'on peut avoir pour cet être humain en développement qu'est le foetus va influencer ce qu'on jugera être une raison proportionnée pour justifier l'avortement.

B.L. L'avortement est-il une solution au problème de maladie de la mère ou de malformation de l'enfant?

S.P.-C. Si la femme souffre d'une maladie sérieuse, la grossesse a déjà aggravé sa situation quand on prend la décision de l'avortement. En réalité, le fait de l'avorter ne la guérira pas de sa maladie. Les avortements demandés à cause de la santé déficiente de la mère sont beaucoup plus en rapport avec la surcharge que représentera l'éducation de l'enfant qu'avec le fait de le porter et de le mettre au monde. Mais alors il faut se demander si les mères sont suffisamment appuyées, aidées et remplacées dans leur rôle d'éducatrices. Si l'avortement est exécuté pour éviter la naissance d'enfants malformés, n'est-ce pas parce que la société trouve cette solution plus économique que la réadaptation? Souvent on ne peut même pas certifier que tel enfant est malformé, mais seulement dire qu'il risque de l'être: on supprime donc un certain nombre de foetus normaux pour éliminer les malades. Il est évident qu'il vaut mieux naître parfait - qui peut s'en vanter? - que de naître handicapé,

mais la vie de tout handicapé est-elle si malheureuse qu'elle justifie la mort?

B.L. On entend parfois: "Un enfant non désiré est mieux de ne pas naître; et ce, à cause des problèmes économiques et psychologiques du couple".

S.P.-C. Quand l'avortement est fait pour des raisons socio-économiques, n'est-ce pas montrer notre impuissance à fournir aux familles des conditions de vie décentes?

On dit aussi: "Ne doivent naître que les enfants désirés, car ce dont on a le plus besoin pour être heureux, c'est d'être aimé; donc, l'enfant indésiré souffrira toute sa vie du rejet de sa mère". Il est vrai que des enfants sont rejetés et en souffrent toute leur vie, mais ce ne sont pas nécesairement des enfants qui avaient été indésirés avant leur naissance. Par contre, combien de mères ont pu assumer, après un certain temps d'ambivalence, une grossesse d'abord jugée inopportune? "Je désire" et "je ne désire pas" sont-ils si absolus et si irréversibles qu'un jugement de mort puisse en dépendre?

B.L. Que peut-on répondre à ceux qui suggèrent de recourir à l'avortement lorsqu'une jeune fille, devenue enceinte, ne peut envisager d'élever cet enfant ou de le confier à quelqu'un d'autre?

S.P.-C. C'est ignorer que la majorité des enfants qui sont actuellement en foyer nourricier ont été recueillis après que leurs parents se fussent séparés et qu'il y a de longues listes d'attente de familles prêtes à adopter un enfant dès la naissance. Bien sûr, les quelques

mois nécessaires pour compléter la grossesse peuvent signifier retard des études, arrêt du travail ou déménagement temporaire: c'est une expérience sérieuse qui marquera celle qui la vit. Bien sûr, elle ne va pas oublier totalement cet enfant qui vit ailleurs. Mais cela est-il nécessairement destructeur?

Enfin, la vie est si complexe, les êtres humains sont si imprévisibles et réagissent si diversement à des situations semblables! Qui peut dire avec certitude que l'avortement sera, à long terme, pour telle personne, la meilleure façon de traiter sa grossesse indésirée?

B.L. La lecture de "Fécondité et Régulation des Naissances" compléterait cet entretien; cet ouvrage, qui en est rendu à sa troisième édition, est traduit en anglais et en espagnol[141].

En terminant, j'aimerais savoir si la manière dont la plupart envisagent la vie vous préoccupe...

S.P.-C. Souvent je suis triste de constater que posséder une belle auto, renouveler sa garde-robe et sa décoration intérieure, manger au restaurant, s'offrir des soins de beauté et des sports coûteux etc. prennent toute la place dans les préoccupations. Il n'en reste plus pour savourer la vie, réfléchir, être bien avec ceux qu'on aime, et vouloir partager ce bonheur avec d'autres êtres qu'on appellera à la vie.

---

141 Merci à SEFENA pour nous avoir permis de puiser largement dans ce document clé.

On a reproché aux générations précédentes d'être esclaves du "devoir" et du dévouement aux enfants. Mais je ne peux pas dire que je vois les jeunes en général tellement heureux. L'agitation tapageuse du genre de celle qu'on voit dans les annonces de bière est vite suivie d'un morne vide si l'on n'a pas d'objectifs passionnants qui mobilisent les ressources vers quelque chose de vital.

Même la conception d'un enfant est emprisonnée dans un climat de consommation. D'abord, on veut acquérir pour le couple un certain nombre d'objets de confort. Nécessaires? Utiles? C'est toujours relatif... Quand la trentaine avance, on se dit tout à coup qu'un enfant c'est une expérience, c'est un accomplissement et on commence à planifier sa venue. On prévoit lui acheter ceci et cela. Nécessaire? Utile? Encore relatif... Et finalement, quand on se décide à abandonner la contraception, il arrive souvent que la grossesse tarde à venir. Avec les mois et les années qui passent, on est envahi par un sentiment d'impuissance et de frustration. Ceux qui ne réussissent pas à obtenir une grossesse clament leur "droit à l'enfant" et réclament l'intervention des techniques de reproduction assistée. Ceux qui finissent par obtenir une grossesse veulent aussi que l'enfant soit parfait et en santé. C'est bien normal de le désirer, mais quand on veut s'ériger en maître de la vie, on passe à côté de quelque chose. Et on pourrait méditer le poème de Gibran:

"Vos enfants ne sont pas vos enfants...
Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même.
Ils viennent à travers vous mais non de vous.

Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.
Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées.
Car ils ont leurs propres pensées.
Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes.
Car leurs âmes habitent la maison de demain, que vous ne pouvez visiter, pas même dans vos rêves.
Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux, mais ne tentez pas de les faire comme vous.
Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier.
Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés.
L'Archer voit le but sur le chemin de l'infini, et Il vous tend de Sa puissance pour que Ses flèches puissent voler vite et loin.
Que votre tension par la main de l'Archer soit pour la joie:
Car de même qu'Il aime la flèche qui vole, Il aime l'arc qui est stable[142]".

B.L. Vous qui avez beaucoup oeuvré dans les domaines dont nous avons parlé, vous devez avoir des conseils à donner au gouvernant qui vous en demanderait.

S.P.-C. JE SOUHAITE QUE LES FAMILLES SOIENT SUPPORTEES DANS LEUR PROJET DE VIE.

- Que les couples qui ont des difficultés bénéficient d'aide psychologique avant que la situation ne se détériore au point de rendre la séparation inévitable.

---

142 GIBRAN, Khalil. Le prophète. Paris, Casterman, 1956.

- Que les familles complètes ne soient pas désavantagées sur le plan fiscal.
- Que les auteurs et les victimes de violence familiale reçoivent de l'aide pour comprendre et remplacer les "patterns" défectueux qui mènent à ce comportement.
- Que les parents d'enfants qui ont des problèmes génétiques, qui ont besoin de réadaptation physique, mentale, ou psychologique, reçoivent du support dans leurs efforts pour favoriser la meilleure qualité de vie possible.
- Que les femmes qui sont hésitantes à continuer une grossesse bénéficient d'aide rapide et soutenue qui leur permette d'explorer leurs sentiments en profondeur, d'être informées des ressources sociales qui peuvent soulager leurs problèmes et d'explorer leurs ressources personnelles pour faire face à des difficultés de façon constructive.
- Que les gouvernements appuient, de ressources humaines et financières, les familles qui se regroupent pour solutionner leurs problèmes communs.

SUR LE PLAN JURIDIQUE, JE SOUHAITE

- Que des commissions multidisciplinaires proposent une législation prudente concernant les manipulations génétiques, la reproduction assistée, les expériences scientifiques aux premiers stades de la vie humaine, l'attitude envers les nouveaux-nés malformés et les malades chroniques.

Mais ma confiance est plutôt limitée envers le pouvoir juridique: les humains sont très habiles à contourner la lettre de la loi pour parvenir à leurs fins. Aussi, les programmes sociaux dépendent de priorités budgétaires, lesquelles reflètent les valeurs des décideurs et de la population qui les supporte. Il est donc important QUE LA POPULATION EN GENERAL SOIT AMENEE A REFLECHIR à la portée à long terme, sur notre civilisation, de gestes qui ne semblent à première vue que des progrès technologiques individuellement souhaitables.

Ces convictions entraînent mes souhaits suivants, qui visent l'EDUCATION COLLECTIVE:

- Que les universités suscitent une réflexion élargie chez les futurs professionnels de la santé, du droit et des sciences sociales à propos des rapports science-vie humaine-société, ceci d'abord à l'intérieur de chaque discipline, puis dans un contexte multidisciplinaire.
- Que les corporations et associations professionnelles ins-crivent dans leurs programmes de formation continue de tels éléments de réflexion en plus de leurs programmes habituels centrés sur l'information.
- Que les médias d'information aient le souci d'offrir une information honnête sur ces questions qui nous impliquent tous, qu'on s'en rende compte ou pas. Qu'ils suscitent aussi la réflexion, en permettant aux opinions diverses de s'exprimer.

- Que les enseignants de tous niveaux soient éveillés à leur rôle humaniste direct et indirect.
- Que les groupes de citoyens bénévoles, les groupes d'opinion, les groupes d'action se voient responsables non seulement de défendre les objectifs précis qui les ont suscités, mais puissent voir leur rôle élargi en coordinnation avec les autres agents sociaux, pour une meilleure information du public et pour susciter la réfléxion grâce à l'utilisation constructive des diversités.

IV

QUELQUES ASPECTS PARTICULIERS

Aucun des grands penseurs ni des poètes n'a jamais trouvé de réponse à la question: qu'est-ce que l'amour? Nous ne pouvons rien dire de sa naissance, et, au sommet de son élévation, l'âme devient musique pure et arrête toute parole. Peut-on emprisonner la lumière, elle glisse à travers les doigts. Si une formule de l'amour était possible, on aurait trouvé la formule même de l'homme. Quand toutes les flèches de l'intelligence sont épuisées, il reste la dernière, celle du mythe, pour nous parler de l'essence transrationnelle profondément mystérieuse.

Il faut aller bien au delà de l'amour, l'amour est plus que l'amour, jusqu'à cette profondeur de l'esprit où la passion, tout en sauvegardant la densité de son contenu, se libère de toute exaltation charnelle et devient l'axe immobile d'une roue qui tourne.

Paul Evdokimov

LA SEXUALITE ET LE DECALOGUE

Depuis très longtemps le Décalogue (les dix commandements) a été considéré comme le fondement de la moralité même pour les chrétiens. En fait, la morale chrétienne, à partir du treizième siècle au moins, a été reliée au Décalogue. Pourtant l'utilisation du Décalogue ne fut pas toujours également heureuse[141]. A deux endroits, plus précisément, il est question de morale sexuelle.

Le sixième commandement dit: "Tu ne commettras pas d'adultère" (Deutéronome 5, 8). Pour déterminer le sens exact et la portée de ce commandement, il faut se reporter à la situation sociologique de l'Israel ancien, alors que la polygamie était en usage et que la femme mariée était considérée en un certain sens comme possession du mari. Bien que la loi de Moise n'interdisait formellement à l'homme les relations avec des femmes non mariées ou avec des esclaves. Ces relations extraconjugales ne constituaient pas un adultère, puisque le mari pouvait toujours, grâce à la polygamie, prendre comme seconde femme celle avec qui il avait eu des relations.

La situation de l'épouse était bien différente. Comme elle ne pouvait avoir plus d'un mari et qu'elle était sous la domination du sien, toute relation sexuelle extraconjugale la rendait aussitôt adultère. C'était donc le

---

141 HAMEL, Edouard, Les dix paroles, Desclée de Brouwer-Bellarmin, 1969, p. 7.

statut de la femme et non celui de l'homme qui décidait si, oui ou non, il y avait adultère[142]. Cependant, si on tient compte de quelques autres prescriptions du Deutéronome, il semble qu'on puisse donner au commandement une extension plus grande. En effet, l'homme qui avait séduit une jeune fille vierge non fiancée, devait l'épouser par la suite et verser une indemnité au père de la jeune fille, dont il avait lésé les droits (Deutéronome 22,28). La jeune fille qui acceptait de se marier en se déclarant vierge, mais qui avait eu auparavant des relations sexuelles, était passible de lapidation (Deutéronome 22, 20-22). Ces prescriptions nous permettent de conclure que le sixième commandement interdisait toute relation sexuelle impliquant une injustice envers quelqu'un des personnes en cause. Les prophètes, Osée surtout, décriront l'Alliance conclue entre Yahvé et Israel en termes de fiançailles et de mariage. Sous leur influence, l'idéal du mariage s'affinera peu à peu en Israel. Le parallèle entre le mariage humain et l'Alliance suppose déjà un certain rejet de la polygamie. Le mariage monogame apparaît alors comme un idéal à atteindre. L'adultère en viendra à être considéré non plus seulement comme une offense contre les droits du mari, mais comme une trahison de la fidélité mutuelle dans le mariage; sous sa forme positive, le sixième commandement pourrait se lire ainsi: vous serez fidèles l'un à l'autre dans le mariage, comme moi, Yahvé votre Dieu, j'aime Israel et lui suis fidèle.

---

142 Ibidem, p. 80.

L'autre commandement concernant la vie sexuelle s'exprime ainsi, dans la recension de l'Exode: "Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son boeuf, ni son âne: rien de ce qui est à lui" (Exode 20, 17). L'énumération de la seconde phrase n'est qu'un commentaire du commandement plus bref: "Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain". Le mot "maison" est pris ici dans un sens très large. Elle comprend d'abord toutes les personnes qui constituent sa "famille", puis ses autres biens. Le commandement interdirait donc le désir injuste des biens du prochain. Mais comment expliquer que seul ce commandement interdise des actes intérieurs, alors que les autres concernent des actes extérieurs?

Une première réponse à cette difficulté a été fournie par des études récentes sur le sens du verbe hébreu "HAMAD". Ce verbe serait à comprendre comme un sentiment qui mène à l'exécution de ce qui est désiré. Il désigne non seulement la convoitise, mais inclut aussi les actes qui conduisent à la prise de possession de l'objet convoité.

Dans la recension deutéronomique, le dixième commandement se lit comme suit: "Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, tu ne désireras ni sa maison, ni son champ, ni son serviteur ou sa servante, ni son boeuf ou son âne: rien de ce qui est à lui" (Deutéronome 5, 21). Ce texte compte, par rapport à celui de l'Exode, plusieurs variantes. Alors que dans l'Exode, la femme figurait parmi les "possessions" du mari, elle se présente ici comme une possession à part. Cette distinction suggère déjà que la femme devient ici l'objet d'un commandement spécial. L'énumération des biens à ne pas "désirer",

est différente dans les deux recensions. Le mot "maison" ici n'a pas le sens qu'il avait dans la recension de l'Exode; il ne désigne plus la "famille" en général, mais la maison de pierre qu'habitait l'israélite avec toute sa famille.

Autre particularité importante, le Deutéronome utilise deux verbes différents pour désigner le désir: "HAMAD" et "AWAH". Plusieurs exégètes prétendent que "AWAH" ne désigne pas la convoitise intérieure. Si tel est le sens de "AWAH", le dixième commandement, dans le Deutéronome, se dédoublie non seulement quant à son objet mais aussi quant à son sens. Il interdit d'abord de faire des machinations (HAMAD) pour s'emparer de l'épouse du prochain, puis de convoiter (AWAH) ses autres biens[143].

---

[143] Ibidem, p. 91-97.

COUPLE ET SEXUALITE

SELON LE NOUVEAU TESTAMENT

Le Nouveau Testament ne parle pas souvent de la sexualité de façon explicite. Quand il en traite, c'est habituellement par rapport à des questions ou situations bien précises. Marcel Dumais nous a laissé une synthèse éclairante sur le thème du couple et de la sexualité selon le Nouveau Testament[144]. Précisons ce dont parle la Bible lorsqu'elle fait référence à des situations d'union sexuelle qu'elle réprouve. La dénonciation des "fautes sexuelles" va au-delà des situations bien précises de la "moicheia", c'est-à-dire l'adultère tant de l'homme que de la femme (Marc 10,19; Luc 16, 18; etc), et de l'homosexualité (Romains 1, 25-27). Elle porte aussi sur une réalité désignée par le terme grec de "porneia".

Le vocabulaire de la "porneia" est parfois employé dans le sens métaphorique d'infidélité religieuse (Jean 8,41). La "porné", c'est la prostituée de profession (Luc 15,30); Mathieu 21, 31-32). Dans deux passages de la première épître aux Corinthiens il est question de "porneia" aux chapitres 5 et 7. Dans le premier texte (1 Corinthiens 5,1), Paul réprouve l'union incestueuse avec la seconde épouse de son père. Le second est plus difficile à interpréter. Le développement du chapitre 7 de la première épître

---

144 DUMAIS, Marcel, L'actualisation du Nouveau Testament, Cerf, 1981, p. 141-169.

aux Corinthiens est dominé par la question du célibat. Certains Corinthiens à tendance ascétique pensaient que, puisque la parousie est imminente, il valait mieux demeurer célibataire; et si on était déjà marié, il valait mieux "s'abstenir de la femme" (verset 1). Cette problématique sous-jacente au chapitre nous invite à ne pas donner aux expressions de Paul une portée trop large. Ainsi, par exemple, le cas que Paul considère à la fin du chapitre (v. 36-38) concerne la situation de fiances qui éprouvent le besoin d'expression sexuelle. Paul dit: "Si quelqu'un, débordant d'ardeur, pense qu'il ne pourra pas respecter sa fiancée et que les choses doivent suivre leur cours, qu'il fasse selon son idée. Il ne pèche pas: qu'il se marie" (verset 36, version de la TOB). La formule: "ne pas respecter sa fiancée" connote probablement une intention de relation sexuelle. Il serait abusif de lire ici, dans ce passage, une condamnation de toute relation prémaritale entre fiancés.

En dehors des lettres pauliniennes, le vocable "porneia" est employé surtout dans l'évangile de Matthieu et le Livre des Actes des Apôtres. Dans l'un et l'autre ouvrage, le sens n'est pas clair. Les autres mentions du vocabulaire figurent dans des catalogues de fautes morales: "porneia" dans Mc 7,21; Mt 15,19; 2 Co 12,21; Ga 5,19; Co 3,5; Ep 5,3; Ap 9,21; "pornos" dans 1 Co 5,9-11 et 6,9; Ep 5,5; 1 Tm 1,10; Ap 21,8 et 22,15. Il est presque impossible de préciser, dans ces listes, le sens exact que ce terme recouvre concrètement. Nous pouvons dire, en tout cas, que la "porneia" constitue l'inversion d'un amour désintéressé. Elle est l'expression d'un désir égoïste, d'un désir avant tout préoccupé par son propre plaisir, de son propre

avantage[145]. Il convient de traduire "porneia" par un terme vague tel "inconduite" ou "débauche", comme le fait la TOB[146]. Deux autres termes grecs figurent également dans les catalogues de désordres moraux et peuvent s'entendre au sens d'impureté sexuelle: "akatharsia" et "aselgeia" dans 2 Corinthiens 12,21, Galates 5,19, Romains 13,13 et Colossiens 3,5. Il ne faut pas chercher dans ces termes une signification plus précise que celle d'"inconduite" et de "débauche".

Pour comprendre le sens exact du vocabulaire employé par le Nouveau Testament en ce qui touche la sexualité, comme pour les autres réalités, il faut l'éclairage du contexte et la connaissance de l'arrière-plan social et religieux. Il faut savoir que l'Eglise primitive tenait beaucoup à la maîtrise et à la discipline de la vie sexuelle. L'austérité de la Rome ancienne avait fait place, à l'époque impériale, à une impudicité épouvantable qui s'étalait au grand jour et entraînait une ruine progressive de la vie sociale. Adultères et divorces étaient quotidiens et on savait échapper, par de faux mariages, aux lois réformatrices de l'empereur Auguste. Pour contourner les lois d'Auguste contre le célibat, on contractait des mariages simulés. On ne peut mettre en doute le fait que le niveau moral était bas. Les chapitres 5 et 6 de la première lettre de Paul aux Corinthiens permettent de se faire une idée réelle de la situation à Corinthe. Aussi n'est-ce pas par hasard que l'idolâtrie (qui s'accompagnait souvent de débauche), l'impudicité et

---

145 BALTHASAR, Urs von, Points de repère, Fayard, 1973, p. 177.

146 Traduction oecuménique de la Bible.

l'avidité tiennent une place dominante dans les listes de vices[147].

La foi chrétienne s'est incarnée dans le monde d'alors tel qu'il existait. Les catalogues de vices du Nouveau Testament sont souvent des reprises des catalogues généraux de vices et de vertus tel que le stoïcisme et le judaïsme hellénistique les ont formulés. Ce qui est éclairant pour notre situation, ce ne sont pas tellement les impératifs moraux socio-culturellement circonstanciés, mais l'intentionnalité chrétienne qui les donne. Les exigences chrétiennes spécifiques ont alors fait éclater les conceptions étroites de la sexualité qui avaient cours: la sexualité ravalée à une simple activité biologique (milieu grec) et la sexualité conçue en termes de droit de propriété et liée à une dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme (milieu juif). C'est cette inspiration chrétienne de l'Ecriture qu'il nous faut discerner maintenant[148].

A partir des passages de la Première épître aux Corinthiens, au chapitre 6, et du livre de la Genèse, au chapitre 2, nous pouvons faire ressortir quatre aspects de la sexualité du couple, selon la Bible:

a) la sexualité du couple est expres-sion et moyen de communion. La sexualité humaine est tellement plus que la sexualité animale, destinée à la seule reproduction. Ne parlons-nous pas de reproduction (chez l'animal), et de procréation (chez

---

147 SCHNACKENBURG, Rudolf, Le message moral du Nouveau Testament. Xavier Mappus, 1963, p. 223.

148 DUMAIS, Ibidem, p. 157-167.

l'homme)? Pour qualifier la relation génitale elle-même, l'Ancien Testament emploie le verbe "yadash" (connaître). Voyons le livre de la Genèse (4,1; 4,25), le premier livre de Samuel (1,19) et bien d'autres; le verbe insiste sur l'intimité de la connaissance sensible que donne l'union des corps. Ils ne forment plus qu' "une seule personne" (Genèse 2,24). L'expression laisse entendre que l'homme et la femme sont nécessaires comme complément l'un de l'autre.

b) La sexualité est expression de toute la personne. Dans la Bible, la sexualité est considérée comme une fonction du "corps", c'est-à-dire du moi dans sa totalité concrète (1 Corinthiens 6,16). La relation sexuelle n'est pas un geste superficiel, qui serait pour ainsi dire extérieur au sujet; elle engage l'homme tout entier comme personne.

C'est pourquoi "le débauché pèche contre son propre corps" (1 Corinthiens 6,18). Alors que la génitalité est cette sphère de nous-même qui est ordonnée au plaisir et à la procréation, la sexualité, c'est toute l'affectivité humaine et c'est tout l'être, homme et femme, en tant que différent et complémentaire qui nous permet d'entrer en communion les uns avec les autres.

c) La sexualité du couple est expres-sion et moyen d'un amour fidèle et exclusif. L'acte sexuel ne saurait être séparé de l'amour. L'union des corps doit exprimer l'union des coeurs. La sexualité, comme toutes les autres dimensions de la personne et de l'activité humaine, trouve son sens de son rapport au commandement d'amour, qui résume toute la Loi (Romains 13,9) et est finalement le seul que Jésus laisse à ses disciples avant son départ (Jean 13,34 et 15,12).

Une des exigences de l'amour du couple humain, selon la Bible, c'est la fidélité. L'amour de soi tend à être durable. "A eux deux", ils s'engagent dans le projet de ne devenir qu' "une seule chair" (Genèse 2,24). Le Cantique des Cantiques est le livre biblique qui célèbre le plus l'amour humain du couple. Cet amour se veut exclusif: "Mon bien-aimé est à moi et moi à lui" (2,16, voir aussi 6,3; 7,10; etc.). Il se veut durable aussi, permanent et "fort comme la mort" (8,6). Marc et Matthieu également vont appuyer sur le thème que l'union du couple est de soi permanente: "Que l'homme, donc, ne sépare pas ce que Dieu a uni" (Marc 10,9; Matthieu 19,6).

d) La sexualité du couple est expression symbolique de l'amour permanent du Christ et de son Eglise. Chez les chrétiens, l'exercice de leur sexualité est appelé à exprimer et à approfondir leur relation au Seigneur. La lettre aux Ephésiens (chap. 5) dévoile le sens le plus profond de l'union du couple: la réalité toute entière du couple et de la sexualité renvoie au mystère conjugal d'amour du Christ et de son Eglise. L'union conjugale toute entière symbolise le mystère[149].

---

[149] GRELOT, Pierre, Le couple humain dans l'Ecriture, p. 94-95.

UN CAS PARTICULIER: SAINT PAUL

Saint Paul a la réputation d'être misogyne. Chacun y va de son explication: ressentiment, phobie sexuelle, etc. Même Paillard, qui a consacré un ouvrage considérable à Paul, l'a pensé un temps[150]. Quelle est l'attitude concrète de Paul envers les femmes? Il se montre toujours aimable et plein d'attentions. Qu'il s'agisse de Phébée, la diaconesse (Romains 16, 1-2), de Prisca, de Marie "qui s'est bien fatiguée pour vous", de Thryphène et Tryphose, qu'il s'agisse de celle que Paul appelle "ma chère Persis" (Persis est un nom d'esclave), de la mère de Rufus "qui est aussi la mienne", de Philologue et Julie, Nérée et sa soeur, nous trouvons non seulement de la politesse et du respect, mais même de petits compliments charmants adressés à des romaines pour lesquelles il ressent attachement et reconnaissance. Le récit de son disciple Luc montre le rôle que jouent les femmes à Philippes (Actes 16, 12-16), à Thessalonique (Actes 17,4), à Bérée (Actes 17,12) et à Corinthe (1 Corinthiens 1,11). Il devient bien difficile de le considérer encore comme un misogyne.

Mais allons plus loin. Paul a-t-il contribué à l'émancipation de la femme, ou bien a-t-il renforcé et justifié théologiquement la position inférieure qui lui revenait dans la société antique? Même si la femme juive était incomparablement mieux considérée que la femme païenne, ses droits n'en étaient pas moins limités. Comme épouse, elle était la servante de son mari.

---

150 PAILLARD, Jean, Règlements de comptes avec saint Paul, Cerf, 1966, p. 172-210.

Lui, il n'était pas tenu à une fidélité absolue, alors que le moindre écart de sa part à elle était sanctionné par la lapidation. Rituellement, les femmes étaient tenues pour impures. Juridiquement parlant, leur témoignage était sans valeur. Elles ne pouvaient participer activement à la liturgie. Certains textes du Nouveau Testament reflètent cette conception patriarcale de la femme. C'est le cas de la première Epître de Pierre dont l'auteur, pour amener les femmes à se soumettre à leur mari, en appelle à l'obéissance de Sara envers Abraham. Dans les Epîtres Pastorales, Paul réagit de la même manière: il justifie ses exhortations en évoquant l'ordre de la création et le récit de la chute. La Première Epître à Timothée reflète l'interprétation de l'Ancien Testament propre au Judaïsme.

Voici un texte que l'on qualifierait aujourd'hui d'antiféministe: "Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle se tienne tranquille" (1 Timothée 2, 11-12). Il y a un autre texte, extrait de la Première aux Corinthiens, dans lequel Paul donne les directives sur la manière de célébrer les offices. Les deux textes ont contribué à valoir à Paul sa réputation de misogyne.

Analysons de plus près cet autre texte incriminant (1 Corinthiens 11, 3-16) où Paul emploie des expressions comme celles-ci: "le chef de la femme, c'est l'homme", "la femme, elle est le reflet de l'homme", "Est-il décent que la femme prie Dieu la tête découverte?" Nous sursautons en entendant cela

aujourd'hui. Paillard[151], après avoir analysé ce texte embarrassé de Paul, en tire deux conclusions: nous aurions tort d'accorder aux arguments théologiques mis en avant une portée plus grande que celle que Paul lui-même leur accorde, en faveur d'ailleurs d'une chose de si peu d'importance que le couvre-chef de ces dames. Son argument décisif n'est autre que la tradition juive ou orientale. En second lieu: ce qui caractérise un penseur, c'est moins tel ou tel énoncé que sa tendance, la flèche de son évolution. Il ne fait nul doute: Paul n'est pas pleinement satisfait de la conception de la femme qui règne dans les milieux religieux (juifs). Les deux versets 11 et 12, dans lesquels il rappelle la dépendance de l'homme par rapport à la femme et leur égalité "dans le Seigneur" en témoignent clairement.

Le verset 35 du chapitre 14 de la Première Epître aux Corinthiens est peut-être celui qui suscite la critique la plus passionnée, surtout depuis le débat sur les femmes-pasteurs. Paul affirme: "Il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée". Une analyse serrée des textes permet d'affirmer que la seule activité que Paul semble refuser à la femme est donc de tenir la place du Christ publiquement, avec autorité apostolique; d'être chef d'une communauté et, comme tel, de prêcher la parole de Dieu. Une chose est certaine: quand il s'agit de la femme comme individu, comme personne, Paul souligne son égalité absolue avec l'homme en tout ce qui regarde l'accès au salut. Alors "il n'y a ni homme ni femme: car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus" (Galates 3, 28)[152].

---

151 Ibidem, p. 180-183.

152 Ibidem, p. 183-190.

Mis à part la différenciation des fonctions liturgiques de l'homme et de la femme et un certain ordre hiérarchique à l'intérieur du ménage, Paul ne laisse jamais entendre que la femme doive se soumettre à l'homme dans la vie sociale. Elle n'est nulle part traitée comme un être inférieur. Il reconnaît à la femme le plein droit à disposer de son avenir et de donner elle-même son consentement à un mariage projeté, qu'il s'agisse d'une vierge (Première Epître aux Corinthiens 7,28), d'une païenne dont le mari devient chrétien (7,12) ou d'une veuve (7,39).

Un autre point sur lequel Paul prend le contrepoids des idées reçues est la situation de la femme en cas de divorce. Chez les Juifs, la chose était envisagée exclusivement du point de vue de l'homme. La femme était pratiquement à la totale merci de l'arbitraire de son mari. Paul maintient la même égalité absolue entre l'homme et la femme (1 Corinthiens 7,10-11). Et quand il donne des conseils à des gens mariés, dont l'un d'eux est devenu chrétien, il reconnaît à l'un et à l'autre absolument les mêmes droits (1 Corinthiens 7, 12-13; 7,16). Est-il question des problèmes relatifs à la vie commune entre gens mariés? Paul reconnaît à la femme autant de droits matrimoniaux qu'au mari: "Que le mari s'acquitte de son devoir envers sa femme, et pareillement la femme envers son mari. La femme ne dispose pas de son corps, mais le mari. Pareillement, le mari ne dispose pas de son corps, mais la femme" (1 Corinthiens 7, 3-5).

Lit-on d'une seule traite le septième chapitre de la Première aux Corinthiens sans tenir compte de l'arrière-fonds de l'épître, on a l'impression que Paul considère l'amour humain comme une chose basse et laide. Il semble condamner toute vie érotique et considérer le mariage comme un mal nécessaire, une réalité qui, tout au plus, peut être tolérée: "Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme. Toutefois, en raison du péril d'impudicité, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari" (I Corinthiens, 7, 1 - 2). Réduire de la sorte le mariage est révoltant. Paillard affirme qu'il a longtemps lu ce texte de cette façon. C'est seulement après l'avoir relu sous la conduite d'exégètes compétents qu'il a découvert que Paul, en réalité, ne dit pas ce qu'il croyait[153].

La dissolution des moeurs à Corinthe suscite une réaction violemment négative. Certains Corinthiens, scrupuleux à l'extrême, voulaient empêcher les jeunes de se marier et les gens déjà mariés de vivre maritalement. C'est précisément leur conception négative que critique Paul, lorsqu'il entreprend de rassurer des époux chrétiens. En paraphrasant un peu, on pourrait écrire: "Sans doute est-il bon pour l'homme de s'abstenir de la femme. Toutefois..." Ce" toutefois" éclaire d'un jour nouveau le raisonnement de Paul. Celui-ci concède que le célibat est un bel idéal, mais immédiatement après, il affirme le bien- fondé du mariage. A peine a-t-il écarté les prétentions des puritains qu'il invite les gens mariés à user en toute tranquilité de leurs droits matrimoniaux: "Que le mari s'acquitte de son devoir envers sa femme" (v.3-4), et il leur déconseille de se refuser l'un à l'autre pour un temps trop long et sans raisons graves (v.5).

---

[153] PAILLARD, Ibidem, p. 198-200.

Nous trouvons dans d'autres épîtres plus contemplatives, une perspective plus vaste dans laquelle sa conception profonde des relations entre l'homme et la femme se laisse mieux percevoir. L'exhortation que nous retrouvons dans l'épître aux Ephésiens ne s'adresse pas exclusivement à la femme. L'exhortation adressée à la femme est plus courte que celle qui s'adresse au mari. Des obligations sont imposées aussi et peut-être surtout aux supérieurs: "Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise: Il s'est livré pour Elle (...). De la même façon les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps (Ephésiens 5,26 et 28). Il cherche ici, comme dans l'épître aux Colossiens, à éveiller chez les hommes une nouvelle attitude: "Maris, aimez vos femmes". Le verbe ici employé est celui qui se retrouve dans l'hymne à la charité (1 Corinthiens 13). Il déborde de beaucoup l'érotique. Il inclut avant tout respect et considération. Quand on aime, il n'y a plus de domination. Le soin que l'homme doit prendre de sa femme trouve son modèle dans la façon dont le Christ traite son Eglise: il doit être désintéressé.

Nous sommes bien loin ici de l'argument polémique employé par Paul pour faire taire les ascètes corinthiens: le mariage comme remède à la concupiscence. Ce passage reflète une conception très élevée des relations entre l'homme et la femme dans le mariage chrétien. Il n'hésite pas à comparer cette union à ce qu'il connaît de plus haut: la relation entre le Christ et l'Eglise: "Ce mystère est de grande portée" (Ephésiens 5, 32). Nous pouvons voir clairement quelle haute idée Paul se fait d'une institution que nombre de lecteurs l'accusent témérairement de mépriser.

UN MARIAGE AU PALAIS DE JUSTICE

Un malentendu fait que nous nous rendons directement au palais de justice plutôt qu'à la demeure de ma soeur dont le fils, mon neveu, se marie aujourd'hui. Bienheureux malentendu qui m'a épargné de prolonger davantage le malaise que j'ai ressenti tout au long de cette cérémonie, pourtant si courte.

Le palais est devenu, avec le temps, un bâtiment vieillot qu'accentue son allure austère. La justice s'en accomode, mais la cérémonie du mariage en souffre. On voudrait sortir croyant s'être trompé. Mais le majordome de garde, liste en main, nous confirme que c'est bien ici que François R... et Chantal R... ont rendez-vous avec la loi.

De toute évidence, cette nouvelle vocation, le bâtiment ne l'a pas assimilée. La cour entend pleurer plus souvent qu'elle n'entend rire; on y désespère plus souvent qu'on y espère. C'est le lieu des conflits, de l'acrimonie, de l'agressivité, de la haine rentrée, de la ruse, du calcul. Sont des intrus, l'amour, la tendresse, l'affection, la confiance, le sacré. Cette disproportion entre ce qui devrait être et ce qui est jette un malaise sur la petite assemblée. Le sentiment que l'essentiel sera escamoté ajoute à la tristesse de l'événement.

Tout y est expédié parce que tout y est grotesque. Ainsi, il ne faut pas accaparer le parvis du palais car la circulation y est intense. Les mariages et la petite cohorte qui les accompagne se succèdent. La photo est expédiée, et, malgré tout, je ne serais pas surpris qu'apparaissent des visages d'étrangers se frayant sans gêne un passage vers l'intérieur du palais où les attendent deux policiers indifférents. Rien n'est à personne.

On voudrait s'en défendre, mais on ne peut s'empêcher de penser à la photo de jadis, alors que le parvis de l'église tout entier appartenait aux mariés et à leur famille le temps qu'il fallait. A la photo d'autrefois, où la fierté se faisait tâtillonne mais réelle, a succédé le cliché banal du fait divers. Il n'en reste que l'actualisation du présent. La rupture avec le passé se confirme dans cette cérémonie sans racine et sans profondeur. L'avenir, lui, est rendu encore plus incertain par l'absence presque palpable de ce qui demeure, dépasse, soutient et protège contre ses propres reniements. On comprend de ne pas insister sur la continuité lorsque le code qui unit est aussi celui qui sépare.

Le célébrant de l'état n'étant pas disponible, on nous confine dans une pièce où il y a plus de désordre que d'ordre.

La rareté des sièges oblige ces inconnus que nous sommes les uns pour les autres et provisoirement rassemblés à se tenir debout, ce qui a pour effet d'accentuer l'impression d'étrangeté que d'aucuns ressentent et tentent d'alléger par l'échange de propos sans conséquence. C'est presque avec soulagement que nous voyons arriver l'officiante. La toge noire a remplacé les

vêtements liturgiques sans rien ajouter à la solennité de la situation. On vous reçoit mais on ne vous accueuille pas. On ne bénit plus, on interpelle.

Nous déambulons dans de larges et sombres couloirs qui nous renvoient l'écho de nos pas. Nous suivons fidèlement, de crainte de nous égarer, le protonotaire. Nos rangs désordonnés n'attirent pas l'attention, car tout ici est anonymat, cohue, indifférence. L'allée centrale, où jadis s'avançaient majestueusement les futurs époux sous le regard entendu des familles qui avaient pris place de chaque côté, est devenu un labyrinthe. Ce n'est pas l'émotion qui étreint, c'est l'énervement qui excite. On ne sort pas du labyrinthe, on s'en échappe.

L'autel était le point d'aboutissement et de convergence vers lequel les acteurs se dirigeaient avec une lenteur étudiée, la précipitation étant déplacée. Ici, si on se retient de ne pas courir, c'est qu'on ne sait pas où aller. L'église est désormais un palais, l'allée centrale un couloir. Toute l'église était à vous, ici vous cherchez une pièce où vous réfugier. Et lorsque vous l'avez trouvée, vous le regrettez. Car ce que la cour a de mieux à vous offrir, c'est encore un tribunal.

Celui où nous aboutissons est comme le reste du bâtiment: sombre et austère, presque lugubre. La pièce est plus haute que grande. Tout est en bois; tout est sombre, tout est usé. Les signataires du contrat et leurs témoins s'assoient à une table, au centre de la pièce, là où la veille prenaient place, peut-être, des accusés; et demain, des coupables. Devant cette table, les tribunes superposées reçoivent les gens de la cour.

Derrière eux, nous...assis sur les banquettes qui accueillent habituellement les curieux.

Un Christ immense regarde tristement ce spectacle. Il ne parvient pas, malgré sa démesure, à donner un semblant d'intériorité à ce qui se déroule devant lui.

La protonotaire escalade lentement une des tribunes, simulacre de hauteur que tout dément. Elle en haut, nous en bas, l'état a retenu de la transcendance la distance qui impose sans l'invitation au dépassement qui sauve.

Le simétisme ne reculant devant rien, une musique de circonstance se fait entendre sans être écoutée. Maître de chapelle d'une chorale fictive, l'exécutante de la liturgie étatique appuie d'un geste ostentatoire sur le bouton qui interrompt le déroulement mécanique de cette musique sans nom.

D'énormes lunettes couvrent son visage et donnent l'impression d'emprunter à cette surface vitrée leur froideur. Tout chez elle respire l'obséquiosité et l'affectation. Et lorsqu'elle daigne regarder vers la table où sont assis les figurants, son regard tombe sur eux comme un avertissement.

C'est à l'accentuation de la pomposité qu'on est informé de l'importance de ce qui vient. Le code est ouvert avec pas moins de circonspection que ne l'était la bible autrefois - mais avec moins de justification au point que l'on s'étonne des références aux articles plutôt qu'aux versets.

Chaque syllabe de chaque article est martelée de façon significative, comme si tout était important. De temps à autre, lorsqu'elle croit devoir insister davantage, elle lève les yeux vers ces inconnus qu'elle marie pour s'assurer de l'effet de ses propos. Lorsque vient le temps de demander le consentement, la cour donne l'impression d'interroger des témoins et lorsqu'elle les déclare mariés, de leur donner un ordre.

La signature des registres est peut-être le seul geste conforme à l'esprit des lieux. Puis une voix ose demander timidement que les mariés s'embrassent. Ceux-ci s'exécutent longuement, comme s'ils avaient voulu donner à ce désert spirituel un peu de sensibilité et de passion.

La musique est maintenant revenue, et, avec elle, l'intuition que tout ce à quoi nous venons d'assister aurait pu être enregistré à l'avance sans que rien d'essentiel n'ait été perdu.

À son neveu, dont je connais la grandeur d'âme, la tendre bonté et la nature généreuse, je voudrais dire mon affection éplorée. Car il a été trompé. La pièce qu'on lui a demandé de jouer n'est qu'une copie. La copiste a cru renchérir sur l'original en laissant les personnages évoluer à leur guise, en épurant l'intrigue de situations supposément artificielles, en débarrassant le texte de référence au surnaturel. Contre toute attente, les personnages sont devenus stéréotypés; l'intrigue, sans mystère; le texte sans grandeur.

Je crains pour toi, car aux temps difficiles tu ne pourras te tourner vers cette journée pour y trouver réconfort et ressourcement. Tout cela peut sembler dérisoire aujourd'hui, mais au temps du naufrage le plus humble des cordages peut sauver la vie, à la condition de s'être assuré au beau temps de sa présence et de sa solidité.

J'espère pour toi, malgré tout, car je connais ta droiture. Sans doute espérais-tu, toi aussi, comme j'ai cru le deviner. C'est cet espoir qui est vrai. N'y renonce pas malgré tout. Il saura bien triompher des falsifications, dussent-elles se présenter sous le visage séduisant de la liberté. François, tu méritais mieux!

André Castonguay

CONCLUSION

L'affirmation centrale qui se dégage de cet essai est que la sexualité sans amour est un non-sens. Le plus grand problème de la sexualité ne vient pas de son usage, mais de son orientation. Sans amour, rien n'a de sens, pas plus la sexualité que la vie. Comme Viktor Frankl, nous croyons que le sexe "est justifié, sacré même, dès qu'il devient le véhicule de l'amour, mais seulement comme tel. Aussi, on ne considère pas l'amour simplement comme un effet secondaire du sexe. Celui-ci est plutôt l'expression concrète de cette union ultime qu'on appelle l'amour"[154].

Pour en arriver à cette compréhension, il importe que la sexualité dépasse la barrière du désir uniquement orienté vers le plaisir et la barrière imposée par la société à la seule fin de contenir la sexualité dans les cadres du mariage. La sexualité n'est pas orientée vers la seule recherche individuelle du plaisir, ni vers la simple production de citoyens bien éduqués. Si, au départ, la sexualité est aventure, il faut, après avoir dépassé les barrières qui risquent de la distraire de sa finalité, qu'elle devienne rencontre impersonnelle. Elle ne doit être ni prétexte, ni alibi, ou refuge, mais lien conjugal. Elle se vit comme un projet à deux dans un amour fidèle et durable célébré publiquement. A ceux qui trouveraient cet idéal trop élevé, je répondrais simplement, avec Simone Weil, qu'on ne peut concevoir le meilleur que par le parfait. Cette vision me semble utile, voire nécessaire, pour que le vécu de tant d'hommes et de femmes change en mieux.

154 FRANKL, Viktor E., Découvrir un sens à sa vie, Les Editions de l'Homme, 1988, p. 121.

Nous observons qu'au cours des âges, la sexualité a été trop longtemps dépréciée ou sous-estimée. Récemment, on a redécouvert le corps et on s'est mis à valoriser le sexe, à le survaloriser même jusqu'à la démesure; on en est même venu parfois à réduire l'homme à son sexe... Et quel sexe!

C'est alors qu'est apparue une sexualité débranchée de sa fonction biologique et de sa finalité psychologique de moyen privilégié de communication amoureuse. C'est alors que la sexualité s'étiole et s'affadit; on essaye en vain de la stimuler à l'aide de la technique, comme si on pouvait faire germer un grain de blé par choc électrique. Sans son climat de tendresse et d'amour, la sexualité devient défoulement et engendre la tristesse. La joie n'est jamais au bout de l'assouvissement.

Il est assez paradoxal de constater que l'homme moderne a voulu être stérilisé pour ne pas être astreint à la pénible tâche de la maîtrise de soi. Il se veut libéré de tous les tabous et de toutes les contraintes et est soumis aux stimulations d'un monde érotisé, même électroniquement. Les médias deviennent le prolongement de son système nerveux, comme l'a montré Mc Luhan. La sexualité risque alors d'être réduite au niveau élémentaire de la vie animale, où elle n'est que réflexe. Cette situation engendre ennui et tristesse." Les derrières s'amusent mais leur regard est triste", remarquait naguère Cocteau en décrivant l'atmosphère des clubs de nuit. Quand la sexualité rend triste, c'est qu'il y a un problème majeur. Si on juge un arbre à ses fruits, tous peuvent assister à la démonstration "in vivo" des effets d'une sexualité monstrueuse.

Il devient de plus en plus clair qu'une certaine conception de la sexualité a fait ses preuves. Le temps est venu de réapprendre la sagesse séculaire en invitant l'homme à creuser son désir. S'il veut bien consentir cet effort lucide et exigeant, il découvrira bien, comme Thérèse d'Avila, que "notre désir est sans remède". Son élan vital pourrait le porter alors vers les plus hautes aspirations de son être. Nous pourrons assister à la conversion de Don Juan, comme le représente Milosz, dans son Miguel Manara. Après tant d'amours épuisés, il trouve enfin l'amour qui ne déçoit pas.